Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Nimispauci

HÉSIODE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC DES NOTICES, DES NOTES ET UN INDEX

PAR

E. BERGOUGNAN

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE MICHELET

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

HÉSIODE

NOTICE SUR HÉSIODE

La vie.

Hésiode nous a laissé dans son œuvre les seuls renseignements certains que nous ayons sur sa vie. Il nous apprend dans les Travaux et les Jours *(v. 632 et suiv.) que son père était de Cymé, en Eolie, et faisait du cabotage, le long des côtes d'Asie, pour gagner sa vie ; certains ont cru trouver son nom dans l'expression* Δῖον γένος, *mais c'est là une fausse interprétation *. Son entreprise ne lui réussit guère, car il se vit obligé de quitter le pays pour fuir « la cruelle pauvreté ». Il traversa donc la mer Egée, cinglant vers l'ouest, et vint aborder sur les côtes de la Grèce ; il revenait ainsi vers le pays de ses ancêtres, les Achéens, qui jadis, fuyant devant l'invasion dorienne, s'étaient réfugiés sur les rives de l'Asie Mineure : les Eoliens, justement, étaient venus du nord de la Grèce. Et il alla s'établir dans un petit village, sur les pentes de l'Hélicon, à Ascra, « rude en hiver, accablant en été, jamais agréable ** ». La bourgade, d'après Strabon, se trouvait sur une hauteur escarpée, à droite de l'Hélicon, à environ quarante stades de Thespies ***. On l'a identifiée avec la tour de Pyrgaki, située en effet au sommet d'une colline abrupte, sur le versant oriental de l'Hélicon ; mais la distance qui sépare ce lieu de Thespies est supérieure à*

* Cf. v. 299, et la note au vers.
** Trav., v. 640.
*** Strabon, IX, p. 409.

*celle qui est indiquée par Strabon. Un autre témoignage, fourni par une scolie de Proclos *, la situe sur le versant méridional de la montagne. On ne peut donc rien affirmer avec certitude. Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut facilement constater, c'est l'aspect rude et sauvage des pentes ; au-dessus de la tache sombre formée par l'étroit vallon des Muses, la vue se perd dans la grisaille d'un sol aride et rocailleux.*

C'est là que naquit Hésiode, car il n'avait pas encore vu le jour lorsque son père vint s'y établir ; il nous dit lui-même, en effet, dans les Travaux (v. 654-662), *qu'il n'a fait dans sa vie qu'une seule traversée, celle qu'il accomplit pour aller à Chalcis, en Eubée, à l'occasion des funérailles d'Amphidamas.*

C'est là aussi qu'il passa toute sa vie de poète-paysan, partagée entre les travaux des champs et les travaux de la poésie. Déjà dans sa jeunesse, tandis qu'il faisait paître son troupeau au pied de « l'Hélicon divin », les Muses lui avaient inspiré « un beau chant » pour « célébrer l'avenir et le passé » ; ce fut la Théogonie, *première œuvre du poète. Plus tard, l'occasion d'un nouveau poème naquit d'un différend qui s'éleva entre le poète et son frère Persès, quand le moment fut venu de partager l'héritage paternel. Autant Hésiode était laborieux et juste, autant Persès était, semble-t-il, paresseux et peu équitable ; c'est ainsi qu'il voulut accroître frauduleusement sa part. L'affaire fut portée devant les rois de Thespies, qui donnèrent gain de cause à Persès, car celui-ci avait su les corrompre. Mais, non content de ce premier avantage et encouragé par le succès, Persès suscita une nouvelle querelle. Cette fois, Hésiode conçut l'espoir de régler le différend à l'amiable et il composa* les Travaux et les Jours, *dans le but de montrer à son frère la voie de la justice et de lui donner le goût du travail. Nous ne savons pas s'il réussit à persuader Persès.*

Sa réputation de poète était bien établie de son vivant,

* Proclos, 361, 19 Gaisford.

puisqu'il nous dit lui-même, dans un passage déjà cité (Travaux, v. 654-662), *qu'il prit part à un concours de poésie, à Chalcis, et qu'il y remporta un prix.*

Quant à sa vie de paysan, son poème des Travaux *nous permet de nous la représenter assez exactement. Nous le voyons sur les pentes de l'Hélicon, vêtu du seul « chitôn », labourer et ensemencer la terre ; une paire de bœufs « âgés de neuf ans » traînent lentement la charrue ; le maître « tient en main la poignée, à l'extrémité du manche » et touche de l'aiguillon le dos des bœufs.*

A l'époque des frimas, il vaque aux travaux de la maison, vêtu chaudement d'un « manteau moelleux » et d'une tunique « qui descend jusqu'aux talons ». On le rencontrera parfois, en hiver, dans la salle publique, « la lesché bien chaude », faisant entendre ses conseils pleins de sagesse et de bon sens, bien qu'il n'aime guère à s'y attarder, car il est avare de son temps : « l'homme diligent peut, même à cette époque, augmenter son patrimoine ».

Mais lorsque le « porte-maison » quittera le sol pour grimper le long des plantes, alors Hésiode appellera ses serviteurs à la pointe du jour, pour aller couper la moisson et la transporter dans la grange, avec son rustique chariot. Puis, aux jours pénibles de la canicule, lorsque « la tête et les genoux des hommes sont brûlés par Sirius », il cherchera un ombrage, sous quelque rocher, et là, « le visage tourné vers le souffle frais du zéphire », il se donnera un peu de bon temps, en savourant une galette arrosée de « vin de Biblos ».

Sa maison, entourée d'une cour « bien fermée », est gardée contre le « dormeur de jour » par un bon chien « aux dents aiguës ».

Une femme s'occupe des soins de l'intérieur, « car l'homme ne saurait acquérir rien de meilleur qu'une femme, à condition qu'elle soit bonne ; une mauvaise femme, en effet, consume sans torche un homme, même robuste, et le réduit à une vieillesse prématurée ». (Trav., v. 702-705.) *Et si la nature a été favorable aux vœux d'Hésiode, il doit avoir un fils qui lui succédera.*

Des légendes transmises par l'Agôn (Concours poétique d'Homère et d'Hésiode) *, *par Tzetzès ou Suidas et qui avaient aussi trouvé un écho dans Plutarque et dans Pausanias, nous racontent d'autres épisodes de sa vie ; mais ici les détails assez vraisemblables se mêlent au merveilleux, et les faits auxquels on pourrait ajouter foi sont eux-mêmes rapportés de façon différente, de sorte qu'il est bien difficile de distinguer la vérité. La tradition rapportée par l'auteur de* l'Agôn *et par Tzetzès nous apprend que le poète, revenant de Chalcis et passant par Delphes, fut averti par l'oracle qu'il « devait se mettre en garde contre le beau bois sacré de Zeus Néméen, car il devait mourir en cet endroit »* (Agôn, 211 ; *cf. aussi Thucydide,* III, 96). *Comprenant qu'il devait fuir le Néméion d'Argolide, Hésiode alla se réfugier à Oinoé de Locride, sans savoir qu'il y avait, là aussi, un lieu nommé Néméion. Il y accepta l'hospitalité d'Amphiphanès et de Ganyctor, fils de Phygée. Ceux-ci le soupçonnèrent d'avoir séduit leur sœur Ctésimène ; ils tuèrent leur hôte près du Néméion et jetèrent son corps à la mer. D'après une tradition un peu différente rapportée par Plutarque* (Sept. sap. conv., 19), *le vrai coupable n'aurait pas été Hésiode, mais un certain Mélésias qui était également l'hôte des fils de Phygée. Le corps d'Hésiode, transporté par des dauphins jusqu'à Molycrie, aurait été recueilli par les Locriens et enterré dans un lieu secret. Les meurtriers, reconnus grâce au chien d'Hésiode, auraient été, à leur tour, précipités dans la mer (cf. Plut.,* de Animal. sollert., 13, 10, *et Pollux, V.* 42*).*

Par ailleurs, Pausanias (IX, 38, 4*) nous rapporte qu'il a vu le tombeau de Minyas et d'Hésiode à Orchomène ; selon cet auteur, les Orchoméniens, frappés d'un terrible*

* Le *Concours poétique d'Homère et d'Hésiode* est un document très ancien, déjà connu au ve siècle av. J.-C., qui racontait comment Homère et Hésiode avaient mesuré leurs talents dans un tournoi de poésie à Chalcis ; le prix avait été attribué à Hésiode, parce qu'il célébrait les travaux de la paix. Ce texte, auquel se sont ajoutés au cours des âges d'autres récits légendaires, n'est qu'un jeu littéraire opposant la poésie épique à la poésie didactique, et ne peut être considéré comme un document historique.

fléau, étaient allés demander à l'oracle de Delphes quel était le remède à employer et la Pythie aurait répondu qu'il fallait transporter les os d'Hésiode à Orchomène ; telle est également la tradition rapportée par Tzetzès. Mais Proclos nous expose une version différente qu'il prétend tenir de Plutarque (scol. au v. 631*) et qui paraît plus vraisemblable. D'après le scoliaste, les Orchoméniens seraient allés chercher le corps d'Hésiode à Ascra même, de leur propre mouvement, après la destruction de la bourgade par les Thespiens ; un tombeau aurait été creusé, au milieu de « l'Agora », portant une épitaphe qui nous a été transmise par Pausanias, par l'auteur de* l'Agôn *et par Tzetzès.*

Il n'y a pas à insister autrement sur la fable de l'oracle de Delphes et du meurtre commis à Oinoé : le poète n'aurait pas pu raconter son voyage à Chalcis, s'il avait été tué durant son retour. Le seul témoignage digne de foi est celui de Pausanias en ce qui concerne la place du tombeau d'Hésiode. Ici les traditions sont concordantes et la précision des détails donnés semble indiquer qu'ils contiennent une bonne part de vérité.

Il est naturel de croire que l'auteur des Travaux *mourut à Ascra et qu'il y eut son premier tombeau ; Proclos, en effet, signale, d'après le témoignage de Plutarque, un très ancien tombeau d'Hésiode dans le village même. Les restes du poète purent être transportés à Orchomène par les survivants de la ruine d'Ascra, au moment même où ils se réfugièrent dans cette ville, ou peu de temps après.*

La date d'Hésiode.

Rien de ce que nous dit Hésiode ni aucun des faits rapportés dans les traditions ne nous donne d'indication précise sur l'époque où il vécut. Le règne d'Amphidamas, seul fait historique dont il est fait mention dans les Travaux, *ne nous est pas connu ; ou plutôt, c'est d'après l'époque présumée d'Hésiode que les chroniqueurs anciens le situent. Or les opinions, au dire de Tzetzès,*

étaient là-dessus fort différentes ; il pense, lui-même, qu'Hésiode serait de quatre cents ans postérieur à Homère. Hérodote, II, 35, *prétend, au contraire, qu'ils étaient contemporains et qu'ils avaient vécu quatre siècles avant lui. Selon la* Chronique de Paros *(I,* 44-45*) Hésiode aurait vécu* 161 *ans avant la* 1re *Olympiade, c'est-à-dire vers l'an* 937.

Cependant, les nombreux emprunts faits par Hésiode à la poésie homérique, soigneusement relevés par Rzach, et le caractère même de l'œuvre d'Hésiode, œuvre de raison logiquement postérieure à l'œuvre d'imagination, ont amené les commentateurs modernes à conclure que l'auteur des Travaux *était venu bien après l'auteur de l'*Iliade.

En outre, la vie décrite par Hésiode est bien différente de la vie décrite par Homère. C'est l'âge de fer après l'âge héroïque ; c'est déjà l'apparition du moyen âge, la fin de la royauté corrompue, la misère du pauvre qui laisse déjà deviner les périodes troublées qui vont venir, et l'apparition de la tyrannie. Les plaintes d'Hésiode ne sont pas loin de celles de Théognis.

D'autre part, si l'on admet que les vers 702-3 *des* Travaux *ont été imités par Sémonide (fr.* 6*) et le vers* 120 *de la* Théogonie *par Archiloque (fr.* 85*), la date de la composition de ces œuvres ne peut être postérieure au début du VIIe siècle. L'opinion généralement admise est qu'Hésiode vécut au cours du VIIIe siècle.*

L'œuvre d'Hésiode et les éditions.

L'antiquité nous a transmis trois poèmes complets attribués à Hésiode : la Théogonie, les Travaux et les Jours *et le* Bouclier. *Les anciens ont toujours admis l'authenticité du poème des* Travaux *et généralement aussi celle de la* Théogonie *et du* Bouclier. *Mais ils connaissaient en outre un grand nombre d'autres œuvres attribuées, le plus souvent, au même auteur.*

A la poésie généalogique de la Théogonie *se rattachaient un certain nombre de poèmes, parmi lesquels les* Catalo-

gues, *œuvre importante, divisée, semble-t-il, en cinq livres et qui constituait, dit Pausanias* (*I*, 9 *et IX*, 31), *une épopée en l'honneur des femmes. Le quatrième livre était désigné sous le nom d'*Ehées *ou* Grandes Ehées, *parce que chacun des développements commençait par* ἢ οἵη. *L'un de ces développements, l'*Ehée d'Alcmène, *forme le début du* Bouclier. *On citait encore la* Mélampodie, *poème en l'honneur du divin Mélampe;* la Descente de Thésée aux Enfers; *les* Noces de Kéyx.

A la poésie didactique des Travaux et les Jours, *on rattachait l'*Ornithomantie *et les* Commentaires sur les prodiges, *l'*Astronomie, *les* Préceptes de Chiron à Achille *et les* Grands Travaux.

Certaines de ces œuvres ne sont pour nous que des titres; pour d'autres, l'antiquité nous en a transmis un certain nombre de fragments *.

L'œuvre d'Hésiode était universellement connue dans l'antiquité grecque et peu d'auteurs ont été aussi souvent cités que lui. Ces nombreuses citations et les fragments donnés par certains papyrus offrent un précieux secours pour l'établissement du texte. Les nombreux manuscrits qui nous ont transmis les trois œuvres principales remontent tous à un archétype commun datant de la renaissance byzantine. Les critiques anciens d'Alexandrie ou de Pergame s'étaient intéressés aux œuvres d'Hésiode autant qu'à celles d'Homère; ils les avaient éditées et commentées. Des traces de leurs travaux se retrouvent dans les scolies de commentateurs plus récents, comme Proclos, Tzetzès ou Planude.

L'édition « princeps » pour les Travaux et les Jours *est celle de Démétrius Chalcondyle, Milan (?)* 1493, *et pour les œuvres complètes, l'édition des Aldes,* 1495. *L'édition de Bâle, de* 1542, *porte une traduction latine.*

Les principales éditions récentes sont celles de Gaisford, Hesiodi carmina *(avec les scolies), Oxford,* 1814-1820;

* Ces fragments figurent dans l'édition de Rzach, *Hesiodi carmina*, Leipzig, 1902. Ils paraissent dans la traduction de A. Bignan, *Les Travaux et les Jours*, collection Antiqua.

Poetae minores graeci, tome III; *l'édition de Goettling-Flach, Leipzig*, 1878; *celle de Sittl*, Ἡσιόδου τὰ ἅπαντα, *Athènes*, 1889; *l'excellente édition critique de A. Rzach, Leipzig*, 1902 *(déjà citée); celle de P. Waltz, les* Travaux et les Jours *(avec traduction et notes nombreuses) l'auteur d'une excellente étude sur ce même poème*, Hésiode et son poème moral, *Bordeaux*, 1906; *l'édition de U. von Wilamovitz-Moellendorf*, Hesiodos Erga, *Berlin*, 1928.

Une étude remarquable du texte d'Hésiode a été faite par M. Mazon, dans ses deux éditions, l'une de 1914 *qui donne seulement le texte des* Travaux et les Jours, *suivi d'un commentaire qui est un modèle d'une étude scrupuleuse et sûre : Hésiode*, Les Travaux et les Jours, *Hachette*, 1914; *l'autre de* 1928, *donnant aussi la* Théogonie *et le* Bouclier, Hésiode, *coll. Budé, Paris « Les Belles Lettres », texte et traduction. Enfin, l'édition de T. A. Sinclair, N.-A., Londres*, 1932, Hesiod Works and Days, *avec une importante introduction et des notes précieuses* *.

La poésie hésiodique.

Hésiode lui-même nous révèle dans la Théogonie (v.27-28) *la nouveauté qui caractérise la poésie hésiodique : « Nous savons, disent les Muses, raconter beaucoup de fables imaginaires, semblables à la vérité, mais nous savons, quand il nous plaît, faire entendre aussi des réalités. »*

A l'œuvre d'imagination destinée à plaire succède l'œuvre d'expérience destinée à instruire. Mais, si l'intention didactique est désormais nettement affirmée, elle s'exprimera encore dans le langage poétique que l'épopée avait porté à sa perfection. Ce n'est pas que les « réalités » dont parlent les Muses de l'Hélicon n'eussent pas déjà leur mode d'expression ; la sagesse pratique d'Hésiode, sagesse

* J'ai suivi, pour la traduction, le texte de M. Mazon dans l'édition de 1928, et on n'aura pas de peine à constater que je me suis largement inspiré de son commentaire et aussi de sa traduction. Cependant j'ai consulté aussi les éditions les plus remarquables, et particulièrement celles de Rzach et de Waltz, et j'ai eu constamment sous les yeux celle de T. A. Sinclair, la plus récente.

populaire faite de conceptions religieuses, de préceptes moraux, d'expérience technique, s'était déjà exprimée au cours des siècles passés dans les hymnes religieux et dans les oracles, dans les allégories et les apologues, dans les chansons d'artisan et surtout dans les dictons, mais il fallait mettre en œuvre ces divers éléments et les fondre dans un développement poétique uniforme.

Pour une œuvre comme la Théogonie *la difficulté était déjà grande d'adapter la narration ionienne au savant mécanisme d'une généalogie des dieux et d'une conception du monde, mais la tentative ne pouvait qu'aboutir à une contradiction s'il s'agissait de l'ajuster au dicton. La sagesse populaire, en effet, aime à s'exprimer en sentences concises, isolées, dans lesquelles l'idée, constatation d'un fait d'expérience ou loi morale, se concentre sur elle-même dans une formule facile à retenir et souvent répétée ; le seul développement qu'elle supporte consiste à rapprocher, dans la même formule, le fait d'expérience et la règle qui s'en dégage. Parfois cependant, comme dans l'apologue, le dicton sera illustré par un conte qui fournira un exemple de son application, mais ici encore, l'une des lois du genre sera la recherche de la concision et c'est là une tendance qui s'oppose exactement à la fluidité majestueuse de la narration épique. « La narration ionienne s'adaptant au proverbe, dit Ouvré, est comme un manteau sur un corps sec, et laisse percer l'ossature. »*

On ne saurait mieux rendre le caractère étrange que donne à la poésie hésiodique, surtout dans les Travaux, *cette rencontre des éléments empruntés à l'épopée avec ceux qui s'apparentent au dicton.*

Que la composition de l'œuvre hésiodique paraisse peu cohérente et mal équilibrée, qu'elle donne l'impression fragmentaire d'un agglomérat disparate d'éléments divers, c'est là un fait que les tendances opposées des matériaux mis en œuvre aussi bien que les circonstances dans lesquelles le paysan besogneux d'Ascra devait construire son œuvre suffisent à expliquer. L'unité ne se manifestera pas dans de savantes transitions reliant les diverses parties harmonieu-

sement ordonnées suivant un plan absolument rationnel, mais on la trouvera dans la continuité d'une pensée maîtresse d'elle-même et dans la forte personnalité du poète.

Ainsi, la tendance caractéristique du génie hésiodique sera de réunir les éléments épars dans lesquels se manifeste la pensée religieuse ou la sagesse populaire des âges passés, pour en construire un ensemble destiné à expliquer l'origine des dieux et du monde ainsi que les fondements et les préceptes de la loi morale. Sans doute, le système d'Hésiode manque à la fois de cohésion, de profondeur et d'étendue, mais son effort a été immense, et d'ailleurs décisif ; le travail de la réflexion morale a désormais sa voie tracée et la pensée grecque a franchi une nouvelle étape. La mémoire d'Hésiode sera, dans toute l'antiquité classique, révérée à l'égal de celle des grands génies grecs, et son nom figurera à côté des noms prestigieux d'Orphée et d'Homère.

La Théogonie.

Le poème commence par une longue introduction où nous voyons d'abord le récit des circonstances qui firent, du berger Hésiode, un poète inspiré des Muses ; puis un hymne à ces gracieuses divinités qui « réjouissent le cœur de Zeus » et inspirent aussi bien les rois que les poètes. Dans l'invocation qui termine l'hymne, l'intention de l'auteur se manifeste ; il chantera « comment, dès le début, naquirent les dieux, et aussi la terre et les fleuves et la mer sans limites qui se soulève impétueusement, les astres étincelants et, en haut, le vaste ciel ; et ceux qui sont issus d'eux : les dieux dispensateurs des biens, comment ils se partagèrent les richesses, les honneurs, et, aussi, comment, dès le début, ils occupèrent l'Olympe aux sinueux replis ». (Th., v. 108-113.)

Et d'abord ce fut Chaos, puis Terre et Amour, à l'origine de toutes choses ; de Chaos, naquirent Erèbe et Nuit et Ciel étoilé, puis les Montagnes et les Nymphes et Pontos, la mer impétueuse (v. 116-131).

Ensuite vint la génération puissante des Ouranides :

Titans, Cyclopes et Hécatonchires, Cronos, et tous les enfants terribles qu'Ouranos tint enfermés dans le sein de Terre, jusqu'à la rébellion victorieuse du grand Cronos, à « l'esprit retors » qui eut aussi, pour conséquence, la naissance d'Aphrodite (v. 132-210).

Puis vinrent les redoutables descendants de Nuit : la Mort et son douloureux cortège, les Parques et les Kères, Némésis et Lutte, mère des fléaux homicides (v. 211-232).

A ce lamentable défilé succède la gracieuse génération des filles de Nérée, fils de Pontos, puis la descendance des Néréides : les Grées et les Gorgones, Pégase, Géryon et Echidna, Cerbère et l'Hydre, la Chimère et la Phix (v. 233-336).

Après ces premières générations issues des divinités les plus anciennes, vient la descendance des Titans ; c'est d'abord l'aimable race des filles d'Océan et de Téthys, les trois mille Océanides « aux fines chevilles », les radieuses filles des déesses ; puis les divinités de la lumière, filles d'Hypérion et de Théia, et les fils de Crios et de Coios ; et particulièrement Styx, l'Océanide, qui devait être le grand serment des dieux ; puis Létô, au voile d'azur, la douce Lélô, qui devait enfanter Apollon et Artémis ; et enfin Hécate, la déesse que Zeus « honora entre toutes en la comblant de dons éclatants » (v. 337-452).

Parmi les descendants des Titans, voici venir enfin la génération des fils de Cronos, ceux qui devaient se partager le monde, Adès, Poséidon, et Zeus, et tous ceux que Cronos dévorait par crainte de les voir régner un jour. C'est alors l'histoire de la ruse de Rhéia, de l'enfance de Zeus et de sa victoire sur Cronos (v. 453-506).

Désormais, la figure du « prudent Zeus, père des dieux et des hommes », tient la première place dans le poème : il s'agira pour lui d'établir peu à peu sa domination ; d'abord contre les fils de Japet, Ménoitios et surtout Prométhée. Après la ruse du Titan par laquelle Zeus se laissa tromper à Méconé, après le rapt du feu, Zeus punit les hommes protégés par Prométhée, par la création de Pandore, la première femme, et le Titan fut enchaîné (v. 507-616).

Ensuite, vient l'épisode de la lutte gigantesque que Zeus et les Olympiens durent soutenir pendant dix ans contre les Titans révoltés, jusqu'au moment où les Hécatonchires vinrent grossir leurs rangs et achever l'écrasement des Titans, qui furent précipités dans le Tartare (v. 617-735). *Ici se greffe un long passage qui porte tous les caractères d'une interpolation, c'est la description du Tartare et l'épisode de la lutte de Zeus contre Typhée* (v. 736-880). *La* Titanomachie *a sa conclusion dans les vers* 881-885 : *le pouvoir de Zeus est définitivement établi.*

La dernière partie du poème est consacrée à la descendance de Zeus et des Olympiens, descendance illustre que le poète ne pouvait passer sous silence, puisqu'il s'agit de divinités telles qu'Athéna, Perséphoné, Arès, Apollon et Artémis, Hermès, Dionysos et Héraclès (v. 886-962.)

L'œuvre se termine par une formule de salut adressé aux dieux et à l'univers (v. 963-964), *formule qui rappelle le passage du début, cité plus haut, dans lequel le poète fixait son sujet. Tout le passage qui fait suite à cet adieu* (v. 965-1022) *paraît être une héroogonie dont le début est nettement marqué par une formule de transition ; cette même expression se retrouvera d'ailleurs au vers* 1021, *pour annoncer le* Catalogue des femmes. *Il semble bien que c'est, là encore, une interpolation due à quelque rhapsode qui aura voulu rattacher d'autres poèmes, hésiodiques ou non, à la* Théogonie.

Et certes, il est d'autres endroits suspects, au cours du poème ; on y rencontre maintes incohérences et parfois de flagrantes contradictions ; chaque épisode est à étudier attentivement et des éliminations s'imposent, comme, entre autres, le passage de la Titanomachie *qui montre Zeus obtenant la victoire en maniant la foudre* (v. 687-711), *alors que, d'après les vers suivants, la chute des Titans est amenée par l'intervention des Hécatonchires* (v. 712-720). *Mais, après cette épuration nécessaire, il reste une œuvre entière et cohérente, à travers laquelle on suit l'effort puissant d'un esprit qui sait ce qu'il veut et qui atteint son objet.*

Du Gouffre béant des origines, de la Nuit et de l'Amour,

se propage, avec une incroyable force, la vie des dieux et des mondes. Au néant succède une vie débordante, indisciplinée créant les radieuses divinités et les monstres hideux ; le drame se noue entre les forces généreuses et les puissances malfaisantes ; peu à peu, à travers les ruses, les complots et les luttes, l'ordre s'établit, la justice et le droit se frayent un chemin, et Zeus assoit son autorité redoutable et juste sur les dieux et sur les hommes ; désormais il ne sera plus possible « de tromper l'esprit de Zeus, ni de lui échapper » (v. 613). *C'est déjà l'idée d'une sanction supérieure et d'une justice rémunératrice que nous trouverons souvent affirmée dans les* Travaux.

Que les légendes mythologiques rapportées dans la Théogonie *et même l'idée de la royauté de Zeus ne fussent connues bien avant Hésiode, on n'en saurait douter ; Homère sait que Zeus est le « père des dieux et des hommes » et qu'il est le fils de Cronos ; il sait que l'Océan est à l'origine de tous les êtres et que la Nuit est révérée par Zeus comme une divinité plus ancienne ; il connaît les Erinyes et les Moires, et il n'ignore pas que les Titans sont enchaînés dans le Tartare. Toutes ces croyances étaient certainement contenues dans des documents anciens, et particulièrement dans les hymnes et dans les prières qui célébraient les mérites des dieux ou imploraient leur assistance ; le mot* ὑμνεῖν *revient plusieurs fois dans le poème hésiodique, et des épisodes comme celui de Styx* (Th., v. 383-403) *ou d'Hécate* (v. 411-452) *aussi bien que, dans l'*Iliade, *le Mythe des Prières ou celui d'Até* (Il., IX, 502 et XIX, 91) *découlent, selon toute évidence, de ces mêmes sources. A côté des hymnes, des prières, des mythes, il n'est pas impossible d'admettre qu'il ait même existé, bien avant Hésiode, des théogonies ou cosmogonies. On en attribuait une à Orphée et la comparaison des éléments qui paraissent avoir été empruntés à ce monument antérieur avec certaines traditions recueillies par Hésiode est assez significative*.*

Mais le mérite d'Hésiode a été de rassembler les tradi-

* Cf. Mazon, *Hésiode*, collection Budé. Notice, p. 25 et suivantes.

tions, de les ordonner et d'en tirer, malgré leur diversité, un système vivant et grandiose. La Théogonie *porte donc bien l'empreinte d'un génie créateur, et ce génie est bien celui d'Hésiode. Le nom du poète que nous y lisons au v.* 22 *est bien celui de l'auteur, non celui d'un modèle dont on se réclame*. Elle nous apparaît comme une œuvre pleine de force et de grandeur, parce qu'elle s'étend à l'histoire des dieux et à celle de l'univers : « Homère, dit J. Girard**, est le poète de l'humanité, Hésiode, dans la* Théogonie, *est le poète des dieux. »*

La gravité, l'austérité et parfois même la sécheresse du ton accentuent encore l'impression de plénitude et de force qui se dégage de ce drame puissant de la vie génératrice et de l'esprit ordonnateur.

Les Travaux et les Jours.

*La situation du paysan était particulièrement dure, surtout dans les pays pauvres, au siècle d'Hésiode. Celui qui était incapable de fournir un labeur opiniâtre, de la pointe du jour à la nuit, tombait vite dans la misère et, bientôt après, dans la servitude***.*

Persès était engagé sur cette pente périlleuse et son frère Hésiode voulait éviter le second procès que méditait Persès contre lui, et le remettre dans la bonne voie : laquelle? Celle du travail et de la justice, ces deux lois qui suivent la même route ; si la paresse, en effet, conduit à la misère, inspiratrice de mauvais desseins, le travail, au contraire, accroît le bien-être qui se plaît dans l'ordre et aime la justice. Or la justice est la loi suprême de Zeus à qui nul ne saurait échapper. Telle est l'idée maîtresse du poème.

Il est à peine nécessaire de marquer combien cette idée

* La construction la plus normale et la plus simple du v. 24 donne un sens qui confirme cette opinion. Théognis et Phocylide ont suivi l'exemple d'Hésiode en « signant » leur œuvre. Quant à l'opinion des prêtres béotiens du temple de l'Hélicon, rapportée par Pausanias (*Béotie* 31), elle est sujette à caution. (Cf. Mazon, *Hésiode*, Budé. Notice des Trav. et Jours, p. 77) et ne saurait nous faire oublier que toute l'antiquité a attribué la *Théogonie* à Hésiode.

** J. Girard, *Le sentiment religieux en Grèce*, p. 74.

*** Voir la notice sur Solon, pp. 133 et 134.

se rattache aisément au système de la Théogonie; *c'est bien ce qui se révèle dans la première partie des* Travaux, *dans laquelle le poète recherche, à travers le mythe des âges et celui de Pandore, la source de la loi du travail et de la justice, et la fait remonter à Zeus.*

C'est ainsi que le poème débute tout naturellement par un hymne à Zeus qui « redresse l'âme torse et flétrit l'esprit orgueilleux », et, comme au début de la Théogonie, *le poète manifeste l'intention de dire « des choses vraies »* (v. 1-10).

Il est une force morale qui pousse l'homme au travail, c'est l'émulation; tandis qu'une autre l'en détourne, c'est l'envie; le poète les présente sous la forme allégorique des deux Luttes (v. 1-41). *Or le travail est une loi imposée par la vengeance de Zeus, comme on le voit par les mythes de Prométhée et de Pandore* (v. 42-105). *L'expérience de l'histoire montre qu'il est « tout à fait impossible d'échapper aux desseins de Zeus »; voici, en effet, le mythe des Cinq Ages à travers lesquels nous voyons le succès, dans cette vie, et la récompense, après la mort, attribués aux races qui surent se soumettre au travail et pratiquer la justice, tandis que le malheur et le châtiment accablèrent les races amies de la démesure. La race à laquelle nous appartenons est de celles-ci* (v. 106-201). *La démesure règne particulièrement à Thespies, comme le montre l'apologue de l'épervier et du rossignol. Les rois par leurs « sentences torses » ont violé Diké et Horkos: attention à eux! Le poète, élevant le ton, fait un sombre tableau des malheurs réservés aux injustes et aux parjures* (v. 202-273). *Il faut donc que Persès acquière richesse et considération, non par la violence, mais par le travail et la justice; dans une série de préceptes, le poète lui apprend à se conduire sagement à l'égard des voisins, des amis et des parents* (v. 274-382).

Voici maintenant, dans une seconde partie du poème, le tableau des divers travaux rustiques, et d'abord, avec les dates et la durée des cycles, des indications sur le personnel et l'outillage agricoles (v. 383-447).

En automne, les labours et les semailles; en hiver, les

travaux d'intérieur et les précautions à prendre contre les rigueurs de la température ; la taille de la vigne, au début du printemps ; puis, en été, les moissons suivies d'une période de repos ; et enfin le dépiquage et la vendange (v. 448-617). *A côté des travaux de la terre, il existe, pour le paysan grec, voisin de la mer, un autre moyen d'augmenter ses ressources, c'est la navigation ; Hésiode, après avoir rappelé son voyage à Chalcis, donne à Persès quelques notions sur cet art périlleux et sur les saisons qui offrent les meilleures chances.* (v. 618-694).

Si les conseils du poète-paysan sont suivis, le travail amènera la prospérité, à condition, toutefois, de confier les soins de la maison à une épouse bien choisie, car une femme gourmande est la ruine du patrimoine ; à condition aussi d'observer les règles de la justice à l'égard des dieux, selon les pratiques transmises par les âges, énoncées sous la forme d'une série de dictons (v. 695-764).

Le poème se termine par une sorte de calendrier indiquant les jours favorables à telle ou telle besogne, et qui paraît être une sorte de couronnement de l'œuvre (v. 765-828).

Malgré son aspect disparate, l'œuvre est une : du commencement à la fin, on peut suivre aisément le développement du thème préconçu dans l'esprit du poète : travail, justice, prospérité ; au surplus, aucune altération grave ne vient, au cours du poème, compromettre cette unité.

La morale d'Hésiode est donc une morale toute pratique, puisqu'elle a pour but d'obtenir la prospérité, la richesse et la considération. En somme, le poème tout entier tend à faire comprendre à Persès que le travail assidu et avisé, que la justice à l'égard des dieux et des hommes sont les vraies conditions du bonheur. Qui ne travaille pas tombe vite dans la misère. Aussi faut-il accumuler « ouvrage sur ouvrage », et ne pas perdre de temps, même en hiver. Il faut avoir soin d'économiser : « Qui ajoute à son acquis évitera la faim cuisante ». Le mariage même est envisagé, par Hésiode, en fonction de la prospérité domestique ; la femme qu'il faut éviter, c'est celle qui « guette l'occasion

des bons repas ». S'il n'y a qu'un enfant, ce qui paraît préférable au poète, on n'aura pas à partager, plus tard, le patrimoine ; cependant, une famille plus nombreuse peut être favorisée par Zeus, car « l'ouvrage de plusieurs est plus grand, et plus grand est le profit ».

La justice, elle aussi, est utile à la prospérité, car si l'on se montre juste, on sera payé de retour. Que Persès offre des libations et des offrandes aux dieux : ceux-ci se montreront alors favorables et il pourra acheter le bien d'autrui au lieu de voir les autres acheter le sien. Car Zeus « au vaste regard » donne l'opulence à celui qui parle selon la justice.

De même, les voisins et les amis seront serviables, si on sait les traiter selon l'équité : « Mesure bien ce que tu reçois de ton voisin et rends le-lui exactement, dans la même mesure et plus encore, si tu peux, afin que, plus tard, tu trouves, toi aussi, en cas de besoin, une aide sûre» (v. 349-351).

Toutefois, il n'est pas nécessaire de faire davantage ; il faut seulement traiter autrui comme on est traité par lui : invitation pour invitation, cadeau pour cadeau. Au reste, il n'y a pas d'indulgence gratuite à espérer : « On donne à un donneur, mais à qui n'est pas donneur, personne ne donne. » C'est la loi du talion. La vie est rude pour le paysan d'Ascra et sa conduite lui est dictée par les conditions sévères de l'existence.

C'est donc là une morale utilitaire sans doute, dont les règles sont imposées par les dures nécessités que constate l'expérience des hommes. Cependant, l'âme religieuse du poète béotien n'oublie jamais le caractère transcendant de la loi ; tout est entre les mains de Zeus. Bien mieux, c'est dans cette croyance en une justice distributive voulue par Zeus qu'il trouve un remède au pessimisme qui parfois l'envahit : sans doute, il est utile de travailler et d'être juste, mais Persès, et d'autres comme lui, peuvent trouver qu'il est encore plus rémunérateur d'être injuste et violent ; or il arrive souvent que le succès leur donne raison. Alors le poète, dans un appel angoissé, qui annonce déjà celui de Théognis, s'écrie : « Il est mauvais d'être juste, si l'injuste

doit obtenir un droit plus profitable. Puissé-je, dorénavant, ne pas être juste, ni moi, ni mon fils! » *Mais il ne s'arrête pas dans cette attitude :* « *Je n'arrive pas à croire, dit-il ensuite, que la sagesse de Zeus ratifie ces choses.* » *Il y a sans doute une loi de la jungle, mais elle n'est pas pour l'homme :* « *Le Cronide, dit-il, a établi cette loi que les poissons, les fauves et les oiseaux ailés se dévoreront..., mais, aux hommes, il a donné la justice, et c'est là le meilleur des dons.* »

Le travail même, dont l'implacable nécessité est si dure, est lui aussi une loi humaine et divine ; l'homme doit travailler pour éviter la misère, mais il doit travailler aussi pour ne pas se dérober au châtiment de Zeus ; ainsi le travail se présente comme une obligation morale autant que matérielle ; et voilà pourquoi il n'est pas honteux. Les paresseux sont comparés aux « *frelons inutiles* » *; au contraire les hommes actifs* « *sont possesseurs d'abondants troupeaux, ils sont riches, et, grâce à leur travail, ils se rendent beaucoup plus chers aux Immortels.* » « *Il n'y a aucune honte à travailler, dit ailleurs le poète, mais il y a honte à ne rien faire.* »

Ce n'est pas un mince mérite pour le paysan besogneux d'Ascra d'avoir, à son époque, su reconnaître et proclamer la noblesse du travail, d'avoir exalté la beauté de Conscience et d'Equité, les vierges qui, « *cachant leurs beaux corps dans des voiles blancs, ont quitté les hommes de l'âge de fer* », *tandis que Justice* « *va s'asseoir au pied du trône de Zeus* » *pour lui dénoncer les actes injustes des rois et des hommes.*

C'est surtout dans les Travaux *que se manifeste le caractère particulier que donne à la poésie hésiodique la juxtaposition d'éléments à tendances divergentes, les uns se rattachant à la narration épique les autres au dicton.*

Avec l'hymne à Zeus, les mythes des Cinq Ages, de Prométhée et de Pandore, le poème, à son début, se rattache à l'épopée. Toutefois les préoccupations didactiques de l'auteur y apparaissent déjà nettement dans le choix même des sujets qui tendent tous à enseigner quel est le fonde-

ment de la loi du travail et de la justice, dans les exhortations, les préceptes ou les sentences qui forment le début ou la conclusion des développements narratifs, dans les proverbes qui parfois se détachent du texte, dans l'apologue de l'épervier et du rossignol.

Mais bientôt le genre exhortatif se substitue à la narration, car il s'agit de donner des conseils pratiques ; les sentences et les dictons se suivent, non pas dans un développement continu, car chaque trait se suffit à lui-même, mais selon un choix où se décèle la pensée continue de l'auteur. Dans le riche fonds de la sagesse populaire, le paysan d'Ascra fait une ample moisson, puis il trie et coordonne, non sans marquer la matière de son empreinte personnelle, tandis que son génie poétique se laisse façonner, lui-même, par les tendances du dicton. Il recueille pour transmettre, mais il crée aussi, dans le même moule.

La pensée se présente alors dans une forme qui s'imposera à l'attention et à la mémoire ; les procédés sont connus : la concision, la répétition, l'antithèse surtout, parfois même l'emphase de l'image obscure qui frappe l'imagination par l'attrait et le prestige du mystère.

L'épithète homérique change de caractère; elle prend un sens didactique. La métaphore ne sera pas, à l'ordinaire, l'occasion d'un long développement, mais elle sera un moyen de mieux frapper les sens du lecteur, pour que l'idée reste plus profondément gravée dans la mémoire.

Le rythme du vers accentue l'effet des procédés du style : la répétition et l'antithèse se détachent plus nettement par le retour des mêmes sons sous le même accent rythmique, par le balancement des hémistiches symétriquement construits et opposés. Le vieux parémiaque fait saillie parfois et donne un remarquable relief au proverbe familier.

La sentence s'exprime généralement dans les limites d'un hexamètre, mais elle comprend parfois un distique ; bien souvent, alors, la coupe est penthémimère et le dernier hémistiche prend la forme du parémiaque ; le précepte remplit trois hémistiches, et le fait d'expérience s'exprime dans le parémiaque qui termine la formule.

Ainsi, dans la poésie hésiodique, se trouve déjà créée la forme métrique que la poésie morale emploiera bientôt d'une façon constante. Il suffira de substituer au parémiaque de la fin un second hémistiche pareil au premier pour obtenir le distique élégiaque.

Les tendances si opposées de l'épopée et du dicton se combinent et se modifient réciproquement dans l'œuvre si singulière et si attachante d'Hésiode. Le poème des Travaux *marque le point de contact entre les genres narratifs à leur déclin et le début des genres spéculatifs. Chercher à plaire et chercher à persuader sont les deux tendances capitales de la poésie hésiodique, justement limitées par l'influence de l'épopée et l'influence du dicton. Et si leur combinaison manque encore d'harmonie, elle est cependant conforme au génie de la race : « Dans les traditions classiques de l'art grec, dit Waltz, l'utilité n'a jamais nui à la beauté des ouvrages : les ornements les plus finement ciselés par l'architecture alexandrine n'égalent pas la ligne harmonieuse des fûts doriques qui soutiennent le Parthénon *. »*

Le Bouclier.

Le Bouclier d'Héraclès *est une œuvre d'environ cinq cents vers qui se compose de deux parties bien distinctes : la première, qui comprend les* 56 *premiers vers, est empruntée au* 4e *livre du* Catalogue, *cette épopée, déjà citée, écrite en l'honneur des femmes et que l'antiquité attribuait à Hésiode. C'est l'épisode d'Alcmène qui fait le sujet de ce fragment. L'autre moitié est composée d'une partie narrative racontant le combat de Cycnos et d'Arès contre Héraclès et son cocher Iolaos, et qui sert de cadre à une longue description du bouclier d'Héraclès.*

Il apparaît avec évidence, et certains commentateurs anciens ne s'y étaient pas trompés, que la seconde partie, c'est-à-dire tout le poème du Bouclier, *avait été rattachée à l'épisode d'Alcmène mais qu'elle ne faisait pas partie*

* Waltz, ouvrage cité, p. 215.

des Ehées. Le « raccord » est très apparent et le contraste qui se marque entre la première partie et le gros du poème est très significatif. L'épisode d'Alcmène est dans le style de la Théogonie *et rien ne nous interdit de l'attribuer au même auteur, mais la description du bouclier aussi bien que la narration du combat portent la marque d'un auteur de second ordre. Le poète a voulu imiter la description du bouclier d'Achille, dans l'*Iliade; *mais son imitation ne dépasse pas la valeur d'un laborieux exercice d'école.*

La narration est confuse, peu vraisemblable; la description forme un assemblage hétéroclite de motifs qui « jurent » les uns à côté des autres : l'horreur et l'épouvante voisinent avec la sérénité et la joie, les scènes de carnage odieux avec des tableaux de pacifique activité, les monstres repoussants avec des êtres gracieux. La recherche de l'effet et de l'étrangeté se substitue ici à la vraisemblance et à la simplicité.

M. Mazon, considérant d'une part l'époque où le temple d'Apollon de Pagases, exalté dans le poème, devint célèbre et, d'autre part, l'époque à laquelle vécut le poète Stésichore qui s'est inspiré du Bouclier, *situe la composition de cette œuvre entre* 590 *et* 560 *environ.*

HÉSIODE

LA THÉOGONIE [1]

Chantons, en commençant [2], les Muses Héliconiennes qui possèdent l'Hélicon [3], la montagne grande et divine; tantôt, autour de la fontaine aux eaux sombres [4] et de l'autel [5] du puissant fils de Cronos, de leurs pieds délicats, elles dansent; tantôt, après avoir baigné leur corps frêle dans les eaux du Permesse [6] ou de l'Hippocrène [7] ou du divin Olmée [8], au sommet de l'Hélicon, elles forment [9] des chœurs jolis, ravissants, et leurs pieds voltigent. Puis, elles s'en vont, enveloppées d'une épaisse brume; dans la nuit, elles s'avancent, faisant entendre leurs voix très belles et chantant Zeus qui tient l'égide, la vénérable Héra d'Argos qui marche chaussée de souliers d'or, la fille de Zeus qui tient l'égide, Athéna aux yeux étincelants, Phébus-Apollon ainsi qu'Artémis qui lance les traits, et Poséidon qui embrasse la terre et ébranle le sol, et Thémis la vénérable, Aphrodite aux yeux vifs, Hébé couronnée d'or et la belle Dioné [10], Létô et Japet et Cronos à l'esprit retors, Aurore et le grand Soleil et la Lune brillante, la Terre et le vaste Océan et la Nuit ténébreuse, enfin la race sacrée des autres Immortels qui vivent toujours.

Ces Muses, un jour, apprirent un beau chant à Hésiode [11], tandis qu'il faisait paître ses moutons, au pied de l'Hélicon divin; voici les paroles que m'adressèrent, tout d'abord, ces déesses, Muses de l'Olympe, filles de Zeus qui tient l'égide : « Pâtres, qui passez les nuits dans les champs, opprobres des êtres, qui n'êtes que ventres, nous savons dire beaucoup de contes imaginaires, semblables à la vérité; mais nous savons, quand

il nous plaît, faire entendre aussi des réalités[12]. » Voilà ce que dirent les filles, aux paroles justes, du grand Zeus, et elles me donnèrent un sceptre[13] superbe, coupé dans un olivier aux pousses nombreuses ; puis elles m'inspirèrent un chant merveilleux, pour célébrer l'avenir et le passé, et elles m'exhortèrent à célébrer la race des Bienheureux qui vivent toujours, et à les chanter elles-mêmes au commencement comme à la fin de tous mes poèmes.

Mais pourquoi ces propos « autour du chêne ou du rocher »? [14]. Allons, commençons par les Muses qui, par leurs chants élogieux, réjouissent le grand esprit de Zeus, dans l'intérieur de l'Olympe, unissant leurs voix pour chanter ce qui est, ce qui sera et ce qui fut[15]; de leurs lèvres coule, sans fin, un chant délicieux; et c'est la joie qui se répand dans la demeure de leur père, Zeus aux éclats retentissants, avec la voix mélodieuse des déesses; l'écho en résonne au sommet de l'Olympe neigeux et dans les demeures des Immortels. Et d'abord, de leur voix divine, elles chantent la vénérable race des dieux, depuis l'origine; ceux qu'engendrèrent la Terre et le vaste Ciel, et les enfants qui naquirent d'eux : les dieux dispensateurs des biens. En second lieu, Zeus, à son tour, le père des dieux et des hommes[16], disant combien il est au-dessus des autres dieux, par la puissance et la grandeur. Ensuite, elles chantent la race des hommes et celle des géants robustes, réjouisssant ainsi l'esprit de Zeus, dans l'intérieur de l'Olympe, les Muses Olympiennes, filles de Zeus qui tient l'égide.

C'est en Piérie[17], après son union avec le Cronide, leur père, que Mnémosyne maîtresse des hauteurs d'Eleuthère[18] enfanta ces déesses qui font oublier les maux et calment les peines. Pendant neuf nuits, en effet, le prudent Zeus s'unissait à elle, montant dans sa couche sacrée, loin des Immortels; lorsque l'année fut révolue et que revinrent les saisons[19] elle enfanta neuf filles, semblables de cœur; l'amour du chant est dans leur poitrine, et leur âme est libre de soucis; c'était près

du pic le plus élevé de l'Olympe, où sont leurs chœurs brillants et leurs palais; auprès d'elles, les Grâces et le Désir ont leurs demeures [20].

Elles allaient alors vers l'Olympe, heureuses de faire entendre leur belle voix, leur divine mélodie; aux alentours, la terre noire retentissait de leurs accords, et le bruit charmant de leurs pas s'élevait, tandis qu'elles allaient vers leur père; celui-ci règne dans le ciel et possède, lui seul, le tonnerre et la foudre de feu, depuis que, grâce à sa force, il a vaincu son père Cronos, distribué exactement toutes choses aux Immortels et indiqué leurs honneurs [21]. Voilà ce que chantaient les Muses qui ont leurs demeures dans l'Olympe, les neuf filles nées du grand Zeus, Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Eratô, Polymnie, Uranie et Calliope; celle-ci passe avant toutes [22] : elle accompagne, en effet, les rois vénérables. Lorsque ces filles du grand Zeus veulent honorer l'un des rois, ses nourrissons, et que, dès sa naissance, elles ont posé, sur lui, leur regard, elles versent, sur sa langue, une goutte de douce rosée; alors, de sa bouche, coulent des paroles de miel; tout le monde a les yeux sur lui, tandis qu'il rend ses arrêts, par d'équitables sentences [23]; de sa parole sûre, il a vite fait de mettre fin habilement aux débats les plus violents. On reconnaît, en effet, la sagesse d'un roi à ce que, aux gens lésés, il sait, sur la place, sans difficulté, faire donner une juste réparation, grâce à ses exhortations pleines de douceur. Quand il marche dans une assemblée, on quête sa faveur comme celle d'un dieu, avec un tendre respect, et il brille au milieu des réunions d'hommes [24]. Tel est le don sacré que les Muses font aux humains; car c'est des Muses et d'Apollon l'archer que viennent, sur terre, des poètes et des citharistes [25], tandis que les rois viennent de Zeus. Heureux celui qu'aiment les Muses ! Une douce voix coule de ses lèvres. Car si quelqu'un porte un deuil récent dans son cœur endolori et se dessèche à cause de l'affliction de son âme, qu'un aède, serviteur des Muses, se mette à chanter la gloire des premiers hommes et les

dieux bienheureux qui habitent l'Olympe, aussitôt cet homme oublie son inquiétude et perd le souvenir de ses chagrins : les dons des déesses ont tôt fait de l'en détourner [26].

Je vous salue, filles de Zeus; donnez-moi un chant aimable; célébrez la race sacrée des Immortels qui vivent toujours, ceux qui naquirent de la Terre et du Ciel étoilé et de la Nuit ténébreuse, ceux que nourrissait le Pontos salé [27], dites comment, dès le début, naquirent les dieux et aussi la terre et les fleuves et la mer sans limites, qui se soulève impétueusement, les astres étincelants et, en haut, le vaste ciel [28]; et ceux qui sont issus d'eux, les dieux dispensateurs des biens; comment ils se partagèrent les richesses, comment ils se distribuèrent les honneurs, et, aussi, comment, dès le début, ils occupèrent l'Olympe aux sinueux replis; toutes ces choses, dites-les-moi, Muses, qui habitez l'Olympe, en prenant le récit dès les origines, et révélez-moi ce qui fut avant tout.

Donc, avant tout, fut Chaos [29], puis Terre au large sein, résidence, à jamais inébranlable, de tous les êtres [30], et Amour [31], le plus beau des dieux immortels, qui alanguit les membres et dompte, dans la poitrine de tous les dieux et de tous les hommes, l'esprit et la prudente volonté.

De Chaos naquirent Erèbe et Nuit sombre. De Nuit, ensuite, naquirent Ether et Jour [32]. Terre, elle aussi, mit au monde, d'abord, un enfant aussi grand qu'elle, Ciel étoilé, afin qu'il la couvrît tout entière et qu'il fût, pour les dieux bienheureux, une résidence à jamais inébranlable. Puis elle engendra les hautes Montagnes, agréable retraite des déesses, les Nymphes qui habitent leurs vallons. Elle enfanta encore la mer stérile, qui se soulève impétueusement, le Pontos, sans recourir à l'aimable amour. Cependant, par la suite, elle s'unit à Ciel et enfanta Océan aux profonds tourbillons, Coios, Crios, Hypérion et Japet, Théia, Rhéia, Thémis et Mnémosyne, Phébé à la couronne d'or et l'aimable Téthys [33]. Après ces êtres divins, naquit le plus jeune,

Cronos le rusé, le plus redoutable de ses enfants, qui se mit à haïr son père fécond [34]. Elle enfanta encore les Cyclopes, au cœur plein de violence, Brontès, Stéropès, Arghès au cœur hardi [35]; ils étaient, pour tout le reste, semblables aux dieux [36], mais ils n'avaient qu'un seul œil placé au milieu du front [37]; la vigueur, la force et l'habileté apparaissaient dans leurs travaux.

De nouveaux enfants naquirent de Terre et de Ciel, trois fils, grands et vigoureux, dont le nom est redoutable, Cottos, Briarée et Gyès, orgueilleux rejetons; de leurs épaules, cent bras se dressaient, terribles; cinquante têtes s'attachaient aux épaules de chacun, sur leurs membres robustes; et une vigueur d'une invincible puissance apparaissait dans leur énorme aspect [38].

Car, parmi tous les enfants nés de Terre et de Ciel, ils étaient les plus redoutables, et leur propre père les avait en aversion dès l'origine. A peine nés, il les cachait tous, sans les laisser monter vers la lumière, dans le sein de Terre. Cette œuvre détestable réjouissait Ciel, mais, dans ses profondeurs, Terre gémissait, car, énorme, elle étouffait; et elle médita une cruelle perfidie. Vite, elle créa la matière du luisant acier [39], elle en façonna une grande faux, elle expliqua son dessein à ses enfants et, pour leur donner de l'audace, leur dit, le cœur plein de colère : « Enfants, issus de moi et d'un père insensé, si vous voulez m'obéir, nous nous vengerons de son cruel outrage, bien qu'il soit votre père, car, le premier, il a tramé des actions indignes. » Elle dit. Mais tous furent saisis de crainte, et aucun d'eux n'éleva la voix. Cependant, prenant courage, le grand Cronos à l'esprit retors adressa cette réponse à sa mère vénérable : « Mère, c'est moi qui me charge de mener cette besogne à sa fin; de ce père odieux je ne m'inquiète pas, bien qu'il soit notre père, car, le premier, il a tramé des actions indignes. » Il dit, et une grande joie envahit le cœur de la Terre énorme. Elle le cacha en embuscade, puis elle lui mit en mains la faux aux dents aiguës et lui exposa toute la ruse. Alors, amenant la nuit, le grand Ciel arriva; entourant la Terre, il s'appro-

cha, désireux d'amour, et il s'étendit de toutes parts. Mais, de son embuscade, le fils éleva la main gauche, de la droite il saisit la longue et grande faux aux dents acérées et, violemment, il coupa le membre viril de son père; puis, d'un second geste, il le jeta en arrière. Mais ce ne fut pas un membre stérile qui s'échappa de sa main, car toutes les éclaboussures sanglantes qui jaillirent furent reçues par Terre et, dès que les temps furent révolus, elle mit au monde les Erinyes puissantes [40] et les grands Géants aux brillantes armures [41], ayant en mains de longs javelots, et les Nymphes qu'on appelle Méliennes [42], sur la terre sans limites. Cependant le membre mutilé, dès que Cronos l'eut coupé avec l'acier et que, du continent, il l'eut jeté dans la mer, fut longtemps entraîné au large; tout autour, une blanche écume se dégageait, dans laquelle une jeune fille prit forme [43]. D'abord elle approcha de Cythère [44] la divine, puis elle alla à Chypre [45] entourée de flots; alors, de la mer sortit la vénérable et belle déesse; autour d'elle, sous ses pieds rapides, la verdure croissait. Les dieux et les hommes l'appellent Aphrodite [46], parce qu'elle fut formée de l'écume, et Cythérée, parce qu'elle atteignit Cythère [47]. Amour et Beau Désir [48] devinrent ses compagnons dès sa naissance et son départ vers l'assemblée des dieux. Or voici son privilège et son partage chez les hommes comme chez les Immortels, ce sont les babillages de jeunes filles, les sourires, les ruses amoureuses, le délicieux plaisir, l'amour et la tendresse.

Quant à ces enfants qu'il avait lui-même engendrés, le vaste Ciel, leur père, les maudissait et leur donnait le nom de Titans; il leur disait que, tendant leurs bras, ils avaient, dans leur orgueil insensé, commis un grand crime et que, dans l'avenir, ils en subiraient le châtiment [49].

Nuit enfanta le Moros odieux [50], la noire Kère et Mort; elle enfanta Sommeil et la troupe des Songes; elle les enfanta sans s'unir à personne, la Nuit ténébreuse. En second lieu, elle eut Sarcasme, et la cruelle Détresse, et

les Hespérides qui veillent sur les beaux fruits d'or, au delà de l'Océan fameux, et sur les arbres qui les portent. Elle engendra les Parques [51] et les Kères, ces impitoyables bourreaux [52], qui poursuivent les fautes des dieux et des hommes, déesses qui ne laissent pas s'apaiser leur redoutable colère, avant que le coupable n'ait subi un cruel châtiment. Elle engendra aussi Némésis [53], ce fléau des mortels, la Nuit funeste, et, après elle, Tromperie et Tendresse, Vieillesse maudite et Lutte au cœur violent.

A son tour, Lutte odieuse enfanta la douloureuse Fatigue, Oubli, Faim et Souffrances suivies de larmes, Mêlées, Combats, Meurtres et Tueries, Querelles, Mensonges et Disputes, Anarchie et Désastre qui vont de pair, et Serment, le plus grand des fléaux pour les hommes, habitants de la terre, lorsque, de son plein gré, l'un d'eux a commis un parjure [54].

Pontos engendra Nérée qui ne trompe pas, le sincère, l'aîné de ses fils; on l'appelle le Vieillard, parce qu'il est franc et bienveillant, qu'il n'oublie pas les lois de l'équité et que ses pensées sont pleines de justice et de bonté [55]. En second lieu, de son union avec Terre, il eut le grand Thaumas, le brave Phorkys, Kétô aux belles joues et Eurybié qui porte dans sa poitrine un cœur d'acier.

De Nérée et de Doris à la belle chevelure, fille de l'Océan, le fleuve parfait, naquirent les filles sans rivales parmi les déesses, dans la mer stérile : Plôtô, Eucranté, Saô et Amphitrite, Eudôré, Thétis, Galéné et Glauké, Cymothoé, Speiô, Thoé et l'aimable Halié, Pasithée, Eratô et Eunice aux bras de rose, la charmante Mélite, Eulimène et Agavé, Dôtô, Prôtô, Phéruse et Dynamène, Nésée, Actée et Prôtomédéia, Dôris, Panopée et la gracieuse Galatée, Hippothoé l'aimable et Hipponoé aux bras de rose, Cymodocée qui, sur la mer brumeuse, apaise facilement les vagues et les souffles furieux des vents, aidée de Cymatolège et d'Amphitrite aux belles chevilles, Cymô, Eioné et Alimède à la belle couronne, Glauconomé qui aime à sourire et Pontoporeia, Leagoré, Evagoré et Laomédéia, Polynoé, Autonoé et Lysianassa [56],

Psamathée à la taille charmante et la divine Ménippé, Nésô, Eupompé, Thémistô et Pronoé, et Némertès qui a les qualités d'esprit de son père immortel. Telles sont les cinquante filles qui naquirent de l'irréprochable Nérée et qui ne savent qu'œuvres irréprochables [57].

Thaumas épousa Électre, fille d'Océan au courant profond; celle-ci enfanta la rapide Iris, les Harpyes à la grande chevelure Aellô et Ocypète, qui suivent d'une aile rapide les souffles des vents et les oiseaux, car elles s'envolaient dans le ciel [58].

A Phorkys, ensuite, Kétô enfanta les Grées [59] aux belles joues. Comme leurs cheveux furent blancs, dès leur naissance, elles sont appelées Grées par les dieux immortels, aussi bien que par les hommes qui marchent sur la terre : Pemphrédô aube au voile, et Enyô au voile couleur de safran; puis les Gorgones qui habitent par delà l'Océan fameux, dans les régions extrêmes, près de la nuit, là où sont les Hespérides à la voix sonore, Sthennô, Euryale et Méduse qui subit d'affreux malheurs; celle-ci était mortelle, les deux autres étaient à l'abri de la mort et de la vieillesse; mais elle seule vit se coucher auprès d'elle le dieu à la chevelure d'azur [60], dans une molle prairie, parmi les fleurs printanières. Lorsque Persée lui eut coupé la tête, on vit surgir le grand Chrysaor et le cheval Pégase; celui-ci reçut ce nom, parce qu'il naquit à côté des sources [61] d'Océan, celui-là, parce qu'il tenait en naissant une épée d'or. Pégase s'envola et quitta la terre, mère des brebis, pour s'en aller vers les Immortels, et il habite dans le palais de Zeus, portant, pour ce dieu prudent, le tonnerre et la foudre.

Chrysaor s'étant uni à Callirhoé, fille de l'Océan fameux, engendra Géryon aux trois têtes, celui que tua le vigoureux Héraclès, auprès de ses bœufs à la démarche torse, dans Erythée [62] entourée de flots, le jour où il lui enleva ses bœufs au large front pour les amener dans Tirynthe la divine [63], à travers le chemin de l'Océan, après avoir tué Orthos ainsi que le bouvier Eurytion, dans la sombre étable, de l'autre côté de l'Océan fameux.

Callirhoé enfanta encore un monstre prodigieux, nullement semblable aux mortels ni aux dieux immortels, dans le creux d'un antre; ce fut la divine, la violente Echidna; la moitié de son corps est d'une jeune fille aux yeux vifs, aux belles joues, l'autre moitié, d'un énorme serpent, grand et redoutable, à la peau tachetée, mangeur de chair crue, ayant son gîte dans les entrailles de la terre vénérable. C'est là qu'est son antre, en bas, sous un rocher creux, loin des immortels comme des mortels, là se trouve cette fameuse demeure que les dieux lui ont assignée. Ainsi, à l'écart, au pays des Arimes [64], sous la terre, est placée la hideuse Echidna, cet être féminin, immortel et toujours jeune.

C'est à elle, dit-on, que Typhon s'unit d'amour; lui, l'être terrible et violent, s'unit à la vierge aux yeux vifs. Devenue enceinte, elle mit au monde des enfants au cœur violent. Ce fut d'abord Orthos qu'elle enfanta, le chien de Géryon; en second lieu, elle mit au monde un être irrésistible, innommable, le féroce Cerbère, le chien d'Hadès à la voix d'airain, aux cinquante têtes, monstre déchaîné et puissant. La troisième fois, elle enfanta l'Hydre aux cruels desseins, le monstre de Lerne [65] que nourrit la déesse aux bras blancs, Héra, dans son implacable haine contre le vigoureux Héraclès. Le fils de Zeus la tua de son airain impitoyable, Héraclès, l'héritier d'Amphitryon, aidé par Iolaos l'ami d'Arès et par les conseils d'Athéna qui ramasse le butin.

Elle enfanta encore Chimère qui souffle une flamme irrésistible, monstre redoutable, grand, rapide et fort; elle avait trois têtes, l'une de lion aux yeux brillants, l'autre de chèvre et l'autre de serpent, de dragon vigoureux [66]; ce monstre fut tué par Pégase aidé du généreux Bellérophon.

Elle enfanta encore Phix [67], la pernicieuse, le fléau des enfants de Cadmos, après s'être soumise à l'amour d'Orthos, et le lion de Némée, que la glorieuse épouse de Zeus, Héra, nourrit et plaça dans les collines de Némée [68], fléau pour les hommes; c'est là qu'il habitait

décimant les humains et régnant sur les monts de Némée, le Tréton et l'Apésas; mais il fut dompté par la force du vigoureux Héraclès.

Quant à Kétô, unie d'amour à Phorkys, elle lui mit au monde, en dernier lieu, un redoutable serpent qui, dans les sombres profondeurs de la terre, garde dans ses grands anneaux, des moutons entièrement en or. Telle est la race issue de Phorkys et de Kétô.

Téthys et Océan engendrèrent les fleuves, aux mille tourbillons, Nil, Alphée et l'Eridan profond, Strymon, Méandre et l'Ister au courant limpide, Phase, Rhésos et Achéloüs aux tourbillons d'argent, Nessos, Rhodios, Haliacmon et Heptaporos, Granique, Aisépos et le divin Simoïs, Pénée, Hermos et Caïque au beau courant, le grand Sangarios, Ladon et Parthénios, Evénos, Ardescos et le divin Scamandre [69].

Elle enfanta encore une divine race de filles qui, sur toute la terre, protègent la jeunesse des hommes, aidées du seigneur Apollon et des Fleuves; tel est le lot qu'elles ont reçu de Zeus : Peithô, Admète, Ianthé et Electre, Doris, Prymnô et Uranie semblable aux déesses, Hippô, Clymène, Rhodée et Callirhoé, Zeuxô, Clytie, Idye et Pasithoé, Plexaure, Galaxaure et l'aimable Dioné, Mélobosis, Thoé et la jolie Polydore, Kerkéis à la belle taille et Ploutô aux grands yeux, Perséis, Ianeira, Acasté et Xanthé, la charmante Pétrée, Ménesthô et Europe, Métis, Eurynomé et Télestô au voile couleur de safran, Chryséis, Asie et la séduisante Calypso, Eudore, Tyché, Amphirô et Okyrhoé, et enfin Styx, supérieure à toutes. Telles sont les premières filles qui naquirent d'Océan et de Téthys; mais il en est d'autres encore, car il y a trois mille Océanides aux fines chevilles; elles peuplent la terre et les abîmes des eaux, partout également répandues, ces radieuses filles des déesses. Aussi grand est encore le nombre des fleuves au cours bruyant, fils d'Océan, enfantés par la vénérable Téthys; les nommer tous serait chose difficile à un mortel, mais ceux-là savent leur nom qui vivent sur leurs rives.

Théia mit au monde le grand Soleil et la Lune brillante et Aurore qui éclaire les habitants de la terre et les dieux immortels, maîtres du vaste ciel; elle s'était soumise à l'amour d'Hypérion.

De son union avec Crios, Eurybié, la très auguste déesse, enfanta le grand Astraios, Pallas et Persès qui se distinguait entre tous par sa science.

A Astraios Aurore enfanta les Vents au cœur impétueux : Zéphyre qui éclaircit le ciel, Borée à la marche rapide et Notos [70]; l'amour avait uni le dieu à la déesse. Après eux, la déesse du matin enfanta Lucifer et les Astres étincelants, que le ciel prend pour couronne.

Styx, fille d'Océan, s'unit à Pallas et enfanta, dans son palais, Zèle et Victoire aux belles chevilles; Pouvoir et Force furent aussi ses enfants remarquables; pour eux il n'est ni maison, ni séjour éloignés de Zeus, il n'est point de route où ils ne suivent les pas de ce dieu, mais toujours leur siège est auprès de Zeus qui tonne lourdement. C'était bien là le but visé par Styx, l'immortelle Océanide, le jour où l'Olympien qui lance l'éclair, convoqua tous les dieux immortels dans le grand Olympe et leur dit qu'à aucun de ceux qui parmi les dieux combattaient avec lui, contre les Titans, il n'enlèverait un seul privilège, mais que chacun conserverait l'apanage qu'il avait déjà parmi les Immortels, « et celui, dit-il, qui a été laissé par Cronos sans honneur ni privilège, obtiendra honneur et privilège, comme il est juste ». Or la première venue dans l'Olympe fut Styx l'immortelle, accompagnée de ses enfants, conformément aux conseils de son père. Et Zeus lui fit honneur; il lui donna un surcroît de dons : il décida, en effet, qu'elle serait le grand serment des dieux et que ses enfants habiteraient éternellement auprès de lui. Et, envers tous, il accomplit intégralement ce qu'il avait promis; quant à lui, il commande et règne en maître [71].

Phébé entra dans la couche désirable de Coios et, devenue enceinte par l'amour d'un dieu, la déesse enfanta Létô au voile d'azur, toujours douce, douce dès sa naissance, la plus aimable des déesses de l'Olympe, bien-

veillante aux hommes et aux dieux immortels [72]. Elle mit au monde aussi Astérie au renom glorieux, celle qu'un jour Persès mena dans son grand palais avec le nom d'épouse.

Celle-ci devint enceinte et enfanta Hécate que Zeus, fils de Cronos, honora entre toutes en la comblant de dons éclatants : elle eut sa part sur la terre et sur la mer stérile; mais elle a obtenu aussi des privilèges dans le ciel étoilé et, chez les dieux immortels, elle est en très grande vénération. En effet, même aujourd'hui, lorsqu'un habitant de la terre implore le secours divin en offrant un sacrifice conforme aux rites, il invoque Hécate; et il est, sans peine, environné d'une grande faveur celui dont la déesse a, d'une oreille bienveillante, accueilli les prières. Elle lui donne la prospérité pour compagne, puisqu'elle en a bien le pouvoir. Car elle a sa part de tous les privilèges reçus par les fils de Terre et de Ciel; aucune violence ne lui a été faite par le fils de Cronos, il ne lui a rien ravi des privilèges qu'elle avait obtenus en compagnie des Titans, les premiers dieux; mais sa part est telle qu'elle avait été dès le commencement. Bien que fille unique [73], ses privilèges de déesse ne sont pas moindres [74]; au contraire, ils sont plus grands, car elle a la faveur de Zeus. Si quelqu'un lui plaît, elle lui est largement secourable et utile; sur la place publique, aux yeux des hommes, elle met en lumière qui lui plaît. Quand les guerriers revêtent leurs armes pour la bataille meurtrière, la déesse prête assistance à qui elle veut, disposée à donner la victoire et à offrir la gloire; dans les procès, elle siège auprès des rois respectés. Précieux est aussi son secours pour ceux qui luttent aux jeux; là aussi, la déesse prête assistance et secours; celui qui a vaincu grâce à sa force et à son énergie, remporte sans peine le beau prix de la lutte, il s'en réjouit et couvre ses parents de gloire. Précieuse est encore son assistance pour le cavalier qui lui plaît. Et à ceux qui s'occupent des travaux de la mer périlleuse, pourvu qu'ils invoquent Hécate et le bruyant Ebranleur du sol [75], aisément la glorieuse déesse

accorde une abondante proie, mais facilement aussi elle leur enlève celle qui leur semble assurée, si tel est son bon vouloir. Elle est précieuse aussi dans les étables avec Hermès [76], pour faire croître le bétail, les troupeaux de bœufs ou les grands troupeaux de chèvres ou les troupeaux de brebis à l'épaisse toison, si telle est sa volonté; elle sait en augmenter ou en diminuer le nombre. Voilà comment elle est comblée de privilèges parmi les Immortels, bien qu'elle soit fille unique de sa mère. Et le fils de Cronos la fit nourricière de la jeunesse, pour les hommes qui, après elle, ouvriraient leurs yeux à la clarté de l'aurore aux mille rayons. Telle fut, dès l'origine, son privilège de nourricière de la jeunesse; tels furent ses apanages [77].

Rhéia, s'étant soumise à l'amour de Cronos, enfanta d'illustres enfants, Histié [78], Déméter et Héra aux chaussures d'or, le puissant Hadès qui habite un palais souterrain et dont le cœur est inflexible, le bruyant Ebranleur du sol et le prudent Zeus, père des dieux et des hommes, dont le tonnerre fait trembler la vaste terre. Ces enfants, le grand Cronos les avalait, dès qu'ils sortaient du ventre sacré de leur mère et venaient sur ses genoux, dans le dessein d'empêcher que quelque autre brillant descendant de Ciel n'obtînt le privilège de la royauté sur les Immortels. Car il avait appris de Terre et de Ciel étoilé que le sort lui réservait d'être vaincu, malgré sa force, par un fils — conformément aux décisions du grand Zeus [79]. — Aussi sa surveillance ne se relâchait pas, mais il guettait, et il dévorait ses enfants. Et un chagrin intolérable tenaillait le cœur de Rhéia. Mais lorsqu'elle fut sur le point d'enfanter Zeus, le père des dieux et des hommes, elle invoqua ses parents à elle, Terre et Ciel étoilé, pour méditer avec eux un artifice qui lui permît de cacher la naissance de son fils au grand Cronos à l'esprit retors, et de lui faire payer la dette due aux Erinyes, pour l'attentat commis contre son père et pour les fils qu'il avait avalés. Ceux-ci écoutèrent bien leur fille et l'exaucèrent; ils lui expliquèrent ce que le

destin avait décidé concernant le roi Cronos et son fils au cœur fort. Ils l'envoyèrent à Lyctos [80], dans le riche pays de Crète, à l'époque où elle devait enfanter le dernier de ses fils, le grand Zeus; et l'enfant fut reçu par l'énorme Terre, pour être nourri et élevé dans la vaste Crète. C'est là qu'elle le porta à travers les ténèbres de la nuit rapide, sur les premières pentes du Dictos [81]; elle le cacha de ses mains dans un antre inaccessible, dans les profondeurs de la terre vénérable, dans les forêts profondes du mont Egéon [82]. Puis, ayant emmailloté une grosse pierre, elle la remit au grand seigneur, fils de Ciel, premier roi des dieux. Celui-ci alors la prit de ses mains et l'engloutit dans son ventre, l'insensé ! il ne se doutait pas, dans son cœur, que pour l'avenir, à la place de cette pierre, un fils invincible et inaccessible aux soucis lui restait qui bientôt, par la force de son bras, devait le vaincre, le dépouiller de son privilège pour régner sur les Immortels. Rapidement, dans la suite, la vigueur et les beaux membres du prince allaient croissant; et quand les temps furent révolus [83], il fit remonter sa progéniture, le grand Cronos à l'esprit retors, vaincu par l'habileté et la force de son fils. D'abord il vomit la pierre qu'il avait avalée en dernier lieu. Zeus la fixa sur la Terre aux larges routes, dans la divine Pythô [84], au pied des vallons du Parnasse, monument pour les âges futurs, objet d'admiration pour les hommes mortels. Puis il délivra de leurs chaînes funestes ses oncles, les Ouranides que, dans sa folie, son père avait attachés [85]. Et ceux-ci gardèrent le souvenir reconnaissant de ses bienfaits; ils lui donnèrent le tonnerre, la foudre de feu et l'éclair que, jusqu'alors, l'énorme Terre tenait enfermés. Fort de ces armes, il règne sur les mortels et sur les Immortels.

La jeune épouse que prit Japet fut Clymène, l'Océanide aux belles chevilles, et il monta dans sa couche; elle lui donna pour fils Atlas à l'âme forte. Puis elle enfanta le trop orgueilleux Ménoitios, et Prométhée à l'esprit subtil et fertile, et Epiméthée l'étourdi qui, dès l'origine, provoqua le malheur des hommes mangeurs de pain, car,

le premier, il reçut la jeune femme façonnée par Zeus. Quant au violent Ménoitios, Zeus au large regard le précipita dans l'Erèbe, d'un coup de sa foudre fumante, à cause de son fol orgueil et de sa force extraordinaire. Et Atlas, contraint par une puissante nécessité, soutient le ciel, aux frontières de la terre, en face des Hespérides à la voix sonore, debout, de sa tête et de ses bras inlassables; telle est la part que lui a assignée le prudent Zeus. Puis, dans des nœuds inextricables, il attacha Prométhée aux fertiles pensées, avec de dures chaînes fixées au milieu d'une colonne; et il lança contre lui un aigle aux ailes étendues; le rapace mangeait son foie immortel qui, pendant la nuit, croissait en regagnant tout ce que, pendant le jour, avait dévoré l'oiseau aux ailes étendues. Mais le robuste enfant d'Alcmène aux belles chevilles, Héraclès, tua cet aigle et, délivrant le fils de Japet de son mal cruel, il mit fin à ses souffrances, sans, pour cela, contrarier Zeus Olympien qui domine là-haut, dont le dessein était de donner à Héraclès le Thébain une gloire encore plus grande que celle dont il jouissait précédemment sur la terre nourricière; dans cette bienveillante pensée, il honorait son fils remarquable; malgré son irritation, il avait fait taire la colère que Prométhée avait suscitée en contrariant, par ses desseins, le très puissant fils de Cronos. C'est que, en effet, le jour où se jugeait à Mécône **86** la querelle des dieux et des hommes mortels, après avoir, d'un cœur empressé, découpé un gros bœuf, il en avait présenté les parts, avec le dessein de tromper Zeus; car, d'un côté, il mit les chairs et les intestins luisants de graisse dans la peau, et il les recouvrit du ventre du bœuf; de l'autre, par contre, il disposa habilement, par une ruse perfide, les os nus de l'animal et les recouvrit d'une blanche couche de graisse. Alors le père des dieux et des hommes lui adressa ces paroles : « Fils de Japet, prince remarquable entre tous, aimable ami, comme tu as été partial dans le partage. » Il parla ainsi en raillant, Zeus aux desseins éternels, et voici ce que lui répondit Prométhée à l'esprit retors, avec un léger sourire et

sans oublier son habile artifice : « Très glorieux Zeus, le plus grand des dieux immortels, choisis, entre ces parts, celle que tu désires dans ton cœur. » Il dit, avec l'intention de tromper, mais Zeus aux desseins éternels devina la ruse et la reconnut; dans son cœur, il médita, pour les hommes, de sinistres projets que, d'ailleurs, il devait accomplir. De ses deux mains, il enleva la blanche graisse, mais l'irritation envahit son esprit et la colère lui vint au cœur à la vue des os nus du bœuf offerts par un habile artifice [87]. C'est depuis lors que, sur la terre, les générations des hommes brûlent, pour les Immortels, des os nus sur les autels odorants. Et, plein d'irritation, Zeus l'assembleur de nuages lui dit : « Fils de Japet, toi qui en sais plus que les autres, mon aimable ami, tu n'as pas, je le vois bien, renoncé à la ruse trompeuse. » Il parlait ainsi, dans son irritation, Zeus aux desseins éternels, et, par la suite, se souvenant toujours de cette ruse, il n'enflammait plus les frênes avec la flamme du feu infatigable, pour les hommes mortels qui habitent la terre. Mais il fut trompé par le brave fils de Japet qui cacha le feu infatigable à l'éclatante lumière dans le creux d'une férule [88]; une morsure déchira le cœur de Zeus qui tonne dans les hauteurs et son âme s'irrita, lorsqu'il vit, chez les hommes, la lueur éclatante du feu. Et aussitôt, à la place du feu, il fit façonner un fléau pour les hommes. Avec de la terre, l'illustre Boiteux forma une image semblable à une chaste vierge, selon la volonté du fils de Cronos; Athéna, la déesse aux yeux étincelants, lui attacha sa ceinture et la para d'une robe blanche; du front de la vierge ses mains firent descendre un voile bien ouvragé, admirable à voir [89], et sur son front elle posa une couronne d'or, œuvre de l'illustre Boiteux, lui-même, qui l'avait façonnée de ses mains pour être agréable à Zeus son père; mille figures y étaient ciselées, admirables à voir, animaux variés que nourrissent en grand nombre la terre et les mers; il en avait mis une foule, et un charme éclatant y resplendissait : figures agréables qui ressemblaient à des êtres doués de vie [90].

Lorsqu'il eut créé ce joli fléau, à la place d'un bien, il le conduisit à l'endroit où se trouvaient les autres dieux et les hommes, tout paré des ornements de la déesse aux yeux étincelants, fille du dieu fort; et l'admiration saisit les dieux et les hommes mortels, lorsqu'ils virent cette ruse profonde, insurmontable pour les hommes [91]. Car c'est d'elle qu'est issue cette espèce pernicieuse, la race des femmes, ne supportant pas la maudite pauvreté, mais seulement l'abondance. Ainsi, dans les ruches bien abritées, les abeilles nourrissent les frelons, compagnons d'œuvres mauvaises; alors que, tout le jour jusqu'au coucher du soleil, sans cesse, elles s'empressent de construire leurs rayons de cire blanche, eux, au contraire, sans bouger de l'intérieur, dans les ruches bien abritées, ils recueillent, dans leur ventre, la moisson, fruit des fatigues d'autrui [92]. Semblable est le mal créé pour les hommes par Zeus qui tonne dans les hauteurs : les femmes, compagnes d'œuvres mauvaises, fléau donné aux hommes à la place d'un bien. Celui qui, fuyant le mariage et les œuvres d'inquiétude attachées aux femmes, renonce à se marier et atteint ainsi la vieillesse funeste, sans appui pour ses vieilles années, celui-là, sans doute, vit à l'abri du besoin, mais, dès qu'il est mort, les collatéraux se partagent ses biens. Par ailleurs, celui dont le destin est de se marier et qui a rencontré une épouse diligente, douée de sagesse, celui-là encore, toute sa vie, voit le mal contre-balancer le bien. Enfin celui qui obtient du sort une femme perverse, celui-là passe sa vie avec, dans sa poitrine, un chagrin qui ronge sans cesse son cœur et son âme; et le mal est incurable [93].

Ainsi il n'est pas possible de tromper l'esprit de Zeus ni de lui échapper. Le fils de Japet lui-même, le bienfaisant Prométhée, ne put se soustraire à sa lourde colère, mais il fut contraint, malgré toute son habileté, à porter de terribles chaînes.

Lorsque, dès les premiers temps, Briarée, Cottos et Gyès [94] eurent soulevé l'irritation de leur père, il les chargea de liens puissants, car il était jaloux de leur

force extraordinaire, de leur stature et de leur taille,
et il les établit sous la terre aux larges routes; là ils
demeuraient livrés au chagrin, sous la terre, aux confins
du monde, aux frontières de la vaste terre [95], depuis
longtemps affligés, ayant au cœur un deuil cruel. Mais
le fils de Cronos et les autres dieux immortels qu'avait
enfantés la belle Rhéia à la belle chevelure de son union
avec Cronos les ramenèrent à la lumière du jour, sur les
conseils de Terre; elle leur avait, en effet, tout exposé en
détail : c'était l'aide de ses héros qui devait leur donner
la victoire et une victoire éclatante. Depuis longtemps
ils luttaient avec douleur et peine, les uns contre les
autres, dans de violents combats, les dieux Titans et
tous les descendants de Cronos [96]; d'un côté, les Titans
magnifiques, sur l'Othrys élevé, de l'autre, sur l'Olympe [97],
les dieux auteurs des biens qu'avait enfantés Rhéia à
la belle chevelure, après son union avec Cronos. Poussés
par le tourment de la colère, ils combattaient sans relâche,
les uns contre les autres, depuis dix années entières; et
cette lutte cruelle n'avait ni dénouement ni fin, ni pour
les uns ni pour les autres, et le résultat était le même
pour tous. Mais lorsque à ces trois héros ils eurent offert
tout ce qui convenait, le nectar et l'ambroisie [98], dont
les dieux eux-mêmes se nourrissent, tous, dans leur poi-
trine, sentirent grandir leur généreux courage [99]. Alors
le père des dieux et des hommes leur adressa ces paroles :
« Ecoutez-moi, fils glorieux de Terre et de Ciel, afin que
vous entendiez ce que, dans ma poitrine, le cœur me
pousse à dire. Voilà déjà bien longtemps que, opposés
les uns aux autres, nous combattons tous les jours, pour
la victoire et la domination, dieux Titans et descendants
de Cronos; c'est votre force immense et vos bras invin-
cibles qu'il faut montrer maintenant, face aux Titans,
dans la funeste mêlée. Souvenez-vous de notre bonne
amitié, vous qui, après toutes vos souffrances, êtes reve-
nus à la lumière du jour, déliés, grâce à notre bon vouloir,
du lien cruel qui vous retenait dans les brumeuses
ténèbres. » Il dit. Alors, prenant la parole, Cottos, le

valeureux, répondit : « Excellent Zeus, tu ne nous apprends rien; nous aussi, nous savons bien que tu l'emportes par la prudence et la pensée; tu as protégé les Immortels de la ruine terrible; c'est grâce à tes prudents conseils que nous sommes revenus du fond des brumeuses ténèbres, délivrés de nos dures chaînes, Seigneur, fils de Cronos; notre sort est inespéré. C'est donc, maintenant, avec des sentiments résolus et une volonté ferme que nous défendrons votre puissance dans la redoutable bataille et que nous lutterons contre les Titans, dans les violentes mêlées. » Il dit; et les dieux, auteurs des biens, approuvèrent ce discours. Leur cœur désirait la lutte plus encore que précédemment et ils provoquèrent un cruel combat, tous, en ce jour, déesses et dieux, Titans et descendants de Cronos, et ceux que Zeus avait ramenés de l'Erèbe souterrain à la lumière, redoutables et vigoureux, doués d'une force extraordinaire. Cent bras se dressaient sur leurs épaules chez tous également, et cinquante têtes s'élevaient de leur corps sur leurs membres vigoureux [100]. Ce jour-là ils se rangèrent face aux Titans dans la funeste mêlée, tenant d'énormes rochers dans leurs mains robustes. Les Titans, de leur côté, affermissaient leurs rangs avec ardeur; les uns et les autress, à la fois, montraient la puissance de leurs bras et de leur force. Un terrible mugissement s'étendait sur la mer sans limites; la terre retentit de grondements et, au-dessus, le vaste ciel gémissait, ébranlé jusque dans ses fondements; le grand Olympe était ébranlé par l'élan des Immortels. Un lourd tremblement atteignait le sombre Tartare avec le bruit des pas précipités, dans l'indicible mêlée, et des coups puissants. Ainsi, les uns contre les autres, ils se lançaient les traits qui font pleurer [101]; les cris d'appel, de part et d'autre, s'élevaient jusqu'au ciel étoilé; et ces guerriers se heurtaient dans une immense clameur.

Zeus lui-même [102], alors, ne retint plus la fureur qui aussitôt remplit son âme, mais il fit paraître toute sa force. Lui aussi, s'avançant du haut du ciel et du sommet de l'Olympe, il lançait l'éclair sans interruption, et les

carreaux de la foudre, accompagnés du tonnerre aux éclairs fulgurants, s'envolaient de sa main robuste et faisaient tournoyer leur flamme sacrée, à coups répétés. Aux alentours, la terre nourricière grondait, consumée par le feu; avec de grands craquements, les forêts immenses brûlaient. La terre entière était en ébullition ainsi que le cours de l'Océan et la mer stérile. Les Titans souterrains étaient enveloppés d'un souffle de feu; une flamme immense montait dans l'air divin et, malgré leur endurance, ils sentaient leurs yeux aveuglés par la fulgurante clarté de la foudre et de l'éclair. Une chaleur prodigieusement ardente envahissait les espaces. A voir un tel spectacle, à entendre une pareille rumeur, on eût cru être au temps où la Terre et le vaste Ciel d'en haut se rencontraient; le fracas était aussi retentissant que si la terre s'était écroulée sous la chute du ciel : tant était grand le tumulte de cette mêlée des dieux. En même temps, les vents ébranlaient l'atmosphère, entraînant la poussière avec le tonnerre, l'éclair et la foudre de feu, ces traits du grand Zeus, et portaient les clameurs des combattants entre les deux lignes. Un tumulte épouvantable s'élevait de l'effrayante mêlée, tandis que se révélaient de valeureux exploits. Puis le combat fléchit. Mais jusqu'à ce moment, tendus les uns contre les autres, les guerriers avaient ardemment combattu dans la puissante bataille [103].

Or, au premier rang, un âpre combat fut livré par Cottos, Briarée et Gyès, insatiables de guerre. Trois cents pierres volèrent de leurs bras robustes sans interruption, et ils couvrirent les Titans d'une nuée de projectiles; puis ils les firent aller sous la terre aux larges routes et les chargèrent de dures chaînes, quand ils les eurent vaincus de leurs bras, ces orgueilleux Titans — dans un lieu aussi éloigné de la terre que la terre l'est du ciel; une enclume d'airain, en effet, venant du ciel, tomberait pendant neuf jours et neuf nuits pour atteindre la terre au dixième jour [104] et, pareillement, une enclume d'airain, venant de la terre, tomberait pendant neuf jours et

neuf nuits, pour atteindre le Tartare [105], au dixième jour. Autour de ce lieu s'étend une barrière d'airain; la nuit entoure, d'un triple cercle, son orifice étroit; au-dessus prennent naissance les racines de la terre et de la mer stérile. Là les Titans divins sont cachés dans les ténèbres brumeuses, par la volonté de Zeus, l'assembleur de nuages [106]. Pour eux, point de sortie possible : Poséidon a fermé des portes d'airain sur ce lieu et un rempart l'encercle de tous côtés [107]. Là aussi Gyès, Cottos et Briarée au grand cœur ont leur demeure, gardiens fidèles, placés par Zeus qui tient l'égide [108].

C'est là que sont réunis les sources et les limites de toutes choses, de la terre sombre et du Tartare ténébreux, de la mer stérile et du ciel étoilé, lieu pénible et humide que les dieux eux-mêmes ont en horreur, gouffre béant; même dans le cours d'une année entière on n'en atteindrait pas le fond, une fois qu'on en aurait passé les portes, mais on serait emporté d'ouragan en ouragan, tantôt ici, tantôt là, avec violence. Il est redoutable ce prodige, même pour les dieux immortels. Là se trouve le palais de la Nuit ténébreuse, enveloppé de sombres nuages.

Devant ce lieu, debout, le fils de Japet soutient le vaste ciel, avec sa tête et ses mains infatigables, sans faiblesse [109]. Là, Nuit se rencontre avec Jour; ils se saluent en se croisant sur le grand seuil d'airain; l'une descend vers l'intérieur, l'autre sort; mais jamais le palais ne les enferme ensemble; toujours, tandis que l'une est à l'extérieur et entoure la terre, l'autre est à l'intérieur attendant le moment où sonnera l'heure de son voyage; celui-ci porte aux habitants de la terre la lumière aux mille rayons, l'autre porte en ses bras Sommeil, frère de Mort, c'est Nuit la pernicieuse, enveloppée de sombres nuages.

C'est là qu'est le séjour des enfants de la Nuit sombre, Sommeil et Mort, divinités redoutables. Jamais le brillant Soleil ne jette sur eux le regard de ses rayons [110], ni quand il monte au ciel, ni quand il en descend. L'un de ces dieux parcourt la terre et le vaste dos de la mer,

apportant aux hommes le calme et la douceur; l'autre a un cœur de fer, une âme d'airain est dans sa poitrine; il ne lâche pas la proie qu'il a prise parmi les hommes; il est odieux même aux dieux immortels. Là se dresse, en avant des autres, le palais retentissant du dieu souterrain, le puissant Hadès, et de la très redoutable Perséphone [111]. Un chien terrible en garde les entrées; il est implacable et il connaît une ruse perfide : ceux qui entrent, il les flatte en remuant joyeusement la queue et les oreilles, mais ceux qui veulent sortir, il ne les laisse pas passer; il guette et dévore tous ceux qu'il surprend franchissant les portes [112].

C'est là que réside une divinité odieuse aux Immortels, la redoutable Styx [113], fille aînée d'Océan qui reflue sur lui-même; à l'écart des dieux, elle habite un palais fameux, dominé par des rochers élevés; de tous côtés des colonnes d'argent le soutiennent, s'élevant vers le ciel. A de rares intervalles, la fille de Thaumas, Iris aux pieds rapides vient, à travers le dos de la vaste mer, porter un message, toutes les fois qu'une contestation, une querelle s'est élevée entre les Immortels. Alors, si l'un des habitants de l'Olympe trahit la vérité, Zeus envoie Iris, vers cette région lointaine, chercher, pour le grand serment des dieux, dans un vase d'or, la fameuse eau glacée qui tombe d'un rocher haut et escarpé. A grands flots, sous la terre aux larges routes, détaché du fleuve sacré, coule, à travers la nuit sombre, un bras de l'Océan. C'est la dixième partie de ses eaux; les neuf autres parties s'enroulent, en flots argentés, autour de la terre et du large dos de la mer, pour tomber ensuite dans les flots salés. La première jaillit, seule, du rocher : elle est un grand fléau pour les dieux. S'il arrive que l'un des Immortels habitant les cimes neigeuses de l'Olympe prononce, après avoir répandu cette eau, un faux serment, il reste étendu sans haleine et sans voix sur sa couche de tapis, et un pénible engourdissement l'enveloppe. Puis, lorsque ce mal a cessé, après une longue année, c'est une autre épreuve, suivie d'autres

encore plus pénibles, qu'il subit. Pendant neuf ans il est privé de la société des dieux qui vivent toujours; jamais il ne se mêle à leurs assemblées ni à leurs festins pendant neuf ans entiers; mais, la dixième année, il se mêle de nouveau aux conseils des Immortels qui ont leur demeure dans l'Olympe. Telle est la valeur que les dieux ont donnée à ce gage de leur serment, aux eaux éternelles et antiques de Styx qui coulent à travers une âpre région.

C'est là que se trouvent réunies la source et la fin de toutes choses, de la terre sombre et du Tartare brumeux, de la mer stérile et du ciel étoilé, région désolée et humide que détestent les dieux mêmes [114]. C'est là que sont les portes étincelantes et le seuil d'airain, inébranlable et ferme sur ses profondes racines, né de lui-même. Là devant, loin de tous les dieux, habitent les Titans, au delà du gouffre ténébreux. Mais les nobles alliés de Zeus retentissant ont leurs demeures auprès des fondements d'Océan, Cottos et Gyès. Quant à Briarée, son courage a fait que l'Ebranleur du sol aux grondements sourds l'a pris pour gendre : il lui a donné pour épouse sa fille Cymopolée.

Puis, lorsque Zeus eut chassé les Titans du ciel, un dernier enfant, Typhée [115], naquit de l'énorme Terre unie au Tartare, par le vouloir d'Aphrodite d'or. Ses bras sont aptes aux œuvres de force; il a les pieds infatigables d'un dieu puissant. Sur ses épaules se dressaient cent têtes de serpent, de dragon redoutable dardant des langues noires; et les yeux flamboyants de ces têtes prodigieuses lançaient des éclairs sous les sourcils [116]. Des voix résonnaient dans ces têtes redoutables et faisaient entendre des sons variés, extraordinaires; tantôt c'étaient des accents intelligibles pour les dieux seuls, tantôt le mugissement d'un taureau puissant, indomptable et fier; tantôt la voix d'un lion au cœur plein d'audace, tantôt, chose étrange, des cris semblables à ceux des jeunes chiens; tantôt, enfin, des sifflements que répétait l'écho des hautes montagnes.

Et certes, ce jour-là, un irréparable malheur se fût

accompli et ce Typhée aurait régné sur les mortels et les Immortels, sans l'attention pénétrante du père des dieux et des hommes. Il fit retentir de secs et puissants éclats de tonnerre; la terre aux alentours résonna terriblement et le vaste ciel au-dessus, la mer, les flots d'Océan et le Tartare, sous la terre; sous les pieds immortels de son roi, qui s'élançait, le grand Olympe était ébranlé; la terre gémissait. Une ardente chaleur régnait sur la mer violette, venant des deux côtés : du tonnerre et des éclairs comme du feu lancé par le monstre, des impétueux ouragans comme des flammes de la foudre. Partout bouillonnait la terre et le ciel et la mer; à l'assaut des rivages, de tous côtés, montaient les hautes vagues, sous l'élan des Immortels. Un interminable ébranlement commençait. Hadès tremblait, lui qui commande aux morts souterrains, et aussi les Titans dans les profondeurs du Tartare, autour de Cronos, à cause de ce fracas interminable et de l'affreuse bataille. Et Zeus, quand il eut rassemblé ses forces, quand il eut pris ses armes, le tonnerre et l'éclair et la foudre de feu, s'élança et frappa du haut de l'Olympe et il enlaça de flammes toutes les têtes prodigieuses du monstre. Maîtrisé par les coups qui l'avaient atteint, Typhée s'abattit, mutilé, et l'énorme Terre gémit. Mais, du monstre puissant foudroyé, la flamme jaillit dans l'aride et obscure vallée de la montagne où il avait été frappé [117], et un immense incendie dévorait, dans une prodigieuse vapeur, l'énorme terre qui fondait, comme l'étain que chauffe l'artisan robuste dans le four percé d'une ouverture [118] ou comme le fer le plus dur, dans les vallées de la montagne, dompté par le feu ardent, s'amollit, dans la terre divine, par l'œuvre du divin Héphaistos; ainsi fondait la terre sous l'éclat des flammes ardentes. Zeus, tourmenté dans son cœur, jeta Typhée dans le vaste Tartare.

De Typhée viennent les vents violents au souffle humide, à l'exception de Notos, de Borée et de Zéphyre qui éclaircit le ciel; ceux-ci sont de la race des dieux et portent avantage aux mortels. Les autres soufflent au

hasard sur la mer; ils se précipitent à travers la mer brumeuse, pour la ruine des mortels, et ils soufflent en cruelles tempêtes. Tantôt ici, tantôt ailleurs, leur souffle disperse les navires et perd les équipages : contre cette ruine il n'est pas de secours pour ceux qui se heurtent à ces vents, à travers la mer. Ou bien encore, sur la terre immense, émaillée de fleurs, ils détruisent les belles moissons des hommes nés ici-bas, en les couvrant de poussière et de tristes débris.

Puis, lorsque les dieux bienheureux eurent parachevé leur tâche et tranché par la force leur procès sur les honneurs, contre les Titans, obéissant aux sages conseils de Terre, ils poussèrent l'Olympien, Zeus au vaste regard, à régner souverainement sur les Immortels. Celui-ci, alors, répartit entre eux leurs honneurs.

Et Zeus, le roi des dieux, prit, pour première épouse, Sagesse dont la science dépasse celle des dieux et des hommes mortels. Mais, au moment où elle allait enfanter Athéna, la déesse aux yeux étincelants, il trompa son cœur par des paroles caressantes et l'enferma dans son ventre, sur les avis de Terre et de Ciel étoilé. Ils lui avaient donné de pareils conseils pour éviter qu'un autre, parmi les dieux qui vivent toujours, ne s'emparât de la dignité royale à la place de Zeus. C'est de Sagesse, en effet — le destin l'avait fixé — que devaient naître des enfants très sages; et d'abord la vierge aux yeux étincelants, Tritogénie [119], qui égale son père par le courage et la prudence d'esprit; puis, de nouveau, elle devait mettre au monde un fils au cœur plein de violence, destiné à régner sur les dieux et sur les hommes. Mais, auparavant, Zeus enferma la déesse dans son ventre, pour qu'elle lui révélât ce qui serait bien ou mal [120].

En second lieu, il prit pour épouse la brillante Thémis, qui mit au monde les Heures, Discipline, Justice et Paix la florissante, protectrice des travaux des hommes mortels, et les Parques, honorées par Zeus du plus rare privilège, Clothô, Lachésis et Atropos, qui ont le pouvoir

de donner aux hommes mortels le bonheur ou le malheur.

Trois filles lui furent données par Eurynomé, fille d'Océan à l'aimable beauté, les Grâces au beau visage, Aglaé, Euphrosyne et la séduisante Thalie [121].

Puis il vint dans le lit de Déméter, la nourricière; et celle-ci mit au monde Perséphone aux bras blancs qui fut ravie à sa mère par Aïdôneus [122]; le prudent Zeus la donna à ce dieu.

Il s'éprit aussi de Mnémosyne à la belle chevelure; et elle lui donna les neuf Muses au bandeau d'or, qui prennent plaisir aux banquets et aux chants joyeux.

Létô mit au monde Apollon et Artémis qui lance les traits, enfants délicieux s'il en fut parmi les descendants de Ciel, après s'être unie d'amour à Zeus qui tient l'égide.

En dernier lieu, ce fut Héra qu'il prit pour florissante épouse; Hébé [123], Arès et Ilithye [124] furent les enfants qu'elle eut de son amoureuse union avec le roi des dieux et des hommes.

Et lui, tout seul, il fit sortir de sa tête Tritogénie aux yeux étincelants, la redoutable déesse qui excite au tumulte, l'infatigable entraîneuse d'armées, l'auguste divinité qui se plaît aux clameurs des guerres et des batailles.

Héra, de son côté sans s'unir à son époux [125], dans sa colère, pour rivaliser avec lui, enfantait l'illustre Héphaistos qui, par son habileté, l'emporte sur tous les fils de Ciel.

D'Amphitrite et du bruyant Ebranleur du sol naquit le puissant, le grand Triton; au fond des eaux, près de sa mère et du roi son père, il habite un palais d'or; c'est un dieu redoutable. Arès qui brise les boucliers eut de Cythérée Déroute et Panique, divinités redoutables qui portent le désordre dans les rangs des guerriers, dans l'effrayante mêlée, en compagnie d'Arès, destructeur de villes, et aussi Harmonie que Cadmos [126], le valeureux, prit pour épouse.

A Zeus, la fille d'Atlas, Maïa, enfanta le glorieux Hermès, le héraut des dieux, après être montée dans sa couche sacrée.

La fille de Cadmos, Sémélé, après son amoureuse union avec Zeus, lui enfanta un glorieux fils, Dionysos, qui apporte beaucoup de joie : dieu immortel fils d'une mortelle; maintenant, tous les deux sont dieux.

Alcmène enfanta le vigoureux Héraclès, après son union d'amour avec Zeus, l'assembleur de nuages.

D'Aglaé, la plus jeune des Grâces, Héphaistos, l'illustre Boiteux, fit sa florissante épouse. Et Dionysos aux cheveux d'or prit la blonde Ariane [127], fille de Minos, pour florissante épouse; le fils de Cronos écarta d'elle la mort et la vieillesse.

Ce fut Hébé, fille du grand Zeus et d'Héra aux chaussures d'or, que le vigoureux Héraclès, le valeureux fils d'Alcmène aux belles chevilles, ayant accompli ses douloureux travaux, prit pour pudique épouse, dans l'Olympe neigeux; c'est un héros fortuné qui, après avoir accompli ses grands travaux, habite parmi les Immortels, à jamais exempt de malheur et de vieillesse.

Au Soleil infatigable, l'illustre Océanide Perséis enfanta Circé [128] et le roi Aiétès [129]. Cet Aiétès, fils de Soleil qui brille pour les mortels, prit pour femme, conformément à la volonté des dieux, une fille d'Océan, le fleuve parfait, Idye au beau visage. Elle lui enfanta Médée [130] aux belles chevilles, après s'être soumise à son amour, par la volonté d'Aphrodite d'or.

Je vous salue, maintenant, habitants de l'Olympe, et vous, îles et continents ainsi que vous, mer saline, par eux contenue [131].

Et maintenant [132], chantez la race des déesses, Muses Olympiennes au doux langage, filles de Zeus qui tient l'égide, dites quelles furent ces Immortelles qui partagèrent le lit d'hommes mortels et enfantèrent des fils semblables aux dieux.

Déméter, déesse très auguste, mit au monde Ploutos, après son aimable union d'amour avec le héros Jasion, dans un champ trois fois labouré, au pays fertile de Crète; c'est un dieu bienfaisant qui parcourt toute l'étendue de la terre et le vaste dos de la mer; s'il ren-

contre un passant et vient dans ses bras, il le rend riche et l'entoure d'une grande abondance.

A Cadmos, Harmonie, la fille d'Aphrodite d'or, enfanta Inô, Sémélé, Agavé au beau visage et Autonoé que prit pour femme Aristée [133] à l'épaisse chevelure, elle enfanta aussi Polydore, dans Thèbes à la belle couronne

Unie par l'amour, qui vient d'Aphrodite toute parée d'or, à Chrysaor au cœur énergique, la fille d'Océan, Callirhoé, enfanta un fils, le plus robuste des mortels, Géryon que tua le puissant Héraclès, pour des bœufs à la démarche torse, dans Erythée entourée des flots.

A Tithon, Aurore enfanta Memnon [134] au casque d'airain, roi d'Ethiopie, et le noble Emathion [135]. Puis, à Céphale [136], elle donna un fils illustre, le vaillant Phaéton [137], semblable aux dieux. Tandis que la délicate fleur de la noble jeunesse parait encore cet enfant aux naïves pensées, Aphrodite qui aime les sourires l'enleva, et elle fit de lui un gardien de nuit, dans ses temples sacrés, un génie divin.

La fille du roi Aiétès [138], nourrisson de Zeus, fut emmenée du palais de son père par le fils d'Aison, selon la volonté des dieux qui vivent toujours, quand il eut mené à terme les douloureux travaux que lui avait imposés, en très grand nombre, un roi grand et arrogant, le violent, le furieux et terrible Pélias [139]. Ces travaux terminés, il revint à Iolcos [140], après avoir beaucoup souffert, le fils d'Aison, amenant, sur son vaisseau rapide, la jeune fille aux yeux vifs, pour en faire sa florissante épouse. Elle se soumit donc à l'amour de Jason, pasteur d'hommes, et mit au monde un enfant, Médéios, que nourrissait, dans les montagnes, Chiron [141], fils de Philyre; et c'est ainsi que s'accomplissait le dessein du grand Zeus.

Parmi les filles de Nérée, le vieillard de la mer, l'une, Psamathée, déesse très auguste, enfanta Phôcos [142], unie d'amour à Eaque, par la volonté d'Aphrodite d'or. Après s'être soumise à l'amour de Pélée [143], Thétis, la déesse aux pieds d'argent, mit au monde Achille au cœur de lion, le broyeur de guerriers.

Cythérée au diadème enfanta Énée [144], après son aimable union d'amour avec le héros Anchise, sur les cimes boi-[1010] sées de l'Ida aux mille replis [145].

Circé, fille de Soleil, le fils d'Hypérion, aimée par Ulysse au cœur patient, enfanta Agrios et Latinos, héros irréprochables et vaillants [146]. Ils régnaient, bien loin, au fond[1015] des îles sacrées, sur toute la nation très illustre des Tyrrhéniens.

Calypso, la très auguste déesse, après son aimable union d'amour avec Ulysse, lui donna pour fils Nausithoos et Nausinoos.

Telles furent les Immortelles qui, ayant partagé la[1020] couche d'hommes mortels, mirent au monde des fils semblables aux dieux.

Et maintenant, chantez la race des femmes, Muses Olympiennes au doux langage, filles de Zeus qui tient l'égide [147].

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Muses de Piérie[148], dont les chants donnent la gloire, venez et dites Zeus, chantez un hymne à votre père; par lui, les mortels sont ignorés ou célèbres, par la volonté du grand Zeus, ils sont connus ou inconnus. Aisément il donne la puissance, aisément il brise le puissant; aisément il ternit l'éclat de celui qui brille, et met en lumière celui qui est obscur; aisément il redresse l'âme torse et flétrit l'esprit orgueilleux, Zeus qui tonne dans les hauteurs et habite les sublimes demeures. Toi donc, regarde, écoute et exauce ma prière; que la justice guide tes arrêts; pour moi je vais dire à Persès[149] des paroles vraies[150].

En vérité, il n'est pas qu'une sorte de Lutte, mais, sur terre, il en est deux[151], l'une sera louée de qui l'aura connue, l'autre est condamnable : c'est qu'elles ont un caractère tout opposé. Celle-ci favorise les fléaux de la guerre et de la discorde, la cruelle ! pas un mortel ne l'aime, mais, contraints par la volonté des immortels, les hommes rendent un culte à cette Lutte accablante. Quant à l'autre, son aînée, ce fut la Nuit ténébreuse qui l'enfanta, et le Cronide, qui siège dans l'éther, sur son trône élevé, la plaça aux racines de la terre et la fit bien meilleure pour les hommes; celle-là pousse au travail même l'indolent aux mains oisives; car l'homme qui néglige le travail, s'il porte ses regards sur un autre homme devenu riche, s'empresse à labourer, à planter et à mettre du bien dans sa maison; le voisin envie le voisin ardent à s'enrichir[152]. Cette Lutte est bonne aux mortels. Le potier est jaloux du potier et le charron du charron; le mendiant porte envie au mendiant et l'aède à l'aède[153].

Pour toi, Persès, grave bien mes paroles au fond de ton cœur; que la Lutte, qui tire son plaisir du mal, ne te détourne pas du travail pour aller badauder sur la place [154] en épiant les procès. Il n'a pas grand souci de la chicane et des débats de la place publique celui qui n'a pas chez lui, en abondance, ce qu'il faut pour vivre, le fruit de la terre, venu en sa saison, le blé de Déméter. Quand tu en auras à souhait, tu pourras, peut-être, soulever débats et disputes pour t'emparer du bien d'autrui. Mais non; tu n'auras pas une seconde occasion d'agir ainsi. Allons, réglons ici même notre différend par un de ces jugements corrects qui, venant de Zeus, sont les meilleurs. Car déjà nous avons fait un partage du patrimoine, et, par rapine, tu m'en as ravi une grande partie, en prodiguant force flatteries aux rois mangeurs de présents, qui rendent volontiers de pareilles sentences [155]. Pauvres innocents ! ils ne savent pas combien la moitié vaut mieux que le tout, ni quel profit il y a dans la mauve et l'asphodèle [156].

En effet, les dieux ont caché aux hommes les ressources de la vie; sinon, le travail d'un seul jour suffirait pour te procurer la nourriture d'une année entière, même sans rien faire. Vite, tu irais suspendre le gouvernail au-dessus de la fumée [157]; les travaux des bœufs et des mules laborieuses cesseraient. Mais Zeus cacha ces ressources, irrité, dans son âme, parce que Prométhée à l'esprit retors l'avait trompé [158]. Voilà pourquoi il médita de créer aux hommes de tristes soucis. Il cacha le feu; de nouveau alors, le noble fils de Japet trompa la vigilance de Zeus qui lance la foudre et lui déroba le feu, pour les hommes, dans le creux d'une férule [159]. Dans son courroux, Zeus, l'assembleur de nuées, lui dit : « Fils de Japet, toi qui en sais plus que les autres, tu te réjouis d'avoir volé le feu et d'avoir trompé mon âme : voilà une cause de grand malheur pour toi, comme pour les hommes de demain; je leur donnerai, moi, un fléau, en place du feu; ils s'en réjouiront tous dans leur cœur et entoureront d'amour leur propre mal. »

Il parla ainsi puis se mit à rire, le père des dieux et des

hommes. Et il donna, à l'illustre Héphaistos, l'ordre de former immédiatement un mélange de terre et d'eau, d'y introduire la voix et la vigueur vitale de l'être humain, et d'en faire un beau corps aimable de jeune fille, semblable, par sa forme, aux déesses immortelles. Ensuite, Athéna devait l'initier à ses travaux : le tissage de la toile bien ouvragée; Aphrodite d'or devait répandre la grâce, autour du visage, avec le désir angoissant et les soucis qui rongent les membres. A Hermès, le tueur d'Argos [160], il ordonna de mettre en elle un caractère de chien et un esprit habile en dissimulation. Il dit, et les dieux obéirent à Zeus souverain, fils de Cronos. Aussitôt le célèbre Boiteux [161] façonna, avec de la terre, un corps semblable à une vierge timide, selon les volontés du Cronide. Athéna, la déesse aux yeux étincelants, la para d'une ceinture et de vêtements. A son cou, les Grâces divines et l'auguste Persuasion attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure la couronnèrent de fleurs printanières. Pallas Athéna disposa, sur son corps, toute la parure. Alors, dans son sein, le tueur d'Argos forma les mensonges, les propos séducteurs et un caractère perfide, par le vouloir de Zeus qui tonne lourdement; en elle, le héraut des dieux plaça le langage; et il donna à cette femme le nom de Pandore [162], parce que tous les habitants de l'Olympe avaient offert ce présent, ce fléau pour les hommes mangeurs de pain. Puis, quand il eut bien achevé sa ruse profonde, insurmontable, le père des dieux envoya à Épiméthée, pour lui amener le présent divin, l'illustre tueur d'Argos, le rapide messager. Épiméthée ne se souvint pas que Prométhée [163] lui avait dit de ne jamais accepter un don de Zeus Olympien, mais de le lui renvoyer, de peur qu'il n'en advînt quelque mal pour les mortels. Il l'accepta donc, et, quand il eut le mal, il comprit.

Autrefois les tribus des hommes vivaient, sur la terre, à l'abri des maux, de la pénible fatigue et des maladies douloureuses qui donnent la mort aux humains [164]. Mais

la femme ayant, de ses mains, soulevé le couvercle de la jarre, laissa les maux se répandre et prépara, pour les hommes, de tristes soucis. Seul, l'Espoir [165] restait où il était, dans son infrangible prison, à l'intérieur de la jarre, près des lèvres du vase, car la femme le devança et replaça le couvercle, selon la volonté de Zeus qui tient l'égide, l'assembleur de nuées. Mais d'autres [166] misères, par milliers, errent parmi les mortels : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie. Soit le jour, soit la nuit, à leur fantaisie, les maladies s'en vont à l'aventure porter le mal aux hommes, silencieusement, car le prudent Zeus leur a retiré la parole. C'est ainsi qu'il est tout à fait impossible d'échapper aux desseins de Zeus [167].

Si tu veux bien [168], pour couronner mon récit, je te raconterai une autre histoire, de belle et savante manière; et toi, recueille-la dans ton esprit [169]. C'est en or que fut formée la première race d'hommes mortels par les éternels habitants de l'Olympe. Ces hommes existaient au temps de Cronos, lorsqu'il régnait dans le ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre d'inquiétudes, à l'abri des fatigues et de la misère; la vieillesse lamentable ne les menaçait pas, mais, sans perdre la vigueur de leurs jambes et de leurs bras, ils menaient joyeuse vie dans les festins, loin de tous les maux; puis ils mouraient, comme domptés par le sommeil. Tous les biens leur appartenaient : la glèbe fertile portait spontanément ses fruits avec une généreuse abondance; et eux, satisfaits de leur sort, paisibles, ils vivaient de leurs champs, au milieu d'une surabondance de biens [170]. Depuis que la terre a recouvert les hommes de cette race, ils sont devenus, par la volonté du grand Zeus, des Génies bienveillants [171] qui habitent sur la terre, protecteurs des mortels [172] et distributeurs de richesses : tel est le royal privilège qu'ils ont obtenu.

De nouveau, les habitants de l'Olympe créèrent, plus tard, une seconde race, bien inférieure, en argent, nullement semblable à la race d'or, ni pour la forme, ni pour l'esprit. Pendant cent ans, l'enfant restait auprès de sa

mère attentive, nourrisson tout à fait innocent, dans sa maison. Mais lorsqu'ils avaient grandi jusqu'à atteindre le terme de l'adolescence, leur vie se prolongeait un court espace de temps, parmi les peines causées par leur sottise; car ces hommes ne pouvaient s'abstenir, entre eux, d'une démesure insensée; ils refusaient d'honorer les Immortels et de sacrifier sur les autels sacrés des bienheureux, comme il est juste pour des hommes qui vivent sous un toit [173]. Alors Zeus, fils de Cronos, les ensevelit, dans son irritation, parce qu'ils ne rendaient pas leurs honneurs aux dieux bienheureux, maîtres de l'Olympe. Et, depuis qu'il a recouvert cette race aussi sous la terre, ces hommes sont appelés, par les mortels, Bienheureux des Enfers, génies du second rang, mais entourés de considération, eux aussi.

Et Zeus, père des dieux, créa une autre race d'hommes mortels, la troisième, race de bronze [174], tout à fait différente de la race d'argent, issue des frênes [175], redoutable et puissante; ces hommes n'aimaient que les travaux d'Arès, sources de pleurs, et les œuvres de violence; ils ne mangeaient pas de pain, mais ils avaient un cœur dur, fait d'acier; ils étaient redoutables; grande était leur force; des bras invincibles poussaient de leurs épaules sur leurs membres vigoureux [176]. Ils avaient des armes de bronze, leurs maisons étaient de bronze et ils travaillaient avec des outils de bronze : le fer noir n'existait pas. Terrassés par leurs propres bras, ils allèrent vers la demeure humide de l'Hadès glacé, sans gloire; la mort ténébreuse les emporta, tout effrayants qu'ils étaient, et ils quittèrent la lumière brillante du soleil.

Puis, quand la terre eut encore enseveli cette race, Zeus, fils de Cronos, créa, de nouveau, sur la terre universelle nourricière, une quatrième race plus juste et meilleure, race divine de héros que l'on appelle demi-dieux; c'est celle qui nous a précédés sur la terre sans limites. Les uns tombèrent dans la guerre funeste et la mêlée dévastatrice, soit sous Thèbes aux sept portes, sur la terre cadméenne, dans la lutte pour les troupeaux

d'Œdipe, soit à Troie où elle les avait conduits sur des vaisseaux, par delà le grand abîme de la mer, à cause d'Hélène aux beaux cheveux, et où la mort, ultime terme, les enveloppa [177]. Aux autres, Zeus, fils de Cronos, père des dieux, leur assigna une existence et des demeures à l'écart des hommes et les plaça aux extrémités de la terre [178].

Ils habitent, le cœur exempt de soucis, dans les îles des Bienheureux, sur les bords de l'Océan aux profonds tourbillons. Héros fortunés : pour eux la glèbe féconde porte, trois fois par an, une récolte florissante, douce comme le miel.

Pourquoi ai-je dû vivre parmi les hommes du cinquième âge, au lieu de mourir avant ou de naître après? Car, maintenant, c'est bien l'âge de fer; jamais, pour eux, ne cesseront les fatigues et les peines, ni pendant le jour, ni pendant la nuit; les dieux leur donneront de pénibles inquiétudes. Toutefois, pour eux aussi, des biens se mêleront aux maux.

Et Zeus détruira encore cette race de mortels, lorsque, en naissant, ils auront les tempes grises. Le père ne sera pas semblable à ses fils, ni les fils à leur père; l'hôte ne sera plus cher à son hôte, ni le compagnon à son compagnon, ni le frère à son frère, comme auparavant. Ils traiteront leurs parents avec mépris, quand ceux-ci veilliront; ils leur adresseront de durs reproches, les misérables ! sans redouter la vengeance des dieux; ils ne voudront pas rendre à leurs parents vieillis la nourriture qu'ils en ont reçue. On ne respectera ni la fidélité au serment, ni la justice, ni le bien, mais on honorera plutôt l'auteur de mauvaises actions et l'insolent; le droit sera la force et le sentiment de l'honneur aura disparu; le méchant fera tort à l'honnête homme en l'attaquant par des accusations trompeuses qu'il appuiera d'un serment; l'envie calomnieuse, qui se réjouit du mal et montre un visage sinistre, s'attachera aux malheureux humains [179]. Et alors, quittant, pour l'Olympe, la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps dans des voiles blancs, Conscience et

Équité[180] quitteront les hommes, pour aller parmi la race des Immortels. Il ne restera aux mortels que les dures souffrances, et, contre le mal, il ne sera point de remède.

Maintenant je vais dire un conte aux rois, tout sages qu'ils sont. Voici ce que l'épervier dit au rossignol à la gorge tachetée, tout en l'emportant très haut dans les nuages et le tenant dans ses serres; le rossignol, transpercé par les griffes crochues gémissait pitoyablement; l'autre, brutalement, lui tint ce discours : « Malheureux, qu'as-tu à crier? Celui qui te tient est plus fort que toi; tu iras là où je te mènerai, tout beau chanteur que tu sois; de toi je ferai mon dîner, s'il me plaît ou bien je te lâcherai. Insensé celui qui prétend se mesurer à plus fort que soi : il est frustré de la victoire, et, à la honte, s'ajoutent les douleurs. » Ainsi parla l'épervier au vol rapide, l'oiseau aux ailes étendues[181].

Quant à toi, Persès, écoute la justice, ne favorise pas la démesure; car la démesure est funeste aux pauvres hères; le puissant lui-même a peine à la supporter et il est accablé sous son poids, quand le malheur se trouve sur sa route; il vaut mieux suivre un autre chemin et aller d'un autre côté, dans le sens des actions justes; la justice, quand elle a atteint son terme, triomphe de la démesure : le sot ne comprend que quand il a souffert[182]. Car aussitôt Serment[183] court à la poursuite des sentences torses; les plaintes de Justice s'élèvent sur le chemin où la traînent les rois mangeurs de présents qui jugent les procès par des sentences torses; elle les suit, en pleurant sur la ville et le séjour des hommes[184] qui l'ont chassée et l'ont distribuée de travers.

Ceux qui rendent des sentences droites aux étrangers comme à leurs concitoyens et ne s'écartent en rien de la justice, ceux-là voient leur cité florissante et, dans ses murs, la population est prospère; la paix, nourricière de jeunes gens, règne sur leur terre, et jamais Zeus au vaste regard ne les condamne à la guerre douloureuse. Jamais la famine et le malheur n'accompagnent les hommes aux sentences droites, mais, dans leurs festins, ils se

nourrissent des fruits de leur travail. Pour ces hommes la terre porte une abondante nourriture; sur leurs montagnes, le chêne, à son sommet, porte des glands; en son milieu, des abeilles; leurs brebis à l'épaisse toison plient sous le poids de leur laine; leurs femmes enfantent des fils semblables à leurs pères [185]; ils prospèrent continuellement dans l'abondance, et ils n'iront pas sur les navires [183], car la glèbe fertile leur offre sa moisson. Mais à ceux qui n'aiment que la démesure et les mauvaises actions, le Cronide, Zeus au vaste regard, leur assigne un châtiment. Souvent même une ville entière partage le sort du méchant qui fait le mal et trame de criminels projets. Sur eux, du haut du ciel, le fils de Cronos lance un grand fléau, la famine avec la peste : les hommes périssent, les femmes n'enfantent plus, les foyers s'appauvrissent, par les sages desseins de Zeus Olympien. Parfois aussi, le Cronide détruit leur vaste armée ou leur rempart, ou bien, pour se venger, il engloutit leur flotte dans la mer.

Rois, redoutez, vous aussi, cette justice, car des Immortels [187] sont tout près, parmi les hommes; ils remarquent tous ceux qui, par des sentences torses, font tort à l'un et à l'autre, sans se soucier de la crainte des dieux. Ils sont trente mille immortels sur la terre universelle nourricière qui, au nom de Zeus, sont les gardiens des mortels; ils observent leurs sentences et leurs mauvaises actions, vêtus d'air, allant et venant sur toute l'étendue de la terre. Il y a aussi une vierge, Justice, née de Zeus honorée et respectée par les dieux, maîtres de l'Olympe; et lorsque quelqu'un l'offense par de tortueux outrages, elle va tout aussitôt s'asseoir aux pieds de Zeus, son père, le fils de Cronos; elle lui dit l'état d'esprit des hommes injustes, pour qu'il fasse payer au peuple les folies des rois qui, méditant de mauvais desseins, font dévier leurs sentences par de tortueuses paroles. Prenez garde à cela, rois mangeurs de présents, soyez droits dans vos jugements et oubliez, sans retour, les sentences torses. Il prépare le mal pour lui-même celui qui prépare le mal pour autrui, et le mauvais dessein est surtout mau-

vais pour qui l'a conçu. L'œil de Zeus qui voit tout et s'aperçoit de tout, regarde aussi cela, s'il le veut, et il sait bien quel genre de justice se rend au sein d'une cité. Puissé-je, dorénavant, ne pas être juste, parmi les hommes, ni moi-même, ni mon fils ! Il est mauvais d'être juste, si l'injuste doit obtenir une justice plus profitable[188], mais je n'arrive pas à croire que la sagesse de Zeus ratifie de telles choses.

Toi, Persès, fixe ces avis dans ton esprit; écoute maintenant la justice, et oublie, sans retour, la violence. Car voici la loi que le Cronide a établie chez les hommes : les poissons, les fauves et les oiseaux ailés se dévoreront, puisqu'il n'y a point de justice parmi eux; mais, aux hommes, il a donné la justice, et c'est là le meilleur des dons. Car si un homme, à bon escient, est disposé à parler selon la justice, Zeus au vaste regard lui donne l'opulence, mais celui qui, volontairement, fait de fausses déclarations, sous la foi d'un faux serment et qui, offensant ainsi la justice, commet une faute inexpiable, celui-là laisse derrière lui une postérité qui ira en décroissant, tandis que celle de l'homme fidèle à son serment deviendra florissante.

Pour toi, je vais te dire les sages conseils que j'ai dans l'esprit, grand sot de Persès. De la misère, on peut en acquérir, même à foison, c'est chose facile : le chemin est uni et elle habite tout près. Mais, sur la route de la vertu, les dieux immortels ont mis la sueur; le chemin est long et escarpé qui conduit à elle, et rocailleux, au début; mais, dès qu'on atteint le sommet, il devient aisé, par la suite, quoique difficile.

Celui-là est un homme supérieur qui, de lui-même, arrive à tout comprendre, sachant prévoir ce qui, par la suite et jusqu'à la fin, sera le meilleur; il est encore digne d'estime celui qui sait écouter les bons conseils. Quant à celui qui ne comprend rien par lui-même, et qui ne sait pas écouter, pour les adopter, les avis d'autrui, celui-là, par contre, n'est qu'un propre à rien. Mais toi, garde toujours le souvenir de mes conseils et travaille,

Persès, noble rejeton [189]; ainsi Famine te haïra, tu seras
l'ami de l'auguste Déméter à la riche couronne, et elle
remplira ta grange de provisions. Car Famine est tou-
jours compagne de l'homme oisif; les dieux et les hommes
s'indignent contre celui qui vit inactif et ressemble,
par son instinct, aux frelons [190] sans dard qui ne font
rien et gaspillent, en le dévorant, le travail des abeilles.
Aie donc à cœur de faire avec soin les travaux oppor-
tuns, pour que tes granges se remplissent de la récolte
faite en sa saison. C'est grâce à leurs travaux que les
hommes sont possesseurs d'abondants troupeaux et riches,
et c'est par leur travail qu'ils se rendent beaucoup plus
chers aux Immortels [191]. Il n'y a aucune honte à tra-
vailler, mais il y a honte à ne rien faire. Si tu travailles,
bientôt le paresseux enviera ta fortune; fortune est
accompagnée de succès et de gloire. Vu la situation où
le sort t'a mis, le mieux est de travailler, d'abandonner
ton désir insensé du bien d'autrui, pour te donner au
travail, et t'occuper de ta subsistance, comme je t'y
engage. La honte mauvaise accompagne l'indigent [192];
la honte est pour la pauvreté, l'assurance, pour la richesse,
cette honte, qui fait beaucoup de bien comme beaucoup
de mal aux hommes [193].

La richesse ne doit pas être le fruit du vol; quand
elle est un don des dieux, elle est bien préférable. Un
homme acquerra, peut-être, en effet, une grande fortune
par la violence de son bras, ou bien s'en emparera par des
mensonges, ainsi qu'il arrive souvent, lorsque l'amour
du gain suborne l'esprit de l'homme et que l'impudence
chasse le sentiment de l'honneur. Mais, sans peine, les
dieux l'anéantissent; ils appauvrissent sa maison, et sa
fortune n'est qu'une compagne éphémère. Aussi grave
est le crime de celui qui maltraite un suppliant [194] ou un
hôte, ou qui monte dans le lit de son frère pour s'unir,
en cachette, à sa femme, — crime abominable [195] — ou
qui, dans son égarement, viole les droits des orphelins [196],
ou qui maltraite son vieux père, au seuil funeste de la
vieillesse, en lui adressant de dures paroles. Mais, contre

cet homme, c'est Zeus lui-même qui s'irrite et, à la fin, en punition de ses crimes, il lui réserve un dur châtiment. Pour toi, retiens toujours loin de ces crimes ton cœur insensé. Sacrifie, selon tes moyens, aux dieux immortels, avec un cœur pur et des mains propres [197], et brûle, sur leurs autels, des cuisses luisantes de graisse. En outre, sache te les rendre propices par des libations et des offrandes, et quand tu te couches, et quand paraît la lumière sainte, afin que leur cœur et leur âme te soient favorables et que tu achètes le bien des autres, au lieu de voir un autre acheter le tien [198].

Invite à dîner qui t'aime, mais laisse qui te hait; invite surtout qui habite près de toi; car s'il arrive quelque malheur chez toi, les voisins accourent sans nouer leur ceinture, mais les parents doivent nouer la leur [199]. C'est un fléau qu'un mauvais voisin, autant qu'un bon voisin est un grand avantage; il a trouvé un trésor, celui qui a trouvé un bon voisin; ton bœuf ne mourrait pas, si ton voisin n'était pas un néchant. Mesure bien ce que tu reçois de ton voisin et rends-le-lui exactement, dans la même mesure et plus encore, si tu peux, afin que, en cas de besoin, tu trouves, plus tard aussi, une aide sûre.

Ne fais pas de mauvais gains : mauvais gain vaut désastre.

Aime qui t'aime et visite qui te visite. Donne à qui donne, ne donne rien à qui ne donne rien. On donne à un donneur, à qui n'est pas donneur, personne ne donne. Donner est bien, voler est mal, et cause de mort. Car l'homme qui donne de bon cœur, fût-ce beaucoup, est heureux de ce don, et il s'en réjouit dans son cœur, mais ce qu'il s'attribue de lui-même, par impudence, fût-ce peu, lui fige le cœur.

Car si tu déposes un peu sur un peu, et que tu fasses cela souvent, bientôt ce peu deviendra beaucoup. Qui ajoute à son acquis évitera la faim cuisante. Ce qui est en réserve chez lui ne donne aucun souci à l'homme. Avoir du bien chez soi est le mieux, puisque ce qui vient

du dehors est ruineux. Prendre de ce qu'on a est chose agréable, mais avoir besoin de ce qui manque est un douloureux fléau, je t'engage à y réfléchir.

Quand tu entames une jarre ou que tu la finis, rassasie-toi; ménage le milieu : c'est une maigre économie que de ménager le fond [200]. Que le salaire promis à un ami soit assuré. Même avec un frère, tout en souriant [201], traite devant un témoin. Confiance et défiance sont également la ruine des hommes. Et qu'une femme, à la croupe bien accoutrée [202], n'aille pas te séduire avec son aimable babillage : c'est ta grange qu'elle cherche. Qui se fie à une femme se fie aux voleurs.

Je te souhaite un fils unique pour entretenir le bien paternel [203] : ainsi la fortune s'accroît dans les maisons. Puisses-tu mourir vieux en laissant un fils pour successeur. Zeus, d'ailleurs, peut donner facilement une immense richesse, même à une famille plus nombreuse. L'ouvrage de plusieurs est plus grand, et plus grand est le profit. Si, dans ton cœur, tu désires la richesse, agis ainsi, et accumule ouvrage sur ouvrage [204].

Quand se lèvent les Pléiades, filles d'Atlas [205], il faut commencer la moisson, et les semailles, quand elles se couchent; elles restent cachées pendant quarante jours et quarante nuits, mais, de nouveau, l'année poursuivant son cours, elles commencent à reparaître quand on aiguise le tranchant du fer. Or telle est la loi des campagnes, pour ceux qui habitent près de la mer, comme pour ceux qui, dans les profondes vallées, loin de la mer houleuse, habitent une région fertile [206] : sois nu pour semer, nu pour labourer, nu pour moissonner [207], si tu veux faire en leur saison tous les travaux de Déméter, afin que toute récolte pousse en temps opportun et que plus tard, dans ton indigence, tu n'aies pas à mendier chez les autres, sans rien obtenir. C'est ainsi que, dernièrement encore, tu as frappé chez moi, mais, vraiment, je ne te donnerai ni te prêterai rien de plus. Travaille, Persès, fou que tu es; fais les travaux que les dieux ont assignés aux hommes, afin que jamais tu n'ailles, avec tes

enfants et ta femme, le cœur navré, chercher ta nourriture chez les voisins qui n'auront nul souci de toi. Deux fois, trois fois, peut-être, tu obtiendras quelque chose; mais si tu les importunes encore, ce sera sans succès; tu feras, sans doute, beaucoup de vains discours, mais cette pâture de mots[203] ne te vaudra rien. Ainsi donc, je t'y engage, songe à payer tes dettes et à bannir la faim.

Tout d'abord, il faut se procurer une femme et un bœuf de labour[209] — une femme achetée, non une épouse, capable, à l'occasion, de suivre les bœufs; il faut, dans sa maison, mettre en état tout le matériel de culture, afin de n'avoir rien à emprunter à un autre, qui refuse et vous laisse dans l'embarras : la saison passe et l'ouvrage dépérit. Ne remettez rien au lendemain ni au surlendemain : l'homme qui néglige son travail ne remplit pas sa grange, celui qui le diffère, non plus. C'est le soin qui fait prospérer l'ouvrage. Toujours l'homme qui diffère sa tâche lutte contre la misère.

Lorsque s'atténue la force du soleil ardent qui provoque la sueur, que Zeus tout-puissant fait tomber la pluie de la fin de l'automne, lorsque le corps de l'homme se meut avec plus de souplesse, c'est-à-dire à l'époque où Sirius[210] ne vient que peu, pendant le jour, sur la tête des hommes destinés à la mort, mais prend la plus grande partie de la nuit, alors le bois coupé par la hache ne se pique pas, il laisse tomber à terre ses feuilles et cesse d'avoir des pousses; c'est alors qu'il faut couper le bois, la saison est opportune. Coupez un mortier[211] de trois pieds, un pilon de trois coudées et un essieu de sept pieds : ce sont les meilleures dimensions[212]; si vous le coupez de huit pieds, vous pourrez en tirer aussi un maillet[213]. Taillez une roue de trois empans pour un chariot de dix palmes[214]. Les bois recourbés sont nombreux; portez chez vous une haye[215], si vous en trouvez en cherchant dans la montagne ou à travers champs, en bois d'yeuse; c'est le plus résistant, quand on laboure avec des bœufs, lorsque le serviteur d'Athéna[216], après

l'avoir fixée au sep[217], l'a ajustée au timon avec des chevilles. Façonnez deux charrues, en travaillant à la maison[218], l'une d'une seule pièce, l'autre par ajustages, ce sera bien mieux ainsi : si l'une se brise, vous attellerez les bœufs à l'autre. Les timons de laurier et d'orme résistent le mieux à la carie; le sep est en chêne, la haye en yeuse. Achetez une paire de bœufs mâles de neuf ans, car leur force ne se laisse pas abattre : ils sont au terme de leur jeunesse, tout à fait bons pour le travail. Ceux-là ne se battront pas dans le sillon, au risque de briser la charrue et de laisser là le travail inachevé. Faites les suivre d'un homme robuste, de quarante ans, qui aura fait son repas d'un pain à quatre entailles et huit parts. Celui-là s'appliquera au travail et mènera un sillon droit, sans chercher des yeux les camarades de son âge, le cœur attaché à la besogne; un plus jeune ne vaudrait pas mieux pour répartir la semence en évitant de jeter du grain sur un endroit déjà ensemencé, car le jeune homme ne pense qu'aux camarades de son âge.

Observez le moment où vous entendrez le cri que la grue[219], tous les ans, fait entendre du haut des nuages; elle apporte le signal des semailles et l'annonce de la saison de l'hiver pluvieux; ce cri mord le cœur de l'homme sans bœufs. C'est alors qu'il faut bien soigner les bœufs aux cornes recourbées, enfermés chez soi. Il est facile de dire : « Prête-moi tes bœufs et ton chariot »; mais facile de répondre : « J'ai du travail pour mes bœufs. » L'homme riche en imagination dit qu'il va construire un chariot; le sot ! il ne sait pas ceci : dans un chariot, il y a cent pièces[220], qu'il faut prendre soin de rassembler chez soi, à l'avance.

Aussitôt que paraît la saison des semailles, pour les mortels, courez au travail, tous ensemble, serviteurs et maître, labourez la terre, sèche ou humide[221], dans la saison des labours, hâtez-vous dès l'aurore, afin que la glèbe se couvre de récolte[222]. Ensemencez la jachère, tant que la terre est encore légère[223]. Défoncez-la au printemps[224]; si vous renouvelez le labour en été, elle

ne trompera pas vos espoirs. La jachère écarte le mauvais sort et apaise les enfants [225].

Invoquez Zeus souterrain [226] et la chaste Déméter, pour que l'épi du blé sacré de Déméter soit lourd à sa maturité; priez-les dès le début du labourage, lorsque, prenant en main la poignée, à l'extrémité du manche, vous toucherez le dos des bœufs qui tirent sur la cheville du joug [227]. Un petit serviteur, en arrière, avec un hoyau, devra donner du travail aux oiseaux en recouvrant les semences; car l'ordre dans le travail est chose excellente pour les mortels, le désordre est désastreux. Ainsi tes épis en abondance ploieront vers la terre, si, par la suite, l'Olympien donne un heureux terme à ton travail; de tes jarres, tu enlèveras les toiles d'araignée [228], et j'espère que tu auras la joie de puiser à des ressources enfermées chez toi. Tu vivras dans l'abondance, jusqu'au lumineux printemps et tu ne regarderas pas les autres d'un œil jaloux; ce sera plutôt un autre qui aura besoin de toi.

Mais si tu laboures la terre divine aux solstices d'hiver, tu moissonneras assis à terre, ne prenant, d'une poignée, que quelques maigres épis; tu les lieras à bêchevet [229], tout couvert de poussière et sans aucun plaisir; tu les emporteras dans une corbeille, et il y aura peu de gens à te regarder. Cependant, la pensée de Zeus qui porte l'égide est variable et il est difficile aux mortels de la pénétrer. Si tu ne laboures que tard, il peut y avoir un remède. Dès que le coucou fait « coucou » dans les feuilles du chêne et qu'il réjouit les mortels sur la terre sans limites, puisse Zeus, deux jours après, faire pleuvoir et ne pas cesser, tant que l'eau n'aura pas couvert, sans le dépasser, le sabot d'un bœuf; ainsi le laboureur tardif peut égaler celui du premier jour. Garde ces conseils dans ton cœur et ne te laisse surprendre ni par le printemps lumineux, ni par la saison des pluies.

Ne t'arrête pas en passant devant la forge et devant la salle publique bien chaude [230], à la saison d'hiver, lorsque le froid éloigne le travailleur de son champ : un homme actif peut alors grandement accroître son patri-

moine. Prends garde de te laisser surprendre dans le dénûment par les rigueurs de l'hiver, serrant ton pied gonflé dans ta main amaigrie[231]. Le paresseux qui, laissant passer le temps dans un espoir vain, se trouve dépourvu du nécessaire, s'adresse, dans son cœur, beaucoup d'amères paroles. Ce n'est pas le bon espoir qui accompagne le miséreux, assis dans la salle publique, dépourvu du nécessaire. Donne cette indication aux serviteurs quand on est encore au milieu de l'été : « L'été ne durera pas toujours : construisez-vous des abris[232]. »

Au mois de Lénéon[233], dans ces mauvais jours tous meurtriers pour les bœufs, méfiez-vous de lui et de ses cruelles gelées qui couvrent la terre, quand souffle Borée[234] à travers la Thrace, nourricière de chevaux, et qu'il soulève la vaste mer; on entend mugir la campagne et les forêts. Nombreux sont les chênes à la chevelure élevée et les sapins épais qu'il jette sur la terre nourricière, dans les gorges de la montagne, et c'est alors une clameur dans toute l'étendue des bois. Les bêtes sauvages frissonnent et ramènent leur queue sous leur ventre, même celles dont la peau est couverte de fourrure : le vent est si glacial qu'il les pénètre malgré leur poitrine velue. Il traverse même le cuir du bœuf qui ne peut lui résister; il s'insinue aussi à travers les longs poils de la chèvre; seules, les brebis, à cause de leur abondante toison, ne sont pas atteintes par la force pénétrante de Borée; il courbe le dos du vieillard. Il n'atteint pas la peau tendre de la jeune fille qui reste dans l'intérieur de sa maison, auprès de sa mère, encore ignorante des travaux d'Aphrodite d'or. Après avoir lavé son corps délicat et l'avoir frotté d'huile grasse, elle ira se reposer au fond de sa demeure, durant ces jours d'hiver, alors que le Sans-Os[235] ronge son pied, dans sa maison sans feu et son misérable logis : le soleil ne lui montre aucune pâture à prendre, car il accomplit sa révolution au-dessus du peuple et de la cité des hommes noirs, et il n'apparaît que plus tard chez les Hellènes. Alors les habitants

des bois, munis ou dépourvus de cornes, fuient avec un lugubre grincement de dents, à travers les taillis des combes. Et le souci qui hante leur cœur à tous c'est de savoir où chercher et trouver un abri, épais fourré ou caverne des rochers. Alors, comme l'être aux trois pieds dont l'échine est brisée et dont la tête regarde le sol [236], les mortels, semblables à lui, errent çà et là pour échapper à la neige blanche.

Alors, couvrez votre corps, je vous y engage, revêtez un manteau moelleux et une tunique qui descende jusqu'aux talons; sur une chaîne lâche, tissez une trame serrée [237]. Enveloppez-vous de ce manteau pour que vos poils ne frissonnent pas et ne se hérissent pas, dressés tout le long de votre corps. A vos pieds, attachez des chaussures ajustées, faites avec le cuir d'un bœuf abattu [238] et garnies, à l'intérieur, de chaussons de feutre. Lorsque viendra la saison froide, cousez ensemble, avec un nerf de bœuf des peaux de chevreaux d'une première portée [239] : vous en couvrirez vos épaules pour vous protéger de la pluie; ayez sur votre tête un bonnet de feutre bien façonné [240] pour que vos oreilles ne soient pas mouillées, car l'aurore est glaciale, quand tombe Borée. Au matin, un brouillard, favorable au blé, descend du ciel étoilé sur la terre et s'étend sur les champs des heureux laboureurs [241]. Il émane des fleuves qui coulent sans fin, puis, soulevé vers les hauteurs, au-dessus de la terre, par la tempête, tantôt il tombe en pluie, tantôt il souffle, tandis que Borée de Thrace pousse devant lui les nuages épais. Prévenez-le, finissez votre travail et rentrez chez vous, de peur qu'un nuage noir, venu du ciel, ne vous enveloppe, ne mouille votre corps et ne trempe vos habits. Prenez donc garde; car il est très mauvais ce mois d'hiver, mauvais pour les troupeaux, mauvais pour les hommes. A cette époque, il faut demi-ration pour les bœufs, mais une ration plus abondante pour les hommes, car les longues nuits sont une compensation pour les animaux. Veillez à cela, proportionnez la nourriture à la longueur des jours et des nuits, jusqu'à la fin de

l'année, jusqu'à ce que la terre, mère universelle, porte de nouveau ses fruits variés.

Lorsque Zeus, après les solstices, a accompli soixante jours d'hiver[242], la constellation d'Arcture[243], quittant le cours sacré de l'Océan, commence à apparaître, toute brillante, à l'entrée de la nuit. Bientôt après, l'hirondelle à la plainte aiguë, fille de Pandion[244], s'élève vers la lumière, tandis que commence, pour les hommes, le printemps nouveau. Avant son arrivée, taillez la vigne, c'est le meilleur moment.

Mais, quand le Porte-maison[245] quitte la terre pour monter le long des plantes, fuyant les Pléiades, ce n'est plus le moment de travailler aux vignes, mais d'aiguiser les faux et d'éveiller vos domestiques; fuyez les repos sous les ombrages et le sommeil du matin, à l'époque des moissons, lorsque le soleil dessèche la peau. C'est le moment de vous hâter et de porter votre récolte à la maison, debout dès la pointe du jour, pour que le nécessaire vous soit assuré. Car l'aurore prend pour sa part le tiers de l'ouvrage; l'aurore donne de l'avance au voyageur, de l'avance au travailleur; l'aurore qui, par son apparition, met en route beaucoup de gens et sous le joug beaucoup de bœufs.

Quand le chardon fleurit[246] et que la bruyante cigale, posée sur l'arbre, fait entendre, par la vibration de ses ailes, son chant sonore, aux jours pénibles de l'été, alors les chèvres sont très grasses, le vin excellent, les femmes très lascives et les hommes très faibles, car leur tête et leurs genoux sont brûlés par Sirius, leur peau desséchée par la chaleur. Il faut souhaiter, alors, un ombrage sous un rocher et du vin de Biblos[247], une galette savoureuse[248] et du lait de chèvres qui n'allaitent plus, de la viande d'une génisse nourrie dans les bois et qui n'a pas encore vêlé ou de chevreaux premiers-nés. Buvez là-dessus du vin noir, étendus à l'ombre, le cœur rassasié de nourriture, le visage tourné contre le souffle vif du Zéphire. Puisez à une source intarissable d'eau courante et pure : versez trois parts d'eau pour une part de vin[249].

Vous commanderez à vos esclaves de fouler le blé sacré de Déméter dès la première apparition du puissant Orion [250], dans un lieu bien aéré et sur une aire bien ronde [251]; mesurez-le et mettez-le avec soin dans des jarres [252]. Puis, quand vous aurez déposé votre récolte, bien en ordre, dans votre maison [253], faites rentrer du foin et de la litière pour que vos bœufs et vos mules en aient à foison. Après cela, laissez reposer les genoux de vos serviteurs et dételez vos bœufs. Procurez-vous un domestique sans famille et cherchez une servante sans enfant, je vous y engage [254] : il est gênant d'avoir une servante chargée de famille; nourrissez un chien aux dents aiguës et n'épargnez pas le pain de peur qu'un « dormeur de jour » [255] ne vienne dérober votre bien.

Lorsque Orion et Sirius seront arrivés au milieu du firmament et que l'Aurore aux doigts de rose aura vu Arcture [256], alors, Persès, cueille et porte chez toi tes raisins, expose-les au soleil pendant dix jours et dix nuits, mets-les à l'ombre pendant cinq jours, et, le sixième, verse dans les jarres le don du joyeux Dionysos [257]. Puis, après le coucher des Pléiades, des Hyades [258] et du puissant Orion, souviens-toi que c'est l'époque des semailles, et que la semence, dans la terre, ait un heureux sort [259] !

Mais si tu es pris du désir de la navigation périlleuse, n'oublie pas que, lorsque les Pléiades fuient la vigueur puissante d'Orion [260] pour tomber dans la mer brumeuse, les souffles de tous les vents font rage. Ce n'est plus, alors, le moment d'avoir des vaisseaux sur la mer vineuse; pense plutôt à travailler la terre, comme je te le dis; tire ton vaisseau sur la terre ferme et cale-le, de tous côtés, avec des pierres, afin qu'il résiste au souffle humide des vents; enlève le bondon, pour que la pluie de Zeus ne le pourrisse pas. Place les agrès bien rangés dans ta maison et plie, avec ordre, les ailes du vaisseau qui traverse les mers; suspends le gouvernail bien travaillé à la fumée du foyer [261], et attends ainsi que revienne la saison favorable à la navigation. A son arrivée, tire à la

mer le vaisseau rapide, pour y disposer la cargaison convenable : ainsi tu reviendras chez toi avec du profit. C'est ainsi que faisait mon père et le tien, grand sot de Persès; il naviguait sur des bateaux, car il manquait d'aisance; et il vint, un jour, jusque dans ce pays, après une longue traversée, ayant quitté, sur un navire noir, la ville éolienne de Kymè [262]. Ce n'était pas la richesse qu'il fuyait, ni la fortune, ni le bonheur, mais la misère cruelle que Zeus donne aux hommes; il vint habiter près de l'Hélicon, dans un pauvre bourg, à Ascra, rude en hiver, accablant en été, jamais agréable [263].

Toi, Persès, n'oublie pas qu'il est une époque pour chaque travail, et surtout pour la navigation. Vante le bateau de petites dimensions, mais place tes marchandises dans un grand [264] : plus la cargaison est grande, plus grands sont les profits qui s'accumulent, pourvu que les vents retiennent leurs souffles dangereux [265]. Le jour où tu voudras tourner ton esprit futile vers le commerce maritime, pour éviter les dettes et l'amertume de la faim, je t'exposerai les lois de la mer tumultueuse, bien que je n'aie l'expérience ni de la navigation, ni des vaisseaux, car je ne me suis jamais embarqué sur la vaste mer. A peine suis-je allé en Eubée, depuis Aulis [266] où, jadis, les Grecs, après avoir attendu la fin de la tempête, rassemblèrent des troupes nombreuses pour aller de la Grèce divine contre Troie aux belles femmes. De là, je fis la traversée vers Chalcis [267] pour assister aux jeux du vaillant Amphidamas [268]; nombreux étaient les prix proposés par les fils du héros magnanime. Et c'est là, je peux bien le dire, qu'un poème me valut la victoire [269] et que je remportai un trépied à deux anses; je l'ai dédié aux Muses de l'Hélicon, à l'endroit même où elles m'avaient inspiré le premier chant harmonieux. Voilà, tout juste, l'expérience que j'ai des vaisseaux aux clous nombreux. Néanmoins, je te dirai la pensée de Zeus qui tient l'égide, car les Muses m'ont appris à chanter un hymne d'une ineffable beauté [270].

Les cinquante jours qui suivent les solstices, tandis

que l'été pénible va vers son déclin, c'est, pour les mortels, l'époque de la navigation[271]; alors tu ne risqueras pas de briser tes vaisseaux, et la mer n'engloutira pas ton équipage, à moins que, volontairement, Poséidon qui ébranle la terre, ou Zeus, roi des Immortels, n'aient résolu ta perte, car en eux réside le pouvoir de créer les biens comme les maux. Alors les brises sont franches et la mer tranquille. Livre, avec confiance, ton vaisseau rapide aux vents, tire-le à la mer pour y placer toute ta cargaison; puis, hâte-toi, et qu'un prompt retour te ramène chez toi. N'attends pas l'époque du vin nouveau, ni l'automne pluvieux, ni l'approche de l'hiver avec le souffle redoutable du Notos[272] qui, accompagné des pluies torrentielles du ciel d'automne, rend la mer dangereuse.

Les hommes ont encore une autre navigation, c'est celle du printemps. Aussitôt que les feuilles, au sommet du figuier, se montrent à l'homme juste aussi grandes que la trace faite par le pied d'une corneille, la mer est accessible; c'est la navigation du printemps. Je ne la conseillerai pas; elle n'est guère agréable à mon cœur, car c'est une occasion à saisir et on échappera difficilement à un malheur[273]. Malgré cela, les hommes en usent, par défaut de prudence; car l'argent, c'est la vie pour les misérables mortels. Cependant il est triste d'aller mourir dans les flots. Attention donc! Réfléchis à tout cela dans ton cœur, comme je t'y engage. Ne va pas mettre tout ton bien dans la cale des vaisseaux; laisses-en la plus grande partie et n'embarque que la plus petite. Car il est malheureux de trouver la ruine au milieu des flots de la mer, comme il serait malheureux de briser son essieu et de perdre le chargement pour avoir mis, sur le chariot, un poids excessif. Garde la mesure : agir à propos est, en toute occasion, le meilleur parti[274].

C'est à l'âge propice qu'il faut conduire une épouse chez toi, lorsque tu n'auras ni beaucoup moins ni beaucoup plus de trente ans : le mariage viendra alors à son

moment. Quant à la femme, elle doit avoir, depuis quatre ans, atteint l'âge de la puberté, et se marier le cinquième [275]. Epouse une vierge, pour lui apprendre de sages habitudes, et, surtout, épouse une personne qui habite dans ton voisinage [276], après avoir tout bien examiné, de peur d'épouser un sujet de risée pour tes voisins. L'homme ne saurait rien acquérir de meilleur qu'une femme, pourvu qu'elle soit bonne, mais, par contre, rien de plus fâcheux qu'une mauvaise, qui guette l'occasion des bons repas : celle-là consume, sans torche, un homme, même robuste, et le réduit à une vieillesse prématurée [277].

Sois soucieux d'observer le respect dû aux Immortels bienheureux. Ne considère pas un ami à l'égal d'un frère. Mais si tu le fais, ne commence pas à lui faire un tort. Ne mens pas pour le plaisir de dire quelque chose. Mais s'il commence à t'offenser par des paroles ou des actions désobligeantes, souviens-toi de te venger deux fois. Cependant, si, de nouveau, il veut te ramener à l'amitié et qu'il veuille fournir une juste réparation, ne refuse pas. Il est méprisable l'homme qui prend tantôt un ami, tantôt un autre. Que ton visage ne démente pas ta pensée. Ne sois appelé ni l'homme aux hôtes nombreux ni l'homme sans hôtes, ni le compagnon des gens de peu, ni le querelleur des puissants. N'aie pas la cruauté de reprocher à un homme la misère maudite qui brise le cœur, car elle est un don des dieux qui vivent toujours. La langue est, à coup sûr, le meilleur trésor des hommes, si elle est avare de mots; mais elle est une faveur des plus précieuses, si elle parle avec mesure. Si tu dis du mal d'autrui, tu risques d'entendre pis de toi-même. Ne fais pas triste mine dans un banquet aux nombreux convives, organisé à frais communs; le plaisir y est très grand, la dépense très petite [278].

Ne fais pas, dès l'aurore, une libation de vin noir, sans avoir lavé tes mains [279], ni à Zeus ni aux autres Immortels, car ils ne t'exauceraient certes pas et rejette-

raient, avec mépris, tes prières. N'urine pas debout, tourné vers le soleil. Aie le souci de ne pas le faire, depuis son coucher jusqu'à son lever, ni sur le chemin, ni en t'avançant en dehors du chemin, ni en te découvrant : les nuits appartiennent aux Bienheureux [280]. L'homme pieux et sage s'accroupit ou s'approche du mur de la cour bien fermée. Ne va pas t'exposer, encore humide de ta semence, près du foyer, à l'intérieur de ta maison; sache éviter cela. Ne procrée pas d'enfant au retour d'une cérémonie funèbre de mauvais augure, mais au retour d'un festin sacré [281]. Ne franchis jamais à pied le cours limpide des fleuves qui coulent toujours, avant d'avoir prié, les yeux tournés vers leur beau courant et d'avoir lavé tes mains dans leur eau aimable et claire. Celui qui traverse un fleuve sans avoir lavé sa conscience souillée [282] et ses mains attire sur lui la colère des dieux qui plus tard lui envoient des peines. Au cours d'un joyeux festin des dieux, ne retranche pas le sec du vert dans le membre à cinq branches [283], avec le fer noir. Ne place jamais, au-dessus du cratère, l'urne à verser le vin, pendant que les convives boivent; cela provoque le mauvais sort [284]. Quand tu construis une maison, ne la laisse pas sans avoir poli les aspérités des murs, de peur qu'une corneille bavarde ne vienne s'y poser pour croasser [285]. Ne puise pas dans des marmites [286] non encore consacrées [287] de quoi manger ou te laver; car cela aussi attire un châtiment. N'assieds pas sur des monuments inviolables [288] — car ce n'est pas bien — un enfant de douze jours : cela fait un homme sans virilité; ni un enfant de douze mois [289] : le même sort lui est réservé. Un homme ne doit pas baigner son corps dans le bain d'une femme [290], car, pendant un certain temps, il en serait cruellement puni. Quand tu assistes à un sacrifice, tandis que flambent les victimes, ne raille pas les mystères : la divinité s'en irrite aussi. N'urine pas dans les fleuves qui coulent vers la mer, à leur embouchure [291], ni dans les sources, évite-le avec soin; n'y rafraîchis pas ton corps : c'est tout aussi funeste.

Agis ainsi et sache éviter une mauvaise réputation, parmi les hommes. Car la mauvaise réputation est un fardeau léger, très facile à soulever, mais lourd à porter et difficile à poser. Jamais la réputation ne disparaît complètement, lorsque beaucoup de gens l'ont répandue, car elle-même, aussi, est une divinité.

Observe bien et comme il convient les jours [292] que nous donne Zeus, et explique à tes serviteurs que le trentième jour du mois est le meilleur pour inspecter les travaux et distribuer les vivres, lorsque les hommes savent agir selon l'exacte vérité.

Voici en effet les jours qui viennent du sage Zeus. D'abord, le premier [293] et le quatrième sont sacrés, comme le septième où Létô enfanta Apollon à l'épée d'or. Le huitième et le neuvième également; ces deux jours du mois commençant sont bons, cependant, pour accomplir les travaux des mortels. Il en est de même du onzième et du douzième, bons tous les deux, cependant, à tondre les brebis et à récolter les joyeuses moissons. Mais le douzième est bien préférable au onzième; c'est ce jour-là, en effet, que l'araignée qui s'enlève dans les airs [294], file sa toile, quand les jours sont longs [295] et que la prudente fourmi amasse sa récolte; ce jour-là, que la femme dresse le métier et mette en train son ouvrage. Le treizième jour du mois commençant ne doit pas être employé aux semailles mais il est excellent pour planter. Le sixième jour du milieu du mois n'est pas du tout favorable aux plantations, mais il est bon pour engendrer un garçon; pour les filles, au contraire, il n'est favorable ni à leur naissance, ni à leur mariage. Le sixième jour après le début du mois ne convient pas non plus à la naissance des filles, mais il est favorable pour châtrer les chevreaux et les béliers et pour entourer d'une clôture les bergeries. Il est bon pour engendrer des garçons; il se plaira aux moqueries et aux mensonges, aux discours séduisants et aux secrets entretiens. Le huitième jour du mois, châtrez le porc et le taureau aux mugissements sonores; le douzième, les mulets laborieux.

A la date importante du vingt, à l'époque où les jours sont longs, vous engendrerez un sage, car il sera plein d'esprit. Le sixième jour est bon pour engendrer un garçon, et, pour une fille, c'est le quatrième du milieu du mois. Ce jour-là, apprivoisez les moutons, les bœufs aux jambes torses, aux cornes recourbées, les chiens aux crocs aigus et les mulets laborieux, en mettant la main sur eux. Mais gardez-vous bien, le quatrième jour du mois à son début ou à son déclin, de laisser votre cœur se ronger de soucis : c'est un jour entièrement sacré. Le quatrième jour [296] du mois, conduisez chez vous une épouse, après avoir consulté les oiseaux les plus propres à donner des indications sur cet acte. Méfiez-vous des cinquièmes jours des mois : ils sont pénibles et redoutables; c'est le cinquième jour, en effet, dit-on, que les Erinyes prêtèrent leur ministère à Serment [297] naissant, enfanté par Lutte, pour la perte des parjures. Le septième jour du milieu du mois, veillez bien à jeter le blé sacré de Déméter dans l'aire bien arrondie. Que le bûcheron coupe les bois propres à la construction des maisons et les nombreuses pièces pour faire les vaisseaux, dans les essences qui conviennent. Le quatrième jour, commencez la construction des vaisseaux légers. Le neuvième jour du milieu du mois est un jour propice dans l'après-midi; le neuvième du mois commençant est sans danger pour l'homme; c'est un jour favorable, soit pour planter, soit pour engendrer un garçon ou une fille; jamais il n'est mauvais. Peu de gens savent que le vingt-neuvième jour du mois est tout à fait favorable pour tirer à la mer vineuse [298] le vaisseau aux bancs nombreux, à la marche rapide; peu de gens en parlent selon la vérité. Le quatrième jour ouvrez une jarre; celui du milieu du mois est le plus saint de tous; peu de gens savent que le vingt-quatre est excellent à la pointe du jour, mais moins bon dans la soirée.

Tels sont les jours qui sont d'un grand profit pour les habitants de la terre; les autres [299] sont indifférents et sans effets : ils n'apportent rien aux hommes. Tel vante

l'un, tel vante l'autre[300]; mais peu de gens savent la vérité. Tantôt le jour est une marâtre, tantôt une mère. Bienheureux l'homme qui, instruit de leur valeur, fait sa besogne, irréprochable devant les Immortels, sachant consulter les auspices et s'abstenir de transgresser la règle[301].

LE BOUCLIER [302]

Ou telle [303] encore, quittant son palais et la terre de sa patrie, vint à Thèbes, avec le valeureux Amphitryon, Alcmène [304], la fille d'Electryon, l'entraîneur d'hommes. Sur toute la race délicate des femmes elle l'emportait par la beauté et par la taille; pour l'esprit, nulle ne pouvait rivaliser avec elle, parmi les filles que les mortelles enfantèrent aux mortels, après avoir partagé leur couche. De son front, de ses yeux d'un bleu profond rayonnait un charme pareil à celui qui vient d'Aphrodite toute parée d'or. Et cependant, elle honorait son époux, dans son cœur, comme jamais nulle encore parmi les femmes délicates n'honora le sien, bien qu'il lui eût tué son noble père, après l'avoir terrassé, enflammé de colère au sujet d'un troupeau de bœufs. Il quitta donc sa terre natale, vint à Thèbes et se présenta, en suppliant, aux Cadméens, porteurs de boucliers; c'est là qu'il habitait avec sa chaste épouse, mais privé de son amour désirable : il ne lui était pas permis de monter dans le lit de la fille d'Electryon, avant d'avoir vengé le meurtre des frères magnanimes de son épouse et ravagé par la violence du feu les villages des héros Taphiens et Téléboéens [305] : telle était la condition qui lui avait été imposée et dont les dieux étaient garants; soucieux donc d'éviter leur colère, il se hâtait le plus possible de mener à terme ce grand exploit qui était, pour lui, un devoir imposé par Zeus. A sa suite, avides de guerre et de batailles, marchèrent les Béotiens, dompteurs de chevaux, respirant par-dessus leurs boucliers [306], les Locriens habiles à combattre de près et les Phocidiens magnanimes; comme chef, ils avaient le brave fils d'Alcée, fier de ses hommes. Mais le père des dieux et des hommes tramait

un autre dessein dans son cœur; c'était de faire naître pour les dieux et pour les hommes mangeurs de pain, un protecteur contre le malheur. Il s'élança de l'Olympe, bâtissant une ruse dans son esprit et désirant l'amour de la femme à la belle ceinture. Il allait dans la nuit. Il arriva vite sur le Typhaonion[307]; de là, d'un second élan, le prudent Zeus atteignit le sommet du Phikion[308]. Il s'y assit, et il méditait son œuvre merveilleuse. C'est ainsi que, cette même nuit, il prit la fille d'Electryon, la vierge aux fines chevilles, dans une étreinte d'amour, et mit fin à son désir. Mais, au cours de cette nuit, Amphitryon, l'entraîneur d'hommes, l'illustre héros, après avoir achevé son grand exploit, revint dans son palais. Et il n'alla pas, d'abord, trouver ses serviteurs ni ses rustiques bergers, mais auparavant il monta dans le lit de son épouse : tant était vif le désir qui tenait ce pasteur de peuples.

De même qu'un homme échappe, avec joie, à un malheur, maladie cruelle ou dures chaînes, de même Amphitryon, après avoir dévidé jusqu'au bout le fil de sa pénible tâche, revenait avec joie et bonheur dans sa maison[309]. Toute la nuit, il resta couché près de sa chaste épouse, goûtant le plaisir des dons d'Aphrodite toute parée d'or. Et elle, après s'être soumise à l'amour d'un dieu[310] et à l'amour d'un homme valeureux parmi les meilleurs, mit au monde, dans Thèbes aux sept portes, deux frères jumeaux; ils n'étaient pas de même caractère, bien qu'ils fussent frères : l'un n'avait pas la valeur tout à fait supérieure de l'autre, qui était un héros redoutable et fort, le puissant Héraclès; ce dernier lui venait[311] de son union avec le fils de Cronos; l'autre, Iphiclès, était fils d'Amphitryon qui brandit la lance[312].

Ce fut Héraclès qui tua aussi Cycnos, le fils magnanime d'Arès[313]. Il le trouva, en effet, dans l'enceinte consacrée à Apollon qui lance ses traits au loin. Avec lui se trouvait aussi son père Arès, insatiable de guerre; ils brillaient, sous leurs armes éclatantes, comme la flamme, debout sur leur char; leurs coursiers rapides faisaient retentir

le sol sous le choc de leurs sabots; comme une nuée de flammes, la poussière les entourait, fouettée par le char en bois tressé et par les pieds des chevaux. Le char bien fait, avec ses bordures [314], roulait bruyamment, entraîné par les coursiers; et Cycnos le preux se réjouissait à la pensée qu'il frapperait de la pointe d'airain le belliqueux fils de Zeus avec son cocher, et qu'il les dépouillerait de leurs armes illustres; mais ses prières n'étaient pas écoutées par Phébus-Apollon, car c'était ce dieu qui poussait contre lui le puissant Héraclès [315]. Toute l'enceinte et l'autel d'Apollon Pagaséen [316] étaient resplendissants de l'éclat des armes divines et de la présence d'Arès; de ses yeux jaillissaient comme des rayons de feu. Contre lui, qui eût osé, simple mortel, s'élancer en adversaire, hormis Héraclès et le glorieux Iolaos [317]? Héraclès alors dit à son cocher, le robuste Iolaos : « Héros Iolaos, toi que j'aime le plus parmi tous les mortels, certes, Amphitryon se rendit gravement coupable envers les bienheureux Immortels maîtres de l'Olympe, le jour où, quittant Tirynthe, la ville forte, bien construite, il vint à Thèbes bien couronnée de remparts, après avoir tué Electryon, pour des bœufs au large front. Il vint auprès de Créon [318] et d'Hénioché au long voile qui l'accueillaient et lui prodiguaient tout à souhait, comme on le doit aux suppliants; ils lui témoignaient une très cordiale affection. Et il vivait heureux près de l'Electryonide aux belles chevilles, son épouse; et bientôt, quand les temps furent révolus, nous vîmes le jour, ton père et moi, sans nous ressembler, ni pour la taille, ni pour l'esprit. Zeus ayant égaré l'esprit de ton père, celui-ci quitta sa maison et ses parents pour s'en aller porter ses services au criminel Eurysthée [319], le malheureux ! Sans doute, il a dû, plus tard, beaucoup gémir, tandis que le malheur pesait sur lui, mais il n'y peut rien changer. Quant à moi c'est une divinité qui m'imposait de pénibles travaux. Allons, mon ami, hâte-toi, prends les rênes écarlates des chevaux rapides; que ton cœur se gonfle d'audace; pousse droit le char rapide et le vigoureux élan des coursiers

agiles, sans rien craindre du tapage mené par Arès l'homicide; en ce moment, à grands cris, il promène sa fureur autour du bois sacré de Phébus-Apollon, le seigneur qui lance ses traits au loin. Sois assuré que, malgré toute sa force, il va être rassasié de lutte. »

Alors Iolaos le preux lui répondit : « Ami respecté, je vois bien que ta personne est grandement honorée par le père des dieux et des hommes et par le dieu au taureau, l'ébranleur du sol [320], celui qui tient la couronne des remparts de Thèbes et protège la ville [321], puisqu'ils poussent entre tes mains un mortel si grand et si fort, pour que tu conquières une noble gloire. Allons, revêts ton armure de guerre; que le char d'Arès et le nôtre s'abordent promptement et que la lutte s'engage; certes, ce dieu ne fera pas trembler le fils intrépide de Zeus, ni le fils d'Iphiclès, mais c'est lui, j'en suis sûr, qui fuira devant les fils d'Alcée le preux : les voilà près de lui, avides d'engager la lutte guerrière qu'ils aiment mieux qu'un festin. » Il dit, et le puissant Héraclès sourit, le cœur joyeux, car ces paroles lui agréaient fort, et, en réponse, il lui adressa ces paroles ailées : « Héros Iolaos, nourrisson de Zeus, l'âpre bataille n'est plus éloignée; toujours tu fus un habile guerrier; c'est encore le moment de faire voltiger en tout sens notre grand coursier Arion à la crinière sombre et de me seconder de tout ton pouvoir. »

Après ces paroles, il enferma ses jambes dans les cnémides d'orichalque [322] brillant, illustre présent d'Héphaistos. En second lieu, il mit autour de sa poitrine la belle cuirasse d'or, ciselée avec art, que lui avait donnée Pallas-Athéné, la fille de Zeus, lorsque, pour la première fois, il allait s'élancer pour des luttes funestes. Sur ses épaules, le redoutable guerrier fixa le fer protecteur. Autour de sa poitrine, il fit descendre, pour le rejeter sur son dos, le carquois profond rempli de flèches qui font frissonner et donnent la mort muette; à la pointe elles portaient la mort et dégouttaient de larmes; au milieu elles étaient polies, effilées; l'arrière était

recouvert des plumes du noir vautour. Puis il prit une solide lance à la pointe d'airain étincelant. Sur sa tête vaillante il mit le casque d'acier bien ouvré, ciselé avec art, bien adapté à son front; le casque protégeait la tête du divin Héraclès.

De ses mains, ensuite, il prit le bouclier aux mille reflets qu'aucun trait n'a pu jamais ni percer, ni rompre, merveille pour les yeux. Partout, sur la surface circulaire, brillaient les reflets adoucis du gypse[323] blanc, de l'ivoire, de l'électron[324]; l'or éclatant y resplendissait; des bandes de cyanos[325] le divisaient. Au milieu se trouvait un dragon, image d'une indicible horreur, qui dardait en arrière des regards de feu; sa gueule était remplie d'une rangée de dents blanches, redoutables et terribles, et, sur son front effrayant, la cruelle Lutte[326] planait, pour provoquer le combat chez les hommes, la pernicieuse Lutte qui ôtait l'esprit et le sens aux guerriers qui ont osé se mesurer face à face avec le fils de Zeus, mais aussi leurs âmes s'enfoncent sous terre chez Hadès, et leurs os, dès que la chair qui les enveloppe est tombée en pourriture, se dessèchent, brûlés par Sirius, sur la terre noire. Là étaient modelés la poursuite et le retour offensif des combattants. Là s'enflammaient la mêlée, la déroute et le carnage. Là s'élançaient Lutte et Tumulte. La pernicieuse Kère[327], tenant un homme récemment blessé et un autre sans blessure, traînait un cadavre par les pieds, à travers la mêlée; sur ses épaules elle avait un manteau rougi de sang humain; elle lançait des regards terribles et poussait des cris stridents[328].

On y voyait douze têtes de serpents redoutables, impossibles à décrire, qui faisaient fuir d'horreur les hommes de la terre[329]. Leurs dents grinçaient, lorsque combattait le fils d'Amphitryon; et cette œuvre merveilleuse étincelait de feux; on voyait des taches sur ces dragons à l'aspect terrible, leur dos était bleu foncé et leurs mâchoires noirâtres.

On y voyait des troupes de sangliers sauvages et de lions se menaçant du regard et s'avançant, pleins de

colère; leurs rangs pressés s'affrontaient; nul d'entre eux, dans les rangs opposés, ne tremblait, mais, de part et d'autre, les cous se hérissaient. Déjà, devant eux, gisait un grand lion et, à ses côtés, deux sangliers, privés de vie; sous leurs cadavres, à terre, s'écoulait un sang noir; ils étaient étendus, ceux-là, le cou affaissé au sol, tués par les lions terribles; mais les autres n'en étaient que plus irrités; la fureur les poussait, tous, à combattre, sangliers sauvages et lions aux yeux étincelants.

On y voyait le combat des Lapithes[330], guerriers armés de la lance, entourant le roi Caineus, Dryas et Peirithoos, Hopleus, Hexadios, Phaléros et Prolochos, Mopsos, fils d'Ampyx, né sur les bords du Titarésos rejeton d'Arès et Thésée, fils d'Egée, semblable aux immortels; leur image était d'argent, mais ils étaient revêtus d'armures d'or. Du côté opposé se groupaient les Centaures[331] autour du grand Pétrée, de l'augure Asbolos, d'Arctos, d'Ouréios et de Mimas à la chevelure noire, des deux fils de Penkée, Périmède et Dryale; ils étaient en argent et tenaient, dans leurs mains, des pins en or[332]. D'un élan unanime, comme s'ils avaient été vivants, penchés en avant, ils abordaient l'ennemi avec leurs lances et leurs pins.

On y voyait les chevaux d'or aux pieds rapides de l'effrayant Arès; et le funeste Arès lui-même, le ravisseur de dépouilles, s'y trouvait aussi, excitant les guerriers, empourpré de sang, comme si, du haut de son char, il eût tué des hommes réellement vivants. A ses côtés se tenaient Panique et Déroute[333], s'élançant pour plonger dans la mêlée des guerriers.

On y voyait la fille de Zeus, Tritogénie[334], qui emporte le butin; elle semblait vouloir soulever l'ardeur de la lutte, la lance en main, un casque d'or sur la tête, l'égide autour de ses épaules ; et elle allait vers l'affreuse mêlée.

On y voyait le chœur sacré des Immortels; au milieu d'eux, le fils de Zeus et de Létô faisait entendre les sons charmants de sa cithare d'or[335]. Les divines Muses de

Piérie entonnaient un hymne, et paraissaient chanter d'une voix harmonieuse.

On y voyait un port[336] d'un mouillage facile, dans la mer irrésistible; il était façonné, en forme de cercle, avec de l'airain purifié par le feu, et il semblait être battu par les flots. Deux dauphins, faits d'argent, soufflant à la surface, pourchassaient les poissons muets. Ceux-ci, façonnés en airain, s'enfuyaient apeurés. D'autre part, sur le rivage, un homme était assis, dans l'attitude d'un pêcheur; il tenait en mains un filet de pêche, et on eût cru qu'il allait le lancer.

On y voyait le fils de Danaé à la belle chevelure, le cavalier Persée; son bouclier effleurait ses pieds, sans les toucher; par un admirable prodige il ne s'appuyait sur rien; c'est ainsi, en effet, que l'avait façonné, de ses mains, l'illustre Boiteux. Il était en or, et ses pieds étaient chaussés de sandales ailées; à ses épaules était suspendue une épée à poignée noire, retenue par un baudrier d'airain. Il volait aussi vite que la pensée, et tout son dos était couvert par la tête d'un monstre terrible, la Gorgone, enfermée dans une besace, vraie merveille pour les yeux; elle était d'argent, et de brillantes franges d'or flottaient au vent. Le redoutable casque d'Hadès était posé sur son front, avec ses ténèbres sinistres[337]. Et lui, le fils de Danaé, Persée, dont on aurait cru voir la hâte et les frissons de terreur, était tendu dans son effort. Derrière lui, les terribles Gorgones, impossibles à décrire, volaient, impatientes de le saisir et, sous leurs pas, l'acier clair du bouclier résonnait à grand bruit, strident et sonore. A leurs ceintures étaient suspendus deux serpents dressant en avant leur tête et dardant la langue; avec fureur ils entre-choquaient leurs dents et lançaient de féroces regards. Et sur le front redoutable des Gorgones planait une grande terreur.

Au-dessus d'elles combattaient des hommes revêtus de leurs armes de guerre; les uns cherchaient à protéger leur ville et leurs parents contre le fléau, les autres

étaient assoiffés de pillage. Beaucoup gisaient à terre, mais un plus grand nombre, encore en pleine lutte, se battaient. Et les femmes, du haut des remparts bien construits, faits d'airain, poussaient des cris aigus et se déchiraient les joues; elles semblaient vivre, ces femmes formées par l'illustre Héphaistos. Et les hommes âgés, atteints par la vieillesse, étaient groupés à l'extérieur des murs; ils levaient leurs mains vers les dieux bienheureux, pleins de crainte pour leurs enfants. Ceux-ci, cependant, combattaient. Derrière eux, les Kères [338] sombres, entre-choquant leurs dents blanches, lançant de terribles regards, effrayantes, sanglantes, implacables, se disputaient autour de ceux qui tombaient; et toutes étaient avides de boire le sang noir. Le premier guerrier devenu leur proie, soit un mort gisant à terre, soit un blessé en train de tomber, elles le saisissaient de toutes parts avec leurs ongles énormes, tandis que son âme descendait chez Hadès, vers le Tartare glacé [339]. Lorsque leur cœur était rassasié de sang humain, elles rejetaient le cadavre derrière elles et, de nouveau, elles s'élançaient [340] dans le tumulte de la mêlée [341]. Toutes, autour d'un guerrier, se livraient un combat acharné. Elles se lançaient de terribles regards, pleins de fureur et luttaient, à armes égales, de leurs mains et de leurs ongles hardis. Non loin se tenait dressée Ombre de Mort [342], affreuse et désolée, blême, desséchée, consumée par la faim; ses genoux étaient gonflés et des ongles énormes s'allongeaient de ses mains; de la morve coulait de ses narines et, de ses joues, le sang dégouttait jusqu'à terre. Avec un hideux grincement de dents, elle se tenait debout, les épaules couvertes d'une épaisse couche de poussière, humide de larmes.

Non loin de là se voyaient les beaux remparts d'une cité humaine; sept portes d'or, avec leurs linteaux adaptés, la fermaient [343]; les hommes y vivaient joyeux dans l'éclat des jeux et des danses. C'était, d'un côté, sur un char aux bonnes roues, une femme que l'on conduisait à son époux, tandis que s'élevait, puissant, le chant

de l'hyménée et que s'étendait au loin la clarté ondoyante des torches allumées, dans la main des servantes; celles-ci s'avançaient, embellies par la joie de la fête; derrière elles venaient des chœurs se livrant au jeu de la danse; les jeunes gens, accompagnés des flûtes sonores, lançaient un chant de leurs lèvres aimables, et, autour d'eux, retentissaient les éclats de l'écho; les jeunes filles menaient leurs danses charmantes, aux accords des cithares[344]. D'un autre côté, des jeunes hommes formaient un joyeux cortège au son de la flûte; eux aussi s'avançaient se livrant aux jeux de la danse et du chant[345]; et toute la ville était remplie de festins, de danses et de fêtes. D'autres encore, hors de la ville, montés sur leurs coursiers, chevauchaient avec entrain. Des laboureurs, la tunique retroussée, fendaient la terre divine. Il y avait encore une abondante moisson; des hommes fauchaient, avec leurs outils aiguisés, les tiges penchées aux épis pesants qui semblaient être le fruit réel de Déméter; d'autres les serraient dans des liens et répandaient les gerbes dans l'aire. Il en était qui vendangeaient les vignes, la faucille à la main; certains portaient les grappes dans des corbeilles; auprès d'eux on voyait les sillons de ceps en or, illustre ouvrage du très industrieux Héphaistos, avec leurs feuilles frissonnantes et leurs échalas d'argent; ils étaient lourds de grappes mûres et déjà noires; certains foulaient le raisin, d'autres tiraient le jus[346]. D'autres se mesuraient au pugilat et à la lutte. Des chasseurs cherchaient à capturer le lièvre rapide; deux chiens aux dents aiguës, en avant, s'efforçaient de le saisir tandis qu'il s'efforçait de leur échapper. Auprès d'eux des cavaliers faisaient des efforts et luttaient à grand ahan pour obtenir le prix. Des cochers, montés sur leur char en bois tressé, lançaient, en rendant les rênes, leurs chevaux rapides, et les chars bien ajustés volaient à grand bruit, et les moyeux criaient. Leur effort n'avait pas de fin, car, jamais, ils ne remportaient la victoire; cependant comme prix proposé, dans la lice, se trouvait un grand trépied d'or, ouvrage illustre de l'industrieux Héphaistos.

Sur les bords du cercle coulait l'Océan; on eût cru voir les eaux gonflées d'un fleuve; il faisait entièrement le tour du bouclier ciselé avec art. Sur les flots, des cygnes au vol élevé lançaient leurs perçants appels et nageaient, en troupes nombreuses, à la surface des eaux. Auprès d'eux, des poissons s'agitaient en tous sens, spectacle merveilleux, même pour Zeus aux lourds grondements, dont le vouloir avait poussé Héphaistos à faire ce bouclier grand et solide, et à l'ajuster de ses mains. Le vaillant fils de Zeus le brandissait de main de maître; il s'élança sur son char attelé de coursiers, pareil à l'éclair que lance son père Zeus qui tient l'égide, d'un bond léger, et son cocher, le vigoureux Iolaos, monté près de lui, conduisait le char recourbé.

Alors, tout auprès d'eux, vint Athéna, la déesse aux yeux étincelants, et elle stimula leur courage en leur adressant ces paroles ailées : « Salut, rejetons de Lyncée [347] au renom étendu. C'est aujourd'hui que Zeus, le prince des Bienheureux, vous donne le pouvoir de tuer Cycnos et de lui enlever ses armes illustres. Mais voici ce que j'ai encore à te dire, à toi, guerrier incomparable : lorsque tu auras ravi à Cycnos la douce existence, abandonne-le, lui et ses armes, et songe à guetter l'attaque d'Arès funeste aux mortels; cherche des yeux l'endroit découvert, au-dessous du bouclier ciselé, et frappe à cet endroit avec la pointe de l'airain; puis retire-toi, car le destin ne veut pas que tu lui enlèves ses coursiers, ni ses armes illustres. »

Après ces paroles, d'un vif élan, elle monta sur le char, la très auguste déesse dont les mains immortelles tiennent la victoire. Alors Iolaos, de la lignée de Zeus, excita ses chevaux d'une voix terrible. A cet appel, les coursiers enlevaient vivement le char rapide, soulevant la poussière de la plaine, car la déesse aux yeux étincelants avait lancé, en eux, la fougue, en brandissant l'égide, et la terre à l'entour gémissait. Au même instant s'avancèrent aussi, pareils au feu ou à la tempête, Cycnos, dompteur de coursiers, et Arès, insatiable de guerre;

les chevaux des guerriers, face à face, poussèrent des hennissements aigus et l'écho, autour d'eux, fit entendre ses éclats.

Le puissant Héraclès s'adressa, le premier, à Cycnos, en ces termes : « Cycnos, l'ami, pourquoi, tous deux, dirigez-vous vos rapides coursiers contre nous qui sommes des hommes rompus à la fatigue et à la peine? Allons, range ton char poli et laisse-nous passer sur le côté du chemin. Je vais à Trachis [348], chez le roi Céyx; il est le premier à Trachis, en puissance et en dignité, et tu le sais fort bien, toi-même, puisque tu es marié avec sa fille Thémistonoé aux yeux d'azur profond. Mon ami, à coup sûr, Arès ne te sauvera pas de la mort si nous entrons en lutte. Déjà, je t'en avertis, en d'autres lieux, il a fait l'épreuve de ma lance, le jour où, pour la sablonneuse Pylos [349], il se posa contre moi en rival, plein d'un violent désir de lutte. Frappé trois fois, il dut, sous ma lance, s'appuyer au sol, son bouclier entamé; à la quatrième, de tout mon élan, je le frappai à la cuisse et je déchirai profondément sa chair. La tête en avant, il s'écroula à terre, dans la poussière, sous le choc de ma lance. Alors il eût été déshonoré, parmi les Immortels, s'il avait laissé entre mes mains ses armes sanglantes. » *Il dit; mais Cycnos à la lance de frêne* n'avait pas l'intention de lui obéir ni de retenir les coursiers qui tirent le char. Dès lors, le fils du grand Zeus et celui du seigneur Enyalios [350], de leur char en bois tressé, sautèrent vite sur le sol; les écuyers poussèrent tout près les coursiers aux belles crinières, tandis que, sous les pieds des héros qui s'avançaient, résonnait la vaste terre. Ainsi, lorsque du sommet élevé d'une haute montagne les rochers se précipitent et tombent les uns sur les autres; de nombreux chênes à la haute frondaison, de nombreux pins et peupliers aux longues racines se brisent sous leur choc et dévalent avec rapidité jusque dans la plaine; ainsi ils se heurtèrent l'un à l'autre, en poussant de grands cris. Et la ville entière des Myrmidons et la fameuse Iolcos, Arné, Héliké et Anthéia [35]

aux verts pâturages faisaient entendre le retentissant écho de leurs voix. Eux luttaient dans une prodigieuse clameur tandis que Zeus faisait éclater le tonnerre[352], pour donner à son fils le signal du combat. Tel, dans les gorges de la montagne, un sanglier muni de défenses, difficile à dépister, prend le parti de lutter contre le chasseur; il aiguise sa dent blanche, tourné de côté; l'écume, autour de sa bouche, coule de ses dents grinçantes, et ses yeux sont pareils à des flammes vivantes; les poils de sa hure et de son cou se hérissent. Tel était le fils de Zeus quand il sauta de son char attelé de coursiers[353]. C'était la saison où, perchée dans la verte ramure, la cigale sonore aux ailes sombres commence, pour les hommes, à chanter l'été; elle se nourrit et s'abreuve de fraîche rosée et, tout le jour, depuis l'aurore, sa chanson s'envole, dans ces jours de cruelle chaleur, quand Sirius brûle la peau. C'est la saison où poussent les barbes des épis de millet semé en été, où commencent à se colorer les grappes nouvelles que Dionysos a données aux hommes, pour leur joie et leur peine. C'est en cette saison qu'ils luttaient, tandis que s'élevait un bruyant tumulte[354].

Tels des vautours aux serres crochues, au bec recourbé, combattent à grands cris sur la pointe d'un roc pour une grosse proie[355], chèvre des montagnes ou biche sauvage, qu'un robuste chasseur a frappée d'une flèche de son arc; lui s'éloigne d'un autre côté, car il ignore la place où elle est tombée, mais eux l'ont vite découverte et, avec violence, ils se livrent, autour d'elle, une rude bataille. Ainsi les héros, à grands cris, s'élancèrent l'un contre l'autre. C'est alors que Cycnos, impatient de tuer le fils du très puissant Zeus, lança, contre le bouclier, sa lance d'airain; mais l'airain ne brisa pas le bouclier : ce don du dieu repoussa l'arme. Et le fils d'Amphitryon, le puissant Héraclès, entre le casque et le bouclier, dans la partie du cou laissée à découvert, sous le menton, frappa, de sa longue lance, un coup irrésistible; les deux tendons furent tranchés par l'arme meurtrière, car la

grande force du guerrier avait porté ce coup. Cycnos s'abattit, comme s'abat un chêne ou un rocher escarpé, quand il est frappé par la foudre fumante de Zeus. Il s'abattit ainsi, et, sur son corps, ses armes d'airain ciselé sonnèrent.

Alors le fils, au cœur patient, de Zeus l'abandonna et guetta l'attaque d'Arès, fléau des mortels. Des regards effrayants partaient de ses yeux; on eût dit un lion auprès de sa victime : avec une féroce avidité il a, de ses griffes vigoureuses, déchiré sa peau et, sur-le-champ, il lui a ôté la douce existence; la rage remplit son cœur au sang noir; des flammes glauques passent, terriblement, dans ses yeux; de sa queue, il fouette ses flancs et ses épaules; ses griffes creusent le sol. Nul n'ose, alors, le regarder en face ni s'en approcher pour le combattre. Ainsi le fils d'Amphitryon, insatiable de guerre, se dressa, impétueux, face à Arès, laissant son cœur se gonfler d'audace. L'autre, le cœur plein d'amertume, s'approcha; puis tous deux, en criant, s'élancèrent l'un contre l'autre. Ainsi, d'un pic élevé un rocher s'élance et roule avec de grands bonds; il va, dans un grondement impétueux; mais sa route est barrée par un roc élevé : il le heurte et s'arrête là. C'est avec un fracas semblable que le funeste Arès, lourd pour les chars, s'élança en criant; de son côté, Héraclès le reçut avec une ferme vigueur. Cependant Athéna, la fille de Zeus qui tient l'égide, parut devant Arès, tenant la sombre égide; elle lui lança un regard irrité et lui adressa ces paroles ailées : « Arès, retiens ta fougueuse ardeur et tes bras invincibles, car il ne t'est pas permis de tuer, pour le dépouiller de ses armes, Héraclès, le fils au cœur vaillant de Zeus. Allons, cesse de combattre et ne te dresse pas contre moi. »

Elle dit; mais elle ne put convaincre le cœur magnanime d'Arès. Poussant un grand cri et brandissant ses armes pareilles à la flamme, il bondit promptement contre le puissant Héraclès, impatient de le tuer, et violemment irrité par la mort de son fils, il lança son arme d'airain sur le grand bouclier; mais la déesse aux yeux étincelants,

Athéna, se pencha du haut du char et détourna l'élan de la pique; une douleur aiguë saisit Arès; il dégaina alors son glaive acéré et se précipita sur Héraclès au cœur fort; mais, tandis qu'il l'attaquait, comme sa cuisse était découverte, sous le bouclier ciselé, le fils d'Amphitryon, insatiable de guerre, le frappa avec force; il fit dans la chair une large déchirure, car il avait bien dirigé sa lance, et renversa Arès au milieu du chemin.

Alors Déroute et Panique poussèrent vite près de lui le char aux belles roues, le relevèrent de la terre aux larges routes et le placèrent sur le char bien travaillé. Vite, ensuite, elles fouettèrent les chevaux et gagnèrent l'Olympe élevé. Le fils d'Alcmène et l'illustre Iolaos s'en allèrent, après avoir enlevé les belles armes des épaules de Cycnos et, vite aussi, ils gagnèrent la ville de Trachis, avec leurs rapides coursiers. De son côté, Athéna aux yeux étincelants gagna le grand Olympe et le palais de son père. Quant à Cycnos, il fut enseveli par Céyx et par la foule immense des gens qui habitaient les cités voisines de l'illustre roi, Anthéia, la ville des Myrmidons, la fameuse Iolcos, Arné et Héliké. Une grande foule se rassembla, en considération de Céyx, cher aux dieux bienheureux. Mais le tombeau et le monument furent réduits à néant par l'Anauros, grossi par une pluie d'orage : tel avait été, en effet, l'ordre d'Apollon, le fils de Letô, parce que, auparavant, Cycnos guettait et pillait par la force tous ceux qui conduisaient vers Pythô, de magnifiques hécatombes.

NOTES

HÉSIODE

La Théogonie

1. Le titre n'est pas particulier à cette œuvre; il existait très probablement des théogonies antérieures à celle d'Hésiode (cf. *Notice*, p. 19).

2. Les vers 1-115 constituent le prélude de l'œuvre; 1re partie, *Vision sur l'Hélicon*, v. 1-34; 2e partie : *hymne aux Muses*, v. 35-115.

L'authenticité du prélude a été contestée, soit dans son ensemble, soit dans quelqu'une de ses parties. Malgré un certain désordre, plus apparent que réel, dans la composition, et qui a pour cause la divergence même des sources dont s'inspire le poète, les éditeurs les plus récents admettent l'authenticité de tout le passage.

3. Chaîne de montagnes de Béotie, au sud du lac Copaïs, consacrée à Apollon et aux Muses : elles y avaient un sanctuaire célèbre.

4. La fontaine Aganippé, au pied de l'Hélicon.

5. Cet autel se trouvait sans doute dans le sanctuaire des Muses dont on voit encore aujourd'hui les ruines, au bord d'un torrent.

6. Torrent descendant de l'Hélicon vers le lac Copaïs.

7. Source située presque au sommet de l'Hélicon. Suivant la légende, c'est Pégase qui d'un coup de son sabot avait fait jaillir la source (Hippocrène : *Source du cheval*).

8. Cours d'eau situé au N.-O. de l'Hélicon.

9. Ἐνεποιήσαντο est un aoriste d'habitude, de valeur équivalente à celle du présent ἐνέχευνται; il n'est donc pas nécessaire de séparer les quatre premiers vers des vers suivants, et de voir là deux scènes différentes.

10. Il s'agit de la mère d'Aphrodite dont il est fait mention dans l'*Iliade*, V, 370, et qui était honorée à Dodone comme ayant été la première épouse de Zeus.

11. La construction la plus simple et la plus satisfaisante est de faire rapporter τόνδε à μῦθον ; le pronom με reprend Ἡσίοδον du v. 22. « La *Théogonie* est signée », dit avec raison M. Mazon (*Hésiode*, coll. Budé, *Notice*, p. 3). Théognis fait de même dans le prélude des *Elégies*, v. 22-23. Phocylide signe chacun de ses distiques. Voir une allusion à ce passage dans les *Travaux*, v. 658 et suivant.

12. C'est l'œuvre didactique opposée à l'œuvre d'imagination.

13. Attribut des dieux et des rois, des aèdes et des rhapsodes.

14. Dicton populaire, cité dans l'*Iliade*, XXII, 126 ; d'après ce passage il semblerait faire allusion aux entretiens des amoureux.

15. Les Muses participent à l'omniscience de Zeus ; cf. *Iliade*, II, 485.

16. Le vers 48 est rejeté par Guyet, suivi par Rzach et Mazon, « ... Que les déesses chantent au début comme à la fin de leurs chants. »

17. Région située le long du littoral du golfe Thermaïque, sur les pentes orientales du mont Olympe. Les Muses ont leur sanctuaire préféré dans l'Hélicon, mais elles ont vu le jour en Piérie, et leur demeure est dans l'Olympe. Aussi sont-elles appelées tantôt Olympiennes, ou Piérides, tantôt Héliconiennes.

18. Mnémosyne est fille de Terre et de Ciel ; cf. v. 135 et v. 915. Elle personnifie la mémoire, si nécessaire à la poésie et au chant.

Eleuthère est une ville de Béotie, au pied du Cithéron, à la frontière de l'Attique dont plus tard elle dépendra.

19. Le vers 59 est interpolé ; il appartient à l'*Iliade* où on le rencontre trois fois : X, 470 ; XIX, 153 et XXIV, 143 ; « ... lorsque, les mois s'écoulant, de nombreux jours furent révolus ».

20. Les vers 65-67 sont à rejeter : « ... parmi les fêtes ; et de leurs bouches, à la voix ravissante, elles célèbrent, dans leurs chants, les lois du monde et les sages coutumes des Immortels, en un aimable concert ». Quelques éditeurs, parmi lesquels Rzach, rejettent également les vers 62-64.

21. Voir les détails de cette victoire aux vers 495 et suivants.

22. La généalogie, le nombre, le nom des Muses ne semblaient pas fixés à l'époque homérique. Calliope a toujours été considérée comme la première des Muses ; elle donne l'inspiration prophétique ; elle est la Muse de l'éloquence, le premier des arts.

23. Le roi est le chef religieux et le chef militaire de la cité homérique. Il préside le Conseil ; il est l'arbitre des conflits.

24. Ce long passage sur les faveurs que les rois tiennent des Muses ne peut manquer de rappeler le débat d'Hésiode et de son frère Persès (il y avait eu un premier procès bien avant la

composition des *Travaux*) devant les rois de Thespies. Il y a peut-être là une flatterie discrète pour se ménager la faveur des rois, en même temps que le rappel d'une sorte de parenté spirituelle. Sans doute, les rois sont les « nourrissons de Zeus », mais, comme les poètes, ils tiennent des Muses les dons qui parent leur esprit.

25. Les citharistes ou joueurs de cithare étaient des musiciens de profession; ils accompagnaient la voix du chanteur, mais ne chantaient pas eux-mêmes. On appelait citharède (κιθαρῳδός) celui qui se servait de la cithare pour accompagner son propre chant. Au reste, les deux termes étaient souvent pris l'un pour l'autre.

26. Les Grecs aimaient beaucoup le chant des aèdes et la musique elle-même. Rares étaient les cérémonies religieuses ou les actes importants de leur existence qui ne fussent embellis par un élément musical.

27. C'est la mer considérée comme une « route ouverte ». Je garde le mot grec masculin, car il s'agit d'un dieu, non d'une déesse (cf. v. 233 et suivants).

28. L'auteur a l'intention de faire une cosmogonie, aussi bien qu'une théogonie (cf. v. 964).

29. Le Chaos (χαίνω), c'est ici le vide et non point la matière inerte d'Ovide *(rudis indigestaque moles)*. Dans la théogonie ancienne attribuée à Orphée (cf. *Iliade*, XIV, 200 et suivants) la naissance de l'Univers est due à l'union de l'Océan avec Téthys.

30. Les vers 118-119 sont dus à une interpolation récente : « ... de tous les Immortels qui habitent le sommet de l'Olympe neigeux, et le sombre Tartare, dans les profondeurs de la terre aux larges routes ». Ils sont inconnus de Platon et d'Aristote. La forme du pluriel (Τάρταρα) ne se retrouve que dans un autre passage suspect (v. 841). En outre Hésiode ne confond pas ailleurs le Tartare avec l'Hadès. Sur la position du Tartare, voir les v. 723-725. (La confusion se retrouve dans le *Bouclier*, v. 255.)

31. Il ne s'agit pas ici de l'Amour tel que nous le représenteront les mythologies antiques, mais il représente la force attractive des éléments. Cette conception abstraite remonte certainement à une cosmogonie antérieure, vraisemblablement à celle d'Orphée où nous retrouvons aussi le Chaos et la Nuit.

32. Erèbe et Nuit représentent les ténèbres primitives.

Si le vers 125 est rejeté (« ... qu'elle conçut et enfanta de son union avec Erèbe), Nuit enfanta seule Ether et Jour; c'est en effet ce qui semble résulter des v. 107 et 213. Le rôle de l'Amour ne commença donc qu'avec Terre et Ciel. Ether représente la lumière céleste; Jour représente la lumière terrestre.

33. Ces divinités sont les Titans. Ils semblent personnifier

les grandes forces de la nature et ses principaux phénomènes : Hypérion (qui marche au-dessus) est le soleil; Théia, l'aurore; Phébé, l'éclat du soleil et de la lune. Thémis personnifie la justice, et Mnémosyne est la déesse de la mémoire, la mère des Muses Homère, dans l'*Iliade*, ne connaissait que Cronos, Rhéia et Japet. Téthys ne doit pas être confondue avec Thétis, l'une des Néréides.

34. Cronos est confondu parfois avec Chronos (χρόνος) le dieu du temps. Le mot se rattache à κραίνω, et signifierait : celui qui crée.

35. Le v. 141 est rejeté depuis Goettling : « ... qui donnèrent à Zeus le tonnerre et lui firent la foudre ».

36. Il y avait des traditions différentes sur les Cyclopes. Homère cite également Polyphème, mais celui-ci n'avait aucun lien de parenté avec les trois nommés par Hésiode, car il était fils de Poséidon et de la nymphe Thossa.

Ils représentent la foudre dans ses divers aspects, comme leur nom l'indique : Brontès, c'est le fracas du tonnerre; Stéropès, c'est l'éclair; Arghès, c'est la lueur livide de la foudre.

37. Les v. 144-145 sont à rejeter : «... ils furent nommés Cyclopes justement à cause de cet œil rond, tout seul, au milieu du front ».

38. Briarée est cité dans l'*Iliade*, I, 403. Ces Géants appelés aussi Hécatonchires (aux cent bras) semblent représenter les forces qui s'opposent à la lumière, les nuages.

39. La nature de ce métal ne nous est pas connue. Homère en connaissait la trempe. On donnait aussi ce nom à un métal précieux et résistant que les Anciens prétendaient pouvoir extraire de l'or.

40. Gardiennes du droit; vengeresses des crimes. D'après E. Rodhe, *Psyché*, p. 222, elles n'étaient, au début, autre chose que l'âme irritée de l'homme assassiné poursuivant sa vengeance.

41. Ces géants ne doivent pas être confondus avec les Hécatonchires (cf. v. 163 et note 38). Hésiode ne parle pas de la lutte de ces géants contre Zeus, la Gigantomachie, qui prend une place importante dans la littérature et l'art grecs; certains prétendent qu'il a dû célébrer cette lutte dans une partie de son poème aujourd'hui perdue.

42. Les Mélies, Méliades ou Méliennes, nymphes des frênes. On connaissait encore les Oréades, nymphes des montagnes, les Dryades, nymphes des forêts de chênes, les Hamadryades qui vivent sous l'écorce, et surtout les Naïades, ou nymphes des eaux.

43. C'est Aphrodite Anadyomène (qui sort de l'eau), telle qu'elle est représentée par l'Anadyomène du Vatican, réplique de celle de Praxitèle, ou par le célèbre tableau de Botticelli (Florence).

Homère lui donne une autre origine; il la nomme fille de Zeus et de Dioné.

D'après l'*Hymne à Aphrodite*, elle serait née sur les rivages de l'île de Chypre.

44. Ile de la Mer Ionienne, au sud de la presqu'île orientale du Péloponèse.

45. Grande île de la Méditerranée orientale, non loin des côtes de la Phénicie.

46. Le v. 196 est interpolé : « ... déesse née de l'écume et Cythérée à la belle couronne ».

47. Cythère avait été occupée, dès les temps reculés, par des Phéniciens, et c'est par eux que fut apporté en Grèce le culte de Cypris.

48. Les v. 199-200 sont interpolés : « ... et Cyprogénie, parce qu'elle naquit à Chypre battue des flots, et aussi Philomédée parce qu'elle sortit du membre viril. »

49. Noter le rapprochement : Τιτῆνας, τιταίνοντας, τίσιν.

50. C'est le lot assigné à chaque homme, et plutôt le sort malheureux : le malheur ou la mort; le mot est, dans l'*Odyssée*, souvent joint à θάνατος, cf. *Odys.*, IX, 61, XI, 409 et *passim*.

51. Les v. 218-219 sont empruntés à un autre passage : v. 905-906. Les Parques nommées dans ce vers ne sont pas filles de Nuit, mais de Zeus et de Thémis.

« ... Clotho, Lachésis et Atropos qui donnent aux hommes, dès leur naissance, le bonheur et le malheur. »

52. Génies de la mort, divinités vengeresses. Elles se distinguent de la Kère (cf. ci-dessus, v. 211) qui est l'équivalent du *Fatum*. Dans le *Bouclier*, v. 249 et suivants, elles sont devenues des divinités du carnage.

53. La Némésis est la divinité qui inspire le juste sens des limites dans la jouissance des biens que les dieux ont laissés en partage aux hommes. C'est, comme conséquence, la tendance jalouse des dieux et des hommes à maintenir l'équilibre entre les parts; elle est le sens de la loi du partage égal. Hésiode en fait un fléau, sans doute parce que son rôle est de frapper ceux qui s'élèvent au-dessus du niveau commun.

54. Le serment joue un rôle capital dans la vie politique comme dans la vie judiciaire chez les Grecs; les Rois prêtent serment; dans les procès, les parties prêtent serment; il est souvent employé comme unique moyen de preuve. (Voir les *Travaux*, v. 219 et 804.)

55. Nérée représente la fluidité de l'eau et son éternel mouvement. C'est lui qui, vaincu par Héraclès, lui révéla la retraite mystérieuse des Hespérides.

56. Le v. 259 est rejeté par Ahrens, Rzach et Mazon : « ... Evarné d'une aimable prestance, d'une beauté parfaite. »

57. Toutes ces divinités, comme on peut le voir par leur nom, représentent les divers aspects de la mer ou de la navigation; elles personnifient les vertus de leur père Nérée.

58. Aellô, c'est la Bourrasque, et Ocypète, la rapidité dans le vol.

Les Harpyes sont les divinités ravisseuses qui emportent tout dans la tourmente.

59. Les Grées, c'est-à-dire les vieilles : celles qui sont ridées comme la crête des vagues.

60. C'est-à-dire Poséidon.

61. Il ne s'agit pas de sources qui donneraient naissance à l'Océan, mais des eaux mêmes de l'Océan, considérées comme la source de tous les fleuves.

62. Ile de l'Océan, près de Gadès.

63. Ville du Péloponèse, en Argolide, non loin d'Argos.

64. Habitants d'un pays de Lycie où les phénomènes volcaniques sont fréquents.

Echidna comme Chimère (v. 319 et s.) représentent ces phénomènes.

65. Ville d'Argolide. C'est dans un marais des environs que vivait le monstre, tué par Héraclès.

66. Les v. 323-324 sont empruntés à l'*Iliade*, VI, 181 et 182. Dans ce passage, Homère dit également que la Chimère fut tuée par Bellérophon, mais il ne parle pas de Pégase. « ... le devant est d'un lion; le derrière, d'un dragon; le milieu, d'une chèvre; et son souffle fait jaillir la redoutable flamme d'un feu ardent. »

67. La Phix, confondue plus tard avec le Sphinx qui, venu d'Ethiopie, s'était posé sur le mont Phikion, non loin de Thèbes, et dévorait ceux qui ne pouvaient deviner les énigmes qu'il posait aux passants. Œdipe devina l'énigme et le tua.

68. Localité du Péloponèse, au nord de l'Argolide.

69. Parmi ces vingt-cinq fleuves, six seulement appartiennent à la Grèce, et un à la Macédoine : l'Alphée, l'Achéloos, l'Haliacmon, le Pénée, le Ladon, l'Evénos; le Strymon est de Macédoine (la Strouma). Les autres sont, en grande partie, d'Asie Mineure. Leur célébrité est due aux poèmes épiques; il faut noter en outre que le père d'Hésiode était venu d'Asie Mineure.

70. Borée est le vent du nord (venu de Thrace). Cf. *Travaux*, v. 506. — Notos est le vent du sud.

71. On peut supposer que ce passage, assez inattendu ici, est inspiré à Hésiode par quelque poème allégorique antérieur, célébrant et personnifiant les vertus de Zeus.

72. Les v. 407-408 ont été transposés dans l'ordre inverse par Rzach.

73. Bien qu'elle n'ait pas de frère pour la protéger.

74. Le v. 427 est placé avant le v. 426 par Goettling et par Rzach; il est rejeté par Mazon : « ... et un apanage sur terre, au ciel et sur mer. »

75. Epithète de Poséidon. Avec son trident, Poséidon soulève les flots ou cause des tremblements de terre.

76. Hermès était en effet un dieu pasteur, κριοφόρος. Il est représenté avec une brebis sur les épaules dans l'*Hermès Criophore* de la collection Pembroke.

77. Cet hymne à Hécate est, d'après Goettling, une interpolation orphique. Tel n'est pas l'avis de E. Rodhe, ouv. cit., p. 330. Il n'est pas interdit de penser que cet hymne, comme l'hymne à Styx (v. 383-410), a été inspiré à Hésiode par quelque théogonie plus ancienne.

Le caractère de la déesse n'est pas ici semblable à celui qu'on lui donnera plus tard. Elle deviendra la déesse redoutable de la frayeur nocturne sur les chemins et aux carrefours, la déesse magicienne par excellence.

78. Histié ou Hestia, divinité du foyer. Le mot est employé par Homère (*Odyssée*, XIV, 159; XX, 231); mais il ne désigne que le foyer, non pas encore une divinité.

79. Simple formule, car Zeus n'est pas encore né; certains éditeurs rejettent ce vers.

80. Ville du nord de la Crète au N.-O. du Dictos et au pied de la montagne.

81. Voir la note précédente. Dans l'île de Crète, on adorait Zeus sous le nom de Dictaios. C'est tantôt sur le mont Dictos, tantôt sur le mont Ida que, d'après les légendes grecques, se passa l'enfance de Zeus.

82. C'est-à-dire le mont des Chèvres. C'est là que Zeus fut nourri par la chèvre Amalthée. On croit avoir retrouvé la grotte de la légende, en 1883, non loin du village de Psychro, près de l'ancienne Lyctos.

83. Le v. 494 est rejeté par Wilamovitz et par Mazon : « ... trompé par les conseils rusés de Terre. »

84. Ancien nom de Delphes. La pierre était un bétyle, pierre sacrée, conservée en effet à Delphes dans l'enceinte du tombeau de Néoptolème. Elle était enveloppée de laine qui figurait les langes dont Rhéia l'avait habillée.

85. Cf. v. 156 et suiv. et v. 624 et suiv.

86. Appelée primitivement Ægialée, du nom de son fondateur.

puis Mécôné, et enfin Sicyone. Située au nord du Péloponèse, près des rives de l'Asôpos.

87. Zeus connaissait bien la ruse, mais sa colère éclate seulement lorsqu'il la constate.

88. Il s'agit de la férule narthèce, commune en Grèce; c'est une ombellifère. L'intérieur de la tige est formée par une moelle qui se consume longtemps sans brûler l'écorce, et peut servir ainsi à conserver le feu. Cf. *Travaux*, v. 52.

89. Les v. 576-577 sont rejetés par Wolf et par Mazon : « ... autour de sa tête, Pallas Athéna disposa de charmantes couronnes faites de fleurs des prés verdoyants. »

90. La parure est plus simplement décrite dans les *Travaux*, v. 72 et suiv.

91. V. 590 rejeté : « ... car c'est d'elle qu'est issue la race féminine. »

92. Voir la même comparaison dans les *Travaux et Jours*, v. 303 et suiv.

93. Comparez avec *Travaux*, v. 702 et suiv. Voir aussi Sémonide, *Sur les femmes*, v. 96, p. 114.

94. Cf. ci-dessus, v. 147 et suiv.

95. Dans l'*Iliade*, les Enfers sont situés sous la terre, dans l'*Odyssée*, aux extrémités de la terre. Les deux conceptions semblent se confondre ici.

96. Le v. 631 est placé avant le v. 630, suivant l'ordre du pap. Rainer.

97. L'Othrys est une chaîne de montagnes au sud-est de la Thessalie. L'Olympe est au nord, à une distance d'environ 120 kilomètres.

98. Le nectar est, dans l'*Iliade*, le breuvage des dieux, qui donne l'immortalité. Plus tard l'ambroisie fut également considérée comme la boisson des dieux.

99. Vers 642 suspect : « ... lorsqu'ils eurent goûté au nectar et à la délicieuse ambroisie. »

100. Les v. 671-673 sont la répétition à peu près exacte de 150-152.

101. Epithète homérique. (*Iliade*, XVII, 374.)

102. C'est donc que Zeus, jusqu'ici (depuis dix ans), n'aurait pas combattu? Ou bien il n'aurait pas combattu du moins avec la foudre que les Cyclopes lui auraient donnée à ce moment seulement? Mais rien ne nous l'explique.

103. D'après tout ce passage, la victoire est due à Zeus; mais les v. 713 et suiv. vont montrer que ce sont les Cent-Bras qui remportent la victoire. Il y a ici deux traditions juxtaposées

et contradictoires : il semble bien que les v. 687-712 soient interpolés. (Cf. Mazon, ouv. cit. *Notice*, p. 13.)

104. Les v. 721 et 723 *b* paraissent être des doublets, destinés à résumer les v. suivants, puis restés dans le texte avec les autres vers rétablis (cf. Mazon, ouv. cit., *Introduction*, p. XVIII et XIX) «... telle est la distance qui sépare la terre du sombre Tartare. (v. 721) » — « ... égale est la distance qui sépare la terre du sombre Tartare (v. 723 *b*). »

105. Le Tartare se distingue nettement de l'Hadès, aussi bien chez Homère que chez Hésiode. L'Hadès ou l'Erèbe se trouve soit sous la terre, soit aux extrémités du monde (cf. v. 622 et note).

Le Tartare, d'après Homère, est « l'abîme souterrain, là où sont les portes de fer et un seuil de bronze, aussi bas au-dessous de l'Hadès que le ciel est loin de la terre ». *Il.*, VIII, 13 et s.; trad. Lasserre, class. Garnier. C'est la prison des Titans. Plus tard, il sera considéré comme le lieu de punition des damnés. (Voir la descr. du Tartare dans Virgile. *Enéide*, VI, v. 536-636.)

106. Le v. 731 est rejeté par Guyet suivi par Rzach et Mazon : « ... dans une contrée humide, à l'extrémité de la vaste terre. »

107. Poséidon est un dieu constructeur. Dans l'*Iliade*, XXI, 441 et suiv., il rappelle à Phoibos comment il a construit les remparts de Troie.

108. Les descriptions qui suivent, aux v. 736-819, comme l'épisode de Typhée (v. 820-880) sont des interpolations évidentes. (Cf. Mazon, ouv. cit., *Notice*, p. 14 et 15, et p. 58, note 4, etc.). La Titanomachie se termine très naturellement par les v. 881-885.

109. C'est-à-dire Atlas; le passage interpolé est en contradiction avec un autre passage (v. 517-519), où Hésiode situe Atlas « aux frontières de la terre, en face des Hespérides ».

110. Cependant il croise Nuit tous les matins et tous les soirs, et ils se saluent (v. 749).

En outre Sommeil est ici une divinité puissante alors que, plus haut, il était porté, comme un enfant, sur les bras de sa mère. Il y a là d'apparentes contradictions; les interpolations ont différents auteurs.

111. Nouvelle confusion : Homère et Hésiode ne situent pas l'Hadès et le Tartare dans les mêmes régions. (Voir le v. 725 et la note.)

112. Il s'agit de Cerbère.

113. Le passage est amené par la description précédente de l'Hadès, mais la divinité qui paraît ici est bien différente de la *Styx* d'Hésiode (v. 383-403).

114. Les v. 807-810 sont un doublet des v. 736-739.

115. Au v. 306, il est appelé Typhon. D'après l'*hymne à Apollon* (v. 129 et suiv.), ce géant aurait été enfanté par Héra seule, sans union avec Zeus. Typhée est connu d'Homère. Cf. *Iliade*, II, 782.

116. Le vers 828 est suspect : « ... et de toutes ces têtes jaillissaient des regards de feu. »

117. Cette montagne est le Typhaonion, en Béotie. Voir le *Bouclier*, v. 32.

118. Le four était formé par une cavité creusée souvent dans la terre ou à flanc de coteau, avec un orifice dans la partie inférieure, par où on envoyait, à l'aide d'une tuyère en terre cuite, de l'air provenant d'une outre qui servait de soufflet.

119. Une des plus anciennes épithètes d'Athéna, et dont le sens serait en rapport avec le nom du dieu marin Triton et avec le nom de plusieurs rivières de la Grèce : déesse des eaux ou née des eaux.

120. Zeus agit comme son aïeul Ouranos et son père Cronos. Mais on ne verra pas apparaître ce fils « au cœur plein de violence » dont la naissance avait été fixée cependant par le destin. En outre, on est étonné de constater l'imprudence de Sagesse qui se laisse tromper par des paroles caressantes. Il est bon de signaler ici que l'on trouve dans Chrysippe, cité par Galien (*Sur les dogmes d'Hippocrate et de Platon*, III, 8), une autre version de l'épisode de Métis et de la naissance d'Athéna, attribuée par lui à Hésiode.

121. Les vers 910-911 sont rejetés par Gruppe, suivi par Rzach et Mazon : « ... de leurs yeux au brillant regard coulait l'amour qui brise les membres; de beaux regards étincellent sous leurs cils ».

122. Autre nom d'Hadès.

123. Hébé est la personnification de la jeunesse; elle est l'échanson des Immortels, et elle sera donnée comme épouse à Héraclès. (Cf. *infra*, v. 950 et suiv.)

124. Ilithye est la déesse des accouchements.

125. C'est ainsi qu'elle aurait aussi enfanté Typhon (cf. v. 821 et note).

126. Héros thébain, petit-fils de Poséidon, fondateur de Thèbes, en Béotie.

127. Ariane avait auparavant aimé Thésée et lui avait permis de se diriger dans le Labyrinthe au moyen d'un fil; mais Thésée, ingrat et infidèle, l'avait abandonnée.

128. C'est la déesse magicienne que rencontre Ulysse, au chant X de l'*Odyssée*.

129. Aiétès règne sur la ville d'Aea, à l'extrême orient, sur

les bords de l'Océan. Il est le possesseur de la Toison d'or que Jason lui ravira.

130. Médée mit à la disposition de Jason qu'elle aimait son art de magicienne, pour ravir la Toison d'or, et elle accompagna les Argonautes à leur retour.

131. Comme les vers 108-110, ce passage atteste que l'auteur a voulu faire une cosmogonie, en même temps qu'une théogonie.

132. Les vers 965-1018 constituent une héroogonie, très vraisemblablement rattachée à l'œuvre d'Hésiode par des rhapsodes postérieurs. Le *Catalogue* devait également se rattacher à notre texte par les v. 1019-1022.

133. Héros, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène. Expert dans les arts de l'agriculture et de l'élevage, il personnifie, peut-être, l'action bienfaisante du soleil printanier. (Cf. Virgile, *Géorgiques*, IV, 317 et suiv.)

134. Ce héros fut l'allié des Troyens et fut vaincu par Achille. Voir *Odyssée*, XI, 522.

135. Emathion n'est pas autrement connu.

136. Fils d'Hermès et de Herse, époux de Procris. Aurore s'éprit de lui et réussit, un temps, à séparer les deux époux. Il tua sa femme par accident et se jeta de désespoir dans la mer, du promontoire de Leucade.

137. Phaéton (le Brillant) : épithète du soleil dans l'*Iliade*. Il est fils d'Hélios et de Klymène dans Euripide, *Hipparque*, 737 et suiv. Il représente ici l'étoile du soir, ou Vénus.

138. Médée. (Cf. v. 961 et note 130.)

139. Fils de Poséidon et de la nymphe Tyro. Il avait ravi le trône à son frère Aison, roi de Thessalie; le fils de ce dernier, Jason, revendiqua le trône. Pélias promit de le lui laisser, s'il parvenait à lui apporter la Toison d'or; d'où l'expédition des Argonautes. Pélias fut tué par ses filles, sur le conseil de Médée.

140. Ville de Thessalie où régnait Pélias.

141. Jason avait été également élevé par le célèbre centaure qui devait être aussi l'éducateur d'Achille et d'Asklépios.

142. Phôcos, roi d'Egine, comme son père Eaque. Il fut tué par ses frères Pélée et Télamon.

143. Pélée, fils d'Eaque. Il épousa d'abord Antigone, fille du roi Eurytion, puis la Néréide Thétis.

144. Le héros de l'*Enéide*, parti de Troie, après la défaite des Troyens, et venu dans le Latium.

145. Cf. *Iliade*, II, 821. L'Ida est une montagne de Mysie en Asie Mineure (actuellement le Kara-dagh). Il y a également un mont Ida en Crète.

146. Le vers 1014 est rejeté par Rzach et Mazon. «... elle enfanta aussi Télégonos, par la volonté d'Aphrodite d'or. »

147. Ces derniers vers annoncent le *Catalogue* des femmes aimées d'un dieu.

Les Travaux et les Jours

148. Sur les Muses, voir *Théogonie;* v. 53 et la note.

149. Persès, le frère d'Hésiode. (Voir *Notice*, p. 8.)

150. L'authenticité de ces dix premiers vers, formant le prélude, a été très discutée. Les critiques anciens, à la suite d'Aristarque, et la plupart des commentateurs modernes, l'ont déclaré apocryphe. La principale raison en est que ce passage manquait dans le texte sur plomb connu par Pausanias (IX, 31, 4) et conservé par les Béotiens de l'Hélicon. Mais, d'une part, l'appel à Zeus justicier et vengeur est ici bien à sa place comme on peut le voir par la suite du poème, et le style avec ses répétitions et ses antithèses est bien conforme à celui d'Hésiode; d'autre part, comme le montre M. Mazon (*Les Travaux et les Jours*, Hachette, 1914. *Commentaire*, pp. 38 et 39) à la suite de Dimitrijevic (*Stud. Hes.*, p. 8), les prêtres du Val des Muses ont pu, selon toute vraisemblance, supprimer ce passage, parce qu'il contenait un appel aux Muses de Piérie.

151. Dans la *Théogonie*, Hésiode ne parle que d'une Lutte, la Lutte au cœur violent (v. 225); il reconnaît ici qu'il en existe une autre qu'on pourrait appeler l'émulation; et c'est celle-ci que devra écouter Persès.

152. Je lis χατίζων. Les particules μέν et δέ opposent les verbes σπεύδει et ζηλοῖ; le relatif ὅς a un sens démonstratif. (Cf. T. A. Sinclair, *Hesiod Works and Days*, note aux v. 21-24). Voir, par contre, Mazon, ouv. cit., *Comment.*, p. 42 et 43.

153. La sentence est la conclusion naturelle du développement sur la bonne « Eris ». Les verbes κοτέει et φθονέει ont rapport à la bonne émulation, non à l'envie haineuse.

154. Il s'agit de la place publique (l'agora) de Thespies, où les rois rendaient la justice. (Cf. *Théogonie*, v. 85 et note au v.) A Thespies, ils étaient sept, d'après Diodore de Sic., IV, 29, 4.

155. Hésiode a donc perdu un premier procès, parce que Persès a corrompu ses juges. Ceux-ci se fondent, pour juger, non sur des textes, mais sur des arrêts précédents concernant des cas analogues : « Un pareil système, dit Glotz (*Histoire grecque*, I, p. 219), est d'une pratique délicate et dangereuse... Des juges prévaricateurs disposent d'une arme perfide. »

156. Deux dictons populaires tendant à prouver qu'une honnête pauvreté vaut mieux qu'une fortune mal acquise.

Platon cite le premier et lui donne ce sens : « ... si le gardien... ne se contente pas de cette vie modeste... S'il se laisse surprendre à une sotte et puérile idée de bonheur qui le pousse à s'approprier tout ce qui est dans l'Etat... il reconnaîtra qu'Hésiode était vraiment un sage quand il disait que « la moitié est en quelque manière plus que le tout ». (Platon, *République*, V, 466 c, trad. E. Chambry, coll. Budé.)

La mauve et l'asphodèle étaient la nourriture du pauvre et le second dicton signifie à peu près : « savoir vivre de peu est la vraie richesse. »

157. C'était la coutume de suspendre, pendant la mauvaise saison, le gouvernail au-dessus du foyer pour le maintenir en bon état. (Voir plus bas au v. 629.)

158. Allusion au sacrifice de Mécônè (cf. *Théogonie*, v. 535 et suiv.). Irrité de ce que Prométhée l'avait amené, par ruse, à choisir la plus mauvaise part, dans le partage de la victime, Zeus avait caché le feu.

159. Voir la *Théogonie*, v. 567 et la note. Voir également le récit de Prométhée dans Eschyle, *Prométhée*, v. 109 et suiv.

160. Argos (Argus) était le géant fabuleux, préposé par Héra à la garde de la nymphe Io, l'amante de Zeus. Charmé par la musique magique d'Hermès, il s'endormit; le dieu le tua et délivra Io.

Cependant, l'étymologie de ἀργειφόντης (Ἄργος-φόνος = qui tue) a été très discutée. Voir à ce sujet P. Chantraine, *Mélanges*, O. Navarre. Toulouse, 1935, p. 69 et suiv.

161. Déjà difforme dès sa naissance, Héphaistos fut précipité du haut de l'Olympe par Zeus irrité (ou par Héra). (Cf. *Iliade*, I, 590 et XVIII, 395). On a voulu voir dans cette claudication l'image de la flamme sautillante.

162. Pandore, πάντων δῶρον = don de tous les dieux.

163. Prométhée et Epiméthée étaient des Titans, fils de Japet et de l'océanide Clymène. (Cf. *Théogonie*, v. 507 et suiv.)

Prométhée est celui qui « réfléchit avant » (προμανθάνω). Epiméthée, au contraire, est celui qui « réfléchit après coup ». C'est ainsi que celui-ci manque de prudence, alors que l'autre est avisé et rusé.

164. Le vers 93 est interpolé; il est tiré de l'*Iliade*, XIX, 360. « ... car dans la misère, les hommes vieillissent vite ». La glose est amenée par le mot γῆρας qui paraît dans quelques manuscrits, au vers précédent, à la place de κῆρας.

165. Le sens du mot Ἐλπίς (Espoir) a été très discuté. Comment l'espoir est-il resté enfermé dans la jarre, alors que les hommes le connaissent? Comment est-il dans la jarre des maux, puisqu'il est un bien?

Lebaigue (*Annales de la Faculté de Bordeaux*, VIII, 1886, p. 249 et suiv.) donne au mot le sens de « prescience ». Dans ce sens, l'« Ἐλπίς » serait un mal, parce que les hommes seraient à l'avance réduits au découragement s'ils connaissaient les malheurs que l'avenir leur réserve; mais ce mal leur est épargné puisqu'il est resté dans la jarre.

M. Mazon (ouvr. cit., *Commentaire*, p. 53 et suiv.) explique autrement la difficulté. Il garde au mot son sens ordinaire; l'espérance serait un mal parce qu'elle est la « fille du malheur »; il n'est donc pas étrange qu'elle soit dans la jarre.

D'autre part, elle est à la disposition des hommes, parce qu'elle est justement restée dans la jarre.

Pour T. A. Sinclair (ouv. cit., note au v.), l'espoir étant resté dans la jarre, Hésiode veut dire que la condition humaine est sans espoir ((hopeless).

Toutefois, il semble bien que toute explication doive sauvegarder ces deux points : 1° Pandore ayant répandu les maux en les laissant sortir de la jarre, l'« Ἐλπίς » est inconnue des hommes puisqu'elle n'est pas sortie. 2° L'Ἐλπίς est un mal, puisqu'elle est dans la jarre des maux. Il faut donc distinguer cette Ἐλπίς, de l'Espoir que connaissent les hommes. Il est possible qu'Hésiode ait fait la distinction. Il parle au v. 500 de l'ἐλπὶς οὐκ ἀγαθή. Il distingue également deux « Ἔρις », et deux « Αἰδώς » (*Travaux*, v. 11 et s. et 317). Voir également Théognis, v. 637 et 1135. La mauvaise Ἐλπίς serait peut-être l'attente éclairée de l'avenir, la prescience qui conduirait l'homme au désespoir; la bonne serait l'attente aveugle, celle que nous connaissons. Le mal, dit ailleurs Hésiode, vient silencieusement (σιγῇ), v. 103-104. Voir aussi les paroles de Silène à Midas dans Aristote cité par Plutarque : Consol. à Apoll. 27.

166. Il n'est pas nécessaire d'expliquer Ἄλλα par un hellénisme (cf. Mazon, *Commentaire*, p. 57) si on voit un mal dans l'Ἐλπίς.

167. Comparer la narration des mythes de Prométhée et de Pandore dans la *Théogonie*, v. 507-616. Il n'est pas question de la jarre des maux dans la *Théogonie*. Hésiode connaissait, sans doute, deux traditions différentes.

168. Hésiode s'adresse à Persès. Dans le mythe des Ages, il va développer cette idée qu'il faut fuir la « démesure » (ὕβρις) et pratiquer la justice.

169. Le vers 108 est interpolé : «... comment les dieux et les mortels ont une commune origine. »

170. Le v. 120, cité par Diodore, ne figure pas dans les mss. L'idée est étrangère au texte : «... riches en troupeaux, chers aux bienheureuses divinités. »

171. M. Mazon, dans son *Commentaire*, p. 71, explique que ces génies se confondent avec les dieux, « la distinction des dieux et des génies est postérieure à Hésiode ».

172. Les v. 124-125 sont rejetés par la plupart des éditeurs (Waltz conserve le v. 124). Ils se retrouvent plus loin : v. 254-255.

173. Par opposition aux nomades considérés comme des barbares par l'homme attaché au sol et vivant en société.

174. L'expression « race de bronze » ne désigne pas la matière dont les hommes sont faits, pas plus que les expressions « race d'or » ou « race d'argent ». Le nom des métaux marque seulement une dégénérescence continue d'une race à l'autre. Il faut noter, toutefois, que ces expressions désignent les générations humaines qui ont découvert et utilisé ces métaux.

175. L'expression marque la dureté et la cruauté de cette race. Le frêne s'unit au bronze dans les armes de guerre. Selon une autre tradition, ces hommes étaient issus de l'arbre et du rocher. (Cf. *Odyssée*, XIX, 162-163; *Enéide*, VIII, 315.)

176. Les v. 148-149 se retrouvent dans le *Bouclier*, v. 75-76. Le v. 149 se trouve deux fois dans la *Théogonie*, v. 152 et 673.

177. Ce sont les héros de la *Thébaïde* et ceux de l'*Iliade*.

178. Le v. 169 manque dans les meilleurs manuscrits : «... loin des Immortels; Cronos règne sur eux. » M. Mazon le rejette, avec les v. du papyrus de Fayoum qu'il croit être une interpolation due aux Orphiques : «... car le père des dieux et des hommes le délivra de ses chaînes; il donna honneur et gloire à ces héros lointains. Aucune autre race aussi glorieuse ne fut créée par Zeus au large regard parmi les hommes qui ont vécu sur la terre universelle nourricière. »

179. Ce sont là les divers signes de la dégénérescence d'une race condamnée.

180. L'Αἰδώς (Conscience) c'est le sens de l'honnêteté. Sur la Némésis (Equité), voir la *Théogonie*, v. 223 et note.

181. L'épervier parle le langage de la démesure.

182. Dicton populaire. Il est cité comme tel, dans Platon, *Banquet*, 222 b.

183. Sur le serment, voir la *Théogonie*, v. 231-232 et note 54.

184. Le v. 223 est rejeté par Mazon (cf. v. 124-125) : «... vêtue d'air, apportant le malheur aux hommes. »

185. Cf. plus haut, v. 182 et note 179.

186. Le paysan grec n'aime guère la navigation (cf. v. 646 et suiv.). Il navigue, poussé par le besoin (cf. v. 634).

187. Il s'agit des hommes de la race d'or devenus des génies

(cf. v. 122); ils sont au nombre de trente mille (v. 252). Homère dit μάλα μυρίοι (*Od.*, XVII, 422).

188. Comparer avec le sentiment exprimé par Théognis, v. 373 et suiv.

189. Appellation ironique. La traduction, fils de Dios, est une fausse interprétation.

190. Dans la *Théogonie*, v. 595, ce sont les femmes qui sont comparées à des frelons.

191. Le v. 310 ne paraît pas dans les meilleurs mss. Il est rejeté par Mazon et T. A. Sinclair : «... et aux mortels; grande est leur haine contre les paresseux. »

192. Le v. 317 est imité de l'*Odyssée;* mais l'idée est ici complètement différente.

193. Le v. 318 est imité de l'*Iliade*, XXIV, 45. Il est rejeté par Mazon; mais on peut admettre que la réminiscence d'Homère du v. 317 amène naturellement celle-ci dans l'esprit d'Hésiode. Sans doute, il ne s'agit dans le passage que de la mauvaise honte, mais il s'agira de la bonne au v. 324. Hésiode donc en conçoit deux, comme il conçoit deux Luttes et peut-être deux Espoirs. (Cf. v. 96 et note.)

J'adopte l'ordre de T. A. Sinclair qui place le v. 318 après 319, en conclusion du passage.

194. Hésiode compare le crime de vol commis par tromperie et faux serment aux crimes domestiques les plus graves : maltraiter un suppliant était considéré comme un crime dès la plus haute antiquité. (Cf. *Odyssée*, XVII, 481 et suiv.)

195. Cf. Ps.-Phocylide, v. 182, p. 211.

196. Après la mort d'Hector (*Iliade*, XXII, 498 et suiv.) Andromaque se lamente sur les outrages auxquels sera en butte Astyanax. Ainsi, d'après Wilamovitz, la morale d'Hésiode semble ici en progrès sur celle qui régit la société à l'époque homérique.

197. Il semble bien que la notion de la pureté morale (ἁγνῶς) s'ajoute à celle de la pureté physique (καθαρῶς), bien qu'elle fût, semble-t-il, inconnue dans Homère. C'est ainsi que le comprend T. A. Sinclair, après Tzetzès et Goettling.

198. M. Mazon remarque (*Commentaire*, p. 91) que c'est la première fois qu'il est question de la prière du matin et du soir, dans les textes grecs.

199. Ce n'est pas que, volontairement ou par tiédeur, les parents montrent moins d'empressement que le voisin, mais, comme ils sont plus éloignés, ils sont obligés de faire des préparatifs, et leur arrivée sera, naturellement, plus tardive.

200. Précepte d'économie : il faut économiser en période d'abondance; néanmoins, il faut savoir éviter les économies

mesquines. (Cf. Sénèque, *Epist.*, I, 4 : « sera parsimonia in fundo est. »

201. « En souriant », pour ne pas blesser son frère par cette marque de défiance qu'une attitude comme celle de Persès rend cependant légitime.

202. Le sens de πυγόστολος est discuté. La plupart des éditeurs l'accentuent comme paroxyton et le font dériver de πυγὴν στέλλων « Nates succinta » ou « nates ornans ». T. A. Sinclair propose « nates quatiens ». L'explication de M. Mazon πυγὴν ἐσταλμένη paraît être la meilleure. Wilamovitz voit dans στόλος le sens de « croupe », comme dans Aristote, *Des part. des anim.*, II, 14, 4 et 10.

203. C'est uniquement un souhait, comme l'indiquent l'emploi de l'optatif et la remarque des v. 379-380. Des législateurs comme Lycurgue et Platon (*Lois*, V, 740) ont donné des conseils pour limiter le nombre des enfants et éviter ainsi le morcellement des propriétés. Voir à ce sujet Solon, *notice*, p. 134.

204. Le vers est remarquable; noter les deux infinitifs à sens impératif et la répétition ἔργον, ἔργῳ, ἐργάζεσθαι.

205. Constellation formée de sept étoiles. Il s'agit ici du lever apparent des Pléiades, c'est-à-dire de l'époque où on les voit se lever à l'Orient quelques instants avant le lever du soleil; il en est de même pour leur coucher. D'après M. Mazon (*Commentaire*, p. 96) ces époques correspondaient à peu près au 14 mai et au 3 novembre.

Les Pléiades étaient des vierges sœurs, filles de Pléioné et d'Atlas. Zeus, pour les sauver des atteintes du géant Orion, les avait placées parmi les astres.

206. Le mouvement de la phrase semble bien indiquer, contrairement à ce que pensent Waltz et T. A. Sinclair, que les deux membres οἵ τε... οἵ τε... sont le développement de πεδίων et non pas une énumération dont le premier membre serait πεδίων.

207. Dicton populaire; γυμνόν signifie en tenue légère, ou nu jusqu'à la ceinture. Le dicton, si on en croit le contexte, signifie qu'il faut faire les travaux indiqués durant la saison chaude.

T. A. Sinclair pense qu'il s'agit plutôt de faire ces travaux avec application et effort.

Le labourage (βοωτεῖν) est le défoncement de la jachère au printemps (voir plus bas, v. 462). Il est peu probable que ce mot venant après σπείρειν (semer) désigne le labourage des semailles, comme le pense T. A. Sinclair.

208. Expression tirée de l'*Iliade*, XX, 249, avec, peut-être, un sens ironique.

209. Un bœuf, une servante : c'est évidemment un minimum.

Plus bas, le mot « bœufs » sera au pluriel et le poète recommandera de faire suivre les bœufs par un homme robuste de 40 ans (v. 441).

210. C'est la constellation de la canicule. L'époque où Sirius prend la plus grande partie de la nuit est au mois d'octobre.

211. Bille de bois (ou bloc de pierre) creusée à sa partie supérieure; on y écrasait le grain au moyen d'un pilon.

212. Le pied était l'unité des mesures de longueur, et valait 0 m. 308. La coudée valait 1 pied 1/2, soit 0 m. 4624.

Les billes de bois à couper devaient donc avoir environ 0 m. 92 pour le mortier, 1 m. 38 pour le pilon, 2 m. 15 pour l'essieu.

213. Il s'agit de la tête du maillet qui aura un pied de longueur. Il servait à écraser les mottes.

214. Les mesures données ici ont beaucoup embarrassé les commentateurs. On entend généralement, par ἄψις, le quart de la roue et non la roue, et par ἄμαξα la roue entière et non le char; de telle façon que le quart de roue aurait trois empans ou 36 doigts et la roue entière aurait un diamètre de 40 doigts (il est en effet admis que la mesure donnée par Hésiode est celle du diamètre). Mais il est facile de voir que le diamètre étant considéré par les anciens comme valant le tiers de la circonférence, nous aurions ici une roue de 120 doigts de circonférence, si on la calcule d'après le diamètre donné (40 doigts), alors qu'elle doit mesurer 144 doigts, si on la calcule d'après la mesure donnée pour le quart de la roue (36 doigts). Il y a là une contradiction, bien embarrassante. En outre, si l'on peut admettre à la rigueur que le mot ἄψις puisse désigner, d'une façon assez vague, un objet de forme courbe et, par exemple, un quart de roue, comme on le voudrait ici, et non une roue, il est beaucoup plus difficile d'admettre que le terme ἅμαξα puisse désigner une roue. Il est bien certain que l'auteur n'use pas ici d'une synecdoque; il donne au mot son sens ordinaire, celui de chariot. Enfin, le quart de roue est une pièce déjà façonnée; or le contexte indique clairement qu'il s'agit ici de couper dans la forêt des billes de bois sur pied; il n'est pas vraisemblable qu'Hésiode dise : « coupez un quart de roue » dans le bois vert.

M. Mazon donne une explication judicieuse et satisfaisante (*Commentaire*, p. 103 et suiv.).

Pour lui, le mot ἄψις désigne la bille de bois taillée dans le fût de l'arbre et qui fera une roue pleine, sans rayons. Des arbres ayant un diamètre de trois empans (0 m. 69 environ) ne devaient pas être rares, dans les forêts de l'Hélicon. Le terme ἅμαξα désigne le chariot, ou du moins la caisse du chariot, et la dimension donnée est la hauteur de cette caisse, soit 0 m. 77.

215. La haye ou l'âge est la pièce de bois recourbée qui est

fixée, d'une part, au timon et, d'autre part, au sep ou talon. (Cf. v. 430 et 431.)

216. C'est le charron qui est ici désigné ainsi. Athéna avait, en effet, appris à l'homme les plus humbles métiers comme les arts les plus nobles; elle était invoquée sous le nom de Σταθμία, déesse à l'équerre, car c'est à elle que les charrons et les charpentiers devaient cet instrument.

217. Le talon ou sep est la pièce de bois qui porte le soc en fer; il peut se terminer en pointe et servir aussi de soc, comme c'est probablement le cas dans la charrue hésiodique.

218. Il s'agit du travail supplémentaire que fera le laboureur chez lui en fabriquant lui-même la charrue faite d'une seule pièce (αὐτόγυον). L'autre charrue, plus difficile à faire, à cause des ajustages, est l'œuvre du charron.

219. Vers le mois d'octobre.

220. Dicton populaire.

221. C'est-à-dire, par tous les temps.

222. Je suis l'ordre du texte de l'édition Mazon.

223. Avant que les pluies de la mauvaise saison ne l'aient alourdie.

224. La terre qui venait de donner une récolte était laissée en friche jusqu'au printemps; on lui faisait subir alors un labour de défoncement; on la labourait une seconde fois en été, pour l'ensemencer en octobre.

225. Dicton populaire. Par sa fécondité, la jachère rendra vains les maléfices et fournira du pain aux enfants qui ont faim.

226. C'est Hadès; cf. Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1606. C'est au titre de dieu de l'abondance agricole qu'il fut encore appelé Πλούτων (Pluton).

227. Le sens de μεσάβων est discuté.

D'après M. Mazon qui s'appuie sur une définition précise de Pollux (I, 252) la cheville traverse le joug et le timon; le mot μεσάβων signifierait donc ici « joug » et non « courroies ».

T. A. Sinclair pense au contraire que le mot garde son sens ordinaire; la cheville ne traverserait que le timon et elle serait prise par les courroies qui joignent le joug au timon.

228. Les céréales, comme aussi l'huile et le vin, étaient conservées dans de grandes jarres (ἄγγο., πίθο;) en terre cuite. Ces récipients avaient une base pointue, car on les tenait enfoncés dans la terre. On en a trouvé qui avaient jusqu'à 2 mètres de haut sur 4 m. 50 de circonférence.

Enlever des jarres les toiles d'araignée, c'était les préparer à recevoir le blé.

229. L'expression est empruntée à la traduction de M. Mazon. Quand la récolte est mauvaise, les épis sont courts, et on doit croiser les javelles, l'une sur l'autre, avant de les lier, pour que le lien ne glisse pas.

230. D'après T. A. Sinclair, la « lesché » serait une partie de la forge. Mais il semble que, dans la plupart des cas tout au moins, elle était une salle publique où les hommes se réunissaient pour causer ou se mettre à l'abri. Ils se réunissaient d'ailleurs aussi dans la forge. Cf. *Odyssée*, XVIII, v. 328-329. Voir aussi l'amphore antique du Mus. de Boston reproduite dans Picard : *La vie privée dans la Grèce classique*, planche LIV. La lesché prenait parfois la proportion d'un édifice comme celle des Cnidiens à Delphes. Cf. Glotz, *Histoire grecque*, II, p. 547.

231. D'après Proclos, 305, 17, c'était une opinion que l'un des effets de la famine était l'enflure des pieds.

232. Il s'agit de ces cabanes dont parle Homère, XVIII, 589, que les bergers devaient construire dans les pacages, pour la saison d'hiver.

233. C'est le mois de janvier.

234. L'un des dieux du vent avec Zéphyre et Eole. C'est le vent furieux et rapide qui vient du pays de Thrace.

235. Le « Sans-Os » qui ronge son pied, c'est le poulpe, et la maison sans feu, c'est la mer. Le poulpe a parfois quelques-uns de ces tentacules rongés par les congres et c'est peut-être ce qui a fait naître cette croyance que le poulpe « rongeait son pied ». Cf. Arist., *Histoire des animaux*, 591, 4 et Pline, *H. N.*, IX, 29.

Voir des expressions analogues aux vers 533 : l'être aux trois pieds; 571 : le porte-maison; 635 : le dormeur de jour, etc.

236. C'est-à-dire le vieillard avec son bâton. C'est ainsi que le sphinx l'avait désigné dans l'énigme posée à Œdipe : « Quel est l'être qui, étant doué d'une seule voix, a successivement quatre pieds, deux pieds et trois pieds? »

237. La trame serrée donnera une étoffe épaisse, qui restera souple à cause de la chaîne lâche.

238. Et non pas mort de maladie ou de vieillesse.

239. Soit parce que leurs peaux sont plus solides, comme l'expliquent les scolies et Sittl, soit plutôt parce qu'on profitera de la peau des victimes des sacrifices, prises vraisemblablement dans les prémices des troupeaux (Mazon).

240. Les coiffures des Grecs étaient le bonnet (πῖλος) et le pétase (πέτασος). Le bonnet est une coiffure conique, en feutre, à calotte plus ou moins haute, arrondie ou pointue.

241. M. Mazon cite un dicton encore en usage : « Brouillard en février vaut du fumier. »

242. C'est-à-dire vers la fin du mois de février.

243. Litt. : gardien de l'Ourse. C'est une étoile de la constellation du Bouvier, en face de la Grande Ourse.

244. Procné et Philomèle, filles de Pandion, roi d'Athènes, avaient été transformées en hirondelle et en rossignol par une divinité.

245. C'est-à-dire l'escargot. Il fuit les Pléiades, c'est-à-dire la chaleur du jour, dans la première quinzaine de mai.

246. Vers la fin du mois de juin.

247. Signification peu sûre.

248. Cette galette (μᾶζα) était faite avec une pâte de farine d'orge ou de blé mêlée d'eau, d'huile et de lait. Le terme ἀμολγαίη serait dérivé de ἀμέλγω : traire, extraire en pressant, et signifierait : onctueuse, bien gonflée de lait.

Pour certains, le mot ἀμολγός serait un mot achéen synonyme de ἀχμή, et ἀμολγαίη aurait le même sens que ἀχμαία : bien à point, excellente.

249. Après le repas, c'est le « symposion ». Le vin était trop épais pour être bu sans eau, et le mélange se faisait à l'avance dans les cratères. La proportion variait de 1/5 à 1/3. Le vin pur s'appelait le « vin noir ». (Comparer Evenos, fr. 2, v. 3.)

250. Cette constellation se lève à l'époque du solstice d'été et disparaît aux approches de l'hiver. Orion était un géant. Il mourut de la piqûre d'un scorpion et fut placé parmi les constellations, avec le chien qui l'escortait dans ses chasses : Sirius ou la Canicule.

251. Les Grecs ne battaient pas les céréales; ils disposaient les gerbes sur une aire et les faisaient fouler par les bêtes de somme tournant en rond; les serviteurs, avec des fourches, retournaient la paille sous les pieds des animaux.

Le lieu devait être bien aéré pour le « ventage ». On faisait cette opération, soit avec une corbeille en versant le grain à bout de bras, contre le vent, soit avec une pelle en bois avec laquelle on jetait le grain en l'air; la balle et la paille étaient emportées par le vent.

252. Voir ci-dessus, v. 475 et note 228.

253. J'adopte l'ordre de Wilamovitz suivi par T. A. Sinclair : v. 600, 601, 606, 607, 608, 602, 603, 604, 605, 609, 610.

254. Le domestique est un thète, c'est-à-dire un homme libre qui, n'ayant ni terre à travailler ni métier, se met au service d'autrui moyennant un salaire, soit pour l'époque des travaux, soit pour une année, ou pour une période plus longue. La servante (ἔριθος) est de condition analogue. Il est préférable de

les prendre sans famille pour qu'ils soient plus libres et plus attachés à leur maître et à ses intérêts.

255. C'est le voleur, qui travaille la nuit et dort le jour.

256. C'est-à-dire vers la mi-septembre.

257. Le vin ne se préparait pas dans l'antiquité comme dans les temps modernes. Après avoir exposé la vendange au soleil (pendant dix jours d'après notre texte) on la mettait à l'ombre pendant cinq jours. Puis le raisin était foulé, aux pieds ou au pressoir, et on mettait le vin immédiatement (sans attendre la fermentation) dans les jarres.

258. Cf. *Iliade*, XVIII, 486. Les Hyades, comme les Pléiades (cf. v. 383 et note 205), étaient filles d'Atlas et de Pléioné. Elles avaient élevé l'enfance de Zeus à Dodone. Aussi Zeus leur avait attribué une place, parmi les astres, dans la constellation du Taureau.

259. Le sens du vers n'est pas certain. Pour M. Mazon, le mot πλειών signifie grain (*Commentaire*, p. 133). T. A. Sinclair écrit εἶσιν (pour εἴη) et Wilamovitz, εἶοι; ils donnent à πλειών le sens de « année entière » qu'il a chez les Alexandrins (on ne trouve pas le mot ailleurs). Le sens du vers serait alors : Et que l'année entière, convenablement remplie, s'en aille sous le sol (c'est-à-dire : disparaisse).

260. Orion, avec son chien (cf. note 250), semble poursuivre les timides Pléiades qui pâlissent à sa lumière et courent se précipiter dans l'Océan.

261. Voir ci-dessus, v. 45 et note 157.

262. Kymé, en Éolide, sur les côtes de l'Asie Mineure. Cet Éolien, dont les ancêtres avaient été chassés par l'invasion des Thessales, était revenu, poussé par la misère, vers la terre de ses ancêtres.

263. Sur l'Hélicon et Ascra, voir la *Notice*, p. 7.

264. Voir une expression de sens analogue, dans Virgile, *Géorgiques*, II, 412.

Laudato ingentia rura;
Exiguum colito.

265. Déjà à cette époque, le commerce maritime se développe rapidement; les Grecs exportent du vin, de l'huile, des vases, des armes, de la bijouterie; ils importent du blé, des métaux, du bois.

266. Aulis, en Béotie, sur le détroit de l'Euripe.

267. Chalcis, sur la côte de l'Eubée.

268. Ce personnage n'est pas autrement connu. Celui que cite Plutarque (*Moralia*, 153 F.) mourut dans un combat, au

cours de la guerre Lélantine, entre Chalcis et Erétrie. Or, cette guerre n'éclata que plus tard, au début du VIIe siècle.

269. Proclos donne une autre version du vers 657 : ὕμνῳ νικήσαντ' ἐν Χαλκίδι θεῖον Ὅμηρον. C'est là une interpolation évidente, due probablement à l'auteur de « l'Agôn ». Pausanias, IX, 31, 3 assure avoir vu le trépied d'Hésiode dédié aux Muses de l'Hélicon.

270. Tous les éditeurs modernes s'accordent à reconnaître l'authenticité des vers 654-662, rejetés par Plutarque, sans doute parce qu'il croyait y voir une allusion à la fable de l'Agôn (cf. *Notice*, p. 10); mais, pour que l'allusion y fût, il faudrait admettre le vers altéré cité par Proclos; elle n'est pas dans le texte authentique.

Le passage a pour nous une grande importance, car il contient une excellente preuve de l'authenticité de la *Théogonie*. Si on le compare en effet aux vers 22-24 de ce poème, on verra ici une allusion évidente à ce passage de sa première œuvre.

271. Les conditions atmosphériques sont, en effet, excellentes pour la navigation en Méditerranée, à cette époque de l'année. (Cf. Glotz, ouvr. cit., I, p. 5 et 6.)

272. C'est le vent du sud; le vent de la pluie et des tempêtes. Notos, Zéphyre et Borée sont les fils d'Astraios et d'Aurore. (Cf. *Théogonie*, v. 378.)

273. Cf. Glotz, ouv. cit. I, p. 6 : « Tout le progrès de la marine dans l'antiquité a consisté à rendre régulier l'appareillage exceptionnel du printemps : il n'est pas une des moindres conquêtes qu'aient faites les Hellènes. »

274. Proverbe connu; cf. Cléobule et Chilon cité par Diogène Laërce, I : « μηδὲν ἄγαν, καιρῷ πάντα πρόσεστι καλά ».

275. L'opinion d'Hésiode sur l'âge du mariage est à peu près celle des écrivains postérieurs. Pour Solon (fr. 19) l'homme doit se marier au cours de la cinquième période de sa vie, c'est-à-dire de 28 à 35 ans. Pour Platon (*République*, V, 460 e; *Lois*, IV, 721 b) c'est à partir de 30 ans.

276. Même conseil donné par Pittacos, d'après Diogène Laërce, I.

277. A cause des soucis et des chagrins que l'inconduite, la paresse ou les dépenses de cette femme auront causés.

Voir un passage semblable dans Semonide, fr. 6.

278. Les repas collectifs ont toujours été recherchés par les Grecs. Ces repas étaient organisés par des particuliers, sur invitations, ou par des associations ou collectivités, comme pour les festins religieux. Ils se terminaient par un symposion (beuverie).

279. Les libations se faisaient surtout dans le culte domestique; elles consistaient principalement en effusions de vin, ou d'un mélange de vin et d'eau; ici il s'agit d'une offrande de vin pur (vin noir). Elles étaient faites à l'occasion des prières du matin et du soir, des repas ou des sacrifices. Comme tout acte religieux, elles devaient être faites avec les mains pures.

280. Voir le même précepte cité parmi les symboles de Pythagore, suivant Diogène Laërce, VIII, 17. Le contexte indique bien que c'est le spectacle d'une nudité impure qui offense les dieux et particulièrement les démons répandus autour des mortels et témoins de leurs actes.

Hérodote, II, 35 signale l'existence de la même superstition chez les Égyptiens.

281. La pureté est altérée, selon les pythagoriciens (Diog. Laërce, VIII) par le contact avec un mort, ou avec une femme ou avec toute souillure.

282. Les fleuves sont les fils divins d'Océan. Cf. la prière d'Achille au Sperchios. *Iliade*, XXIII, 141 et suiv.

M. Mazon qui avait rejeté les v. 740-741 dans sa première édition les garde dans la seconde, avec la leçon κακοτητ' ἰδὲ... Sans doute le rapprochement de κακότητα et de χεῖρας est fait pour surprendre. Cependant le premier terme rappelle l'idée contenue dans εὐξῃς au v. 738; comme χεῖρας reprend le terme et l'idée du v. 739. La prière est la purification morale, comme le lavement des mains est la purification physique. Or, cette idée de la purification morale, si elle n'est pas dans Homère, est cependant ancienne. Elle se trouve dans ce précepte des prêtres de Delphes : « Pénètre avec une âme pure dans le sanctuaire du dieu pur..... Une goutte d'eau (de la font. Castalie) suffit pour l'homme de bien; quant au méchant, tout l'Océan n'effacerait pas la souillure de son âme. »

Voir ci-dessus, v. 337 et note 197.

283. Le « membre à cinq branches » c'est la main, et retrancher le sec du vert, c'est tailler ses ongles. Pythagore donne un conseil analogue : « Pendant un sacrifice ne taille pas tes ongles. » Les rognures d'ongles et les cheveux coupés participaient, sans nul doute, de l'impureté des choses mortes.

284. D'après M. Mazon (*Commentaire*, p. 147), le précepte aurait signifié, à l'origine, que l'urne à verser le vin (œnochoé) ne devait pas rester suspendue pendant que les convives buvaient, mais qu'elle devait toujours être en mains pour verser le vin. Ce précepte de buveur serait devenue une superstition.

T. A. Sinclair cite d'anciennes croyances selon lesquelles il était interdit, sous peine de malheur, de placer certains objets l'un sur l'autre en les croisant.

285. Le précepte doit s'entendre ainsi : Ne laisse pas ta maison

inachevée, de peur qu'une corneille ne vienne s'y poser et te porter malheur par son croassement.

286. Les mots χύτρα ou χύτρος ou encore χύτρις désignent une marmite en terre pour faire cuire les aliments; le mot χυτρόπους désigne le trépied pour la marmite ou, comme ici, la marmite à pieds.

287. On ne sait pas en quoi consistait cette consécration. D'après Proclos, il s'agirait des libations quotidiennes; d'autres pensent que c'était un sacrifice ou des offrandes faites sur les vases qui n'avaient pas encore servi. (T. A. Sinclair.)

288. Le sens de ἀκινήτοισι (litt. : objets ou monuments immuables) est discuté. Pour Proclos, ce sont les autels et les tombeaux et, plus particulièrement ici, les tombeaux. Plus tard, le mot a désigné tout objet inviolable, sacré. M. Mazon traduit : « des objets sacrés ».

289. Le chiffre douze paraît avoir eu une valeur mystérieuse, dans certains cas, chez les anciens. T. A Sinclair note que les dieux discutèrent pendant douze jours au sujet du corps d'Hector (*Iliade*, XXIV, 31), et que la trêve de Priam et d'Achille dura aussi douze jours.

290. C'était une croyance répandue chez les anciens que la femme était impure périodiquement et à l'époque de la grossesse. Dans cet état, les femmes ne doivent pas aller au jardin, dit un texte des *Geonoponicorum* (XII, 20), car les fruits se dessécheraient.

291. Cf. ci-dessus, note 282. La source du fleuve est fréquentée par les nymphes, et l'embouchure abrite la palais du dieu du fleuve.

292. Avec le v. 765, commence la dernière partie de l'œuvre : les Jours.

Son authenticité a été parfois mise en doute. Les anciens ne l'ont pas contestée, et les commentateurs les plus récents la tiennent, dans l'ensemble, pour authentique. Cf. Mazon, *Commentaire*, p. 151 et suiv.

293. Le premier jour du mois est désigné ici par le mot ἕνη, dont le sens est discuté. Si on le prend dans le sens ordinaire tel qu'on le voit dans l'expression créée plus tard par Solon : ἕνη καὶ νέα, il désignerait le dernier jour du mois précédent. Ainsi, dans les mois de trente jours — les mois de 30 jours (πλήρεις) alternaient avec les mois de 29 jours (κοῖλοι) — il se confondrait avec le τριηκας. Mais le contexte indique bien que les deux mots désignent ici des jours différents : τριηκάς est évidemment le trente, et ἕνη est le premier.

294. Il s'agit des petites araignées des champs qui se laissent emporter, avec leur fil, par la brise et qui tissent les fils de la Vierge.

295. L'expression ἤματος ἐκ πλείου est traduite par « en plein jour » ou « au milieu du jour » (Mazon, *Commentaire*, p. 156 et T. A. Sinclair, note au vers 778) ou par l'époque des longs jours (Van Lennep, Waltz, Mazon, trad. Budé). Cette dernière interprétation est, semble-t-il, la meilleure. L'expression πλέῳ ἤματι se retrouve au v. 792 où le contexte ne permet guère de lui donner la première interprétation. D'autre part, la nature des travaux dont il est question, indique qu'il s'agit de la saison d'été; et enfin on ne voit pas l'intérêt ni même la vraisemblance de la restriction « en plein jour » ou « au milieu du jour ».

296. Le quatrième jour a été cité au v. 770, et le sera encore au v. 809.

297. Sur les Erinyes et Serment, voir la *Théogonie*, v. 185 et 231, et les *Travaux*, v. 219.

298. Les v. 815-816 sont interpolés : « ... pour entamer une jarre et habituer au joug les bœufs, les mulets et les chevaux rapides. »

299. C'est-à-dire les 2, 3, 18, 21, 22, 23, 26, 27 et 28 qui ne sont pas nommés.

300. Il y avait donc, selon cet aveu d'Hésiode, des opinions diverses sur la valeur des jours.

301. Ces trois derniers vers rattachent clairement la dernière partie du poème à l'ensemble. Le v. 826 fait allusion aux prescriptions concernant le caractère des jours; les v. 827 et 828 font allusion aux règles morales (travail et justice) exposées surtout dans la première partie du poème.

Le Bouclier

ARGUMENT

302. Le début du *Bouclier* paraît dans le 4e livre du *Catalogue*, jusqu'au v. 56. Voilà pourquoi Aristophane a conjecturé que l'œuvre n'est pas d'Hésiode, mais de quelque autre auteur qui a voulu imiter le bouclier homérique. Mégaclès d'Athènes croit à l'authenticité du poème, mais, par ailleurs, il blâme Hésiode, car on ne comprend pas, dit-il, qu'Héphaistos forge des armes pour les ennemis de sa mère. Apollonios de Rhodes déclare aussi que l'œuvre est du poète étant donné le caractère du poème et parce qu'il retrouve Iolaos comme cocher d'Héraclès au cours du 3e livre. Stésichore aussi attribue le poème à Hésiode.

303. C'est la formule (ἢ οἵη) qui commençait chacun des développements du poème composant le 4e livre du *Catalogue*, appelé pour cette raison, par les anciens, les Ehées ou grandes Ehées.

304. Amphitryon et Alcmène, son épouse, ont Persée pour

grand-père. Amphitryon est fils d'Alcée, Alcmène est fille d'Electryon. Persée, avec son épouse Andromède, avait régné sur Mycènes.

305. Les Taphiens et les Téléboéens avait lutté contre les frères d'Alcmène et les avaient tués. D'après certaines traditions, ils auraient été les alliés d'Amphitryon, dans sa lutte contre Electryon, au sujet d'un héritage.

Les Taphiens étaient les habitants de l'île de Taphos, située entre l'île de Leucade et l'Acarnanie. Les Téléboéens étaient vraisemblablement les habitants de l'Acarnanie ou de l'île de Leucade.

306. Au lieu de cacher leur tête derrière le bouclier.

307. Montagne de Béotie qui avait vu tomber Typhée. Cf. *Théogonie*, v. 860 et note 117.

308. Montagne de Béotie, séjour de la Phix. Cf. *Théogonie*, v. 326 et note 67.

309. Les v. 42-45 sont placés avant le v. 39, par certains éditeurs; ils sont condamnés par Wilamovitz et Mazon.

310. D'après une tradition rapportée par Pindare, Zeus, pour mieux tromper Alcmène, avait pris l'apparence d'Amphitryon.

311. Les v. 53-56 sont rejetés par la plupart des éditeurs : « ... races distinctes, puisque l'un était né de l'étreinte d'un mortel, l'autre, de celle de Zeus, le maître de tous les dieux. »

312. Ici se termine la partie du poème qui paraissait dans le 4e livre du *Catalogue*.

313. Cycnos était né de l'union d'Arès avec Pélopeia ou Pyréné.

314. La caisse du char était en bois plein ou en bois tressé; elle était ouverte par derrière. Le cocher et le conducteur s'y tenaient debout. La caisse avait une bordure (ἄντυξ) (cf. v. 64) à laquelle le guerrier pouvait s'accrocher.

315. Apollon était irrité parce que Cycnos arrachait aux pèlerins se rendant à Delphes les offrandes qu'ils apportaient au dieu (cf. v. 479 et suiv.)

316. Apollon était spécialement adoré à Pagases, ville de Thessalie, au fond du golfe qui porte son nom. C'est à Pagases que se passe la scène.

317. Iolaos est le fils d'Iphiclès (cf. v. 54). Il est le cocher du char d'Héraclès et son fidèle compagnon dans tous ses combats.

Les v. 75-76 sont un doublet emprunté aux *Travaux*, v. 149-150 et à la *Théogonie*, v. 150 et suiv. : « ... car leur force était grande, et invincibles les bras qui naissaient de leurs épaules, sur leurs membres robustes. »

318. Créon, roi de Thèbes et oncle d'Amphitryon.

319. Eurysthée était fils de Sténélos et de Nikippé, et roi de Mycènes. Comme Zeus, tout joyeux de la prochaine naissance de son fils Héraclès, avait affirmé par serment que l'enfant qui allait naître ce jour devait dominer sur toute la Grèce, Héra, jalouse, avança la naissance du fils de Sténélos et retarda au contraire les couches d'Alcmène. Ainsi, elle put annoncer ce jour-là, dans l'Olympe, la naissance du glorieux Eurysthée. Zeus, enchaîné par son serment, dut se résigner à voir Héraclès servir les volontés d'Eurysthée qui lui imposa ses pénibles travaux.

320. Ebranleur du sol : épithète de Poséidon (cf. *Théogonie*, v. 441 et note). Il est appelé ici dieu au taureau, parce que le taureau, comme le cheval, était un animal favori de Poséidon. Les Grecs instituaient des combats de taureaux en son honneur.

321. Poséidon avait été, selon la légende, le père de Boeotos, héros éponyme de la Béotie. Aussi le culte de Poséidon était très répandu en Béotie, et particulièrement à Thèbes.

322. Métal précieux dont les anciens de l'époque classique ignoraient la nature. Platon le place immédiatement après l'or. Au IIIe siècle av. J.-C., on donna le nom d'orichalque à un alliage de cuivre et d'étain.

323. Pierre à plâtre; peut-être, comme le pense M. Mazon, le mot désigne ici une sorte d'émail blanc.

324. C'est l'ambre jaune (cf. *Odyssée*, XV, 460). Les anciens s'en servaient pour faire des incrustations. On désignait aussi, sous ce nom, un alliage d'or et d'argent.

325. On ne sait pas exactement ce que les anciens désignaient par ce terme. D'après l'*Iliade*, XI, 24, il semble que ce soit un métal bleui par la trempe ou coloré par une substance bleue. On a cru aussi que le mot désignait le saphir ou une sorte d'émail bleu.

326. Sur cette divinité, voir la *Théogonie*, v. 225, et les *Travaux*, v. 11 et suiv.

327. Sur la Kère, voir la *Théogonie*, v. 211 et 217 et la note 52.

328. Les v. 156-159 sont empruntés à l'*Iliade*, XVIII, 535-538. Les v. 154-160 sont considérés par M. Mazon comme interpolés.

329. Le v. 163 est une répétition du v. 150; il est rejeté par Paley et Mazon : « ... qui osaient se mesurer face à face avec le fils de Zeus ».

330. Les Lapithes étaient un peuple de Thessalie; leur roi était Péirithoos. Les Centaures avaient été invités à ses noces, mais l'un d'eux, grisé par la boisson, voulut faire violence à la mariée; d'où le conflit. Thésée, roi légendaire d'Athènes, était l'allié des Lapithes et leur obtint la victoire. (Voir l'*Odyssée*, XXI, v. 295-304.)

331. Les Centaures étaient des êtres fabuleux; ils avaient le

torse et la tête d'un homme, le reste du corps était d'un cheval. Ils étaient fils d'Ixion et d'une nuée à laquelle Zeus avait donné la forme d'Héra qu'Ixion avait tenté de séduire. Il prend sa place parmi les grands criminels châtiés dans le Tartare.

332. Les Centaures, dans la lutte, étaient armés de rochers énormes et de pins.

333. Divinités citées dans la *Théogonie*, v. 934.

334. Epithète d'Athéna (cf. *Théogonie*, v. 895 et note).

335. Le second hémistiche du v. 205 doit être joint au premier du v. 203; le passage intermédiaire est rejeté par les éditeurs, à la suite de Bauermeister. Il en est de même pour les v. 209, 211.

V. 203-205 : « ... c'était le siège des dieux, l'Olympe sacré; on y voyait leur lieu de réunion, et leur assemblée était entourée de richesses infinies. »

Cf. *Hymne à Cérès*, v. 92, et *Hymne à Aphrodite*, v. 120.

V. 209-211 : « ... de nombreux dauphins, au milieu de l'eau, bondissaient en tous sens, cherchant le poisson; ils paraissaient nager réellement. »

336. Le port paraît être celui de Sériphos. Le héros Persée (cf. v. 216) que son père Acrisios avait enfermé dans un coffre avec sa mère Danaé et abandonné à la mer, fut ramené sur la grève de l'île de Sériphos, dans les filets du pêcheur Dictys (cf. v. 214). C'est là que le héros portera la tête de la Gorgone (cf. v. 222).

337. C'était le casque que les Grées avaient donné à Persée, avec les sandales ailées et la besace. Ce casque le rendait invisible, et les Gorgones suivaient le héros à l'odeur, comme les chiens sur la piste du gibier. Le casque ténébreux était l'attribut principal d'Hadès, dieu des ténèbres infernales.

338. Sur les Kères et la Kère, voir la *Théogonie*, v. 211 et 217 et la note 52.

339. Identification de l'Hadès et du Tartare. Voir cependant la *Théogonie*, v. 725 et note 111.

340. Invraisemblances à noter : ces actions successives ne pouvaient pas être représentées, pas plus que le son qu'auraient produit les pas des Gorgones sur le bouclier !

341. Les v. 258-260 sont interpolés : « ... Clotho et Lachesis étaient à leur tête; et, plus petite qu'elles, Atropos n'était pas une déesse de haute taille, mais elle était la première par le rang et par l'âge. »

342. Cette divinité ne paraît pas dans la *Théogonie*. Dans l'*Iliade*, le terme désigne l'obscurité, les ténèbres.

343. Sept portes, comme à Thèbes.

344. Cette scène est une cérémonie de noces; la scène suivante est un cômos.

345. Le v. 283, qui manque dans plusieurs mss., est rejeté par Mazon : « ... eux aussi se donnaient aux rires, tous dociles au joueur de flûte. »

346. Beaucoup d'éditeurs pensent que les v. 292-300 sont interpolés. M. Mazon rejette seulement les v. 293-295 : « ... d'autres portaient dans des corbeilles les grappes blanches et noires cueillies par les vendangeurs, dans les longs sillons de ceps aux feuilles épaisses et aux vrilles d'argent. »

Le v. 298 est formé avec le début du v. 282 et la fin du v. 283.

347. Lyncée, roi d'Argos, avait eu pour fils Proetos et Acrisius; ce dernier avait eu pour fille Danaé, la mère de Persée. Or Alcmène, mère d'Héraclès, était petite-fille de Persée.

348. Ville de Locride, au sud du golfe Maliaque. C'est là, en effet, que s'était retiré Héraclès, auprès du roi Céyx, après avoir tué involontairement son parent Eunomos.

349. Ville de Messénie, dans le Péloponèse, sur la côte occidentale. Il y a là une allusion à cette expédition d'Héraclès contre Pylos dont parle Nestor dans l'*Iliade*, XI, 690 et suiv.

350. Epithète d'Arès. Du nom d'Enyô, la déesse meurtrière, destructrice de villes, qui est dans le cortège du dieu.

351. Villes de la Thessalie orientale. La « ville des Myrmidons » serait Phtie.

Iolcos est sur la rive du golfe, non loin de Pagases. Arné est citée par Strabon. Mais Héliké et Anthéia ne sont pas autrement connues.

352. Le v. 384 est imité de l'*Iliade*, XVI, 159; il est rejeté par Wilamovitz et Mazon : « ... et du haut du ciel faisait tomber une pluie de sang. »

353. Les v. 386-392 sont rejetés par Wilamovitz et Mazon.

354. Les v. 402-404 sont imités de l'*Iliade*, XVI, 756-758; ils sont rejetés par Goettling et Mazon : « Tels deux lions en dispute pour une biche tuée s'élancent l'un sur l'autre; on entend de redoutables rugissements et le bruit de leurs dents entre-choquées. »

355. Les v. 405-406 sont également empruntés à l'*Iliade*, XVI, 428-429. Les emprunts ou imitations foisonnent d'ailleurs dans tout le passage : le v. 412 : *Iliade*, XVI, 430; le v. 423 : *Iliade*, XIII, 181; le v. 430 : *Iliade*, XX, 170 et suiv.